BnF Gallica

Marie Delorme. Les Filles du clown (Rita)...

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BnF Gallica

Vesco, Marie Delorme, Mme Léon. Marie Delorme. Les Filles du clown (Rita).... 1911.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

BIBLIOTHÈQUE
DU
Petit Français
illustré

Marie DELORME

Les Filles du Clown

(Rita)

Librairie Armand Colin

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

RETIURE J. NOBLECOURT
1982

seq-600713

Rita

(Les Filles du Clown)

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

(82 volumes, *richement illustrés*)

Chaque volume in-18, broché : 2 fr.; — rel. toile, tranches dorées : 3 fr.

A la Belle Étoile.
Ami Benoît (L').
Apprentie du Capitaine (L').
Au Clair de la Lune.
Au Pays des Binious.
Aventures de Rémy (Les).
Bête au bois dormant (La).
Bon Géant Gargantua (Le).
Capitaine Bellormeau (Le).
Capitaine Henriot (Le).
Chemins de traverse.
Chevalier Carême (Le).
Chez Mademoiselle Hortense.
Chryséis au Désert.
Colères du Bouillant Achille (Les).
Colons de l'Ile Morgan (Les).
Corsaires et Flibustiers.
Droit Chemin (Le).
D'une rive à l'autre.
Émeraude des Incas (L').
En haut du Beffroi.
En vacances aux bords du Rhin.
Exil d'Henriette (L').
Expédients de Farandole (Les).
Famille Fenouillard (La)
Fils de Chef.
Flibustiers (Les).
Fredaines de Mitaize (Les).
Frères de lait.
Histoire de deux Enfants de Londres.
Histoire d'un Honnête Garçon.
Histoire d'un Vaurien.
Historiettes pour Pierre et Paul.
Hochet d'or (Le).
Idée fixe du Savant Cosinus (L').
Jacques la Chance et Jean la Guigne.
Jamais contents!
Journées de deux petits Parisiens.
Jours d'épreuves.
Kerbiniou le très madré.
Lunettes bleues (Les).
Malices de Plick et Plock (Les).
Mathurins du « Bayard » (Les).
Mémoires d'un Éléphant blanc.
Mémoires de Primevère (Les).
Mon Ami Rive-Gauche.
Mon Oncle Range-Tout.
Monsieur des Antipodes (Le).
Moulin Fliquette (Le).
Mystère de Courvaillan (Le).
Patron Nicklaus.
Pari d'un Lycéen (Le).
Passe-Partout et l'Affamé.
Petit Grand et le grand Petit (Le).
Petits Cinq (Les).
Petits Patriotes (Les).
Pierrot et Cie.
Portefeuille rouge (Le).
Princesse Sarah.
Prisonniers de Bou-Amâma (Les).
Providence de François (La).
Pupille de mon Ami Le).
Quentin Durward.
Rita.
Robert le Diable et Cie.
Robinsons de la Nlle-Russie (Les).
Roi de l'Ivoire (Le).
Sapeur Camember (Le).
Six nouvelles.
Tante Cacatois.
Tante Dorothée.
Teppe aux Merles (La).
Théâtre chez Grand'Mère (Le)
Trésor de Guerre.
Triomphe de Bibulus (Le).
Un Parisien à Java.
Un Parisien aux Philippines.
Une Histoire de Sauvage.
Vacances de Prosper (Les).
Voyage du matelot Jean-Paul en Australie.
Voyage du novice Jean-Paul à travers la France d'Amérique.
Yves Kerhélo.

Envoi franco, sur demande, du Catalogue BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS.

MARIE DELORME

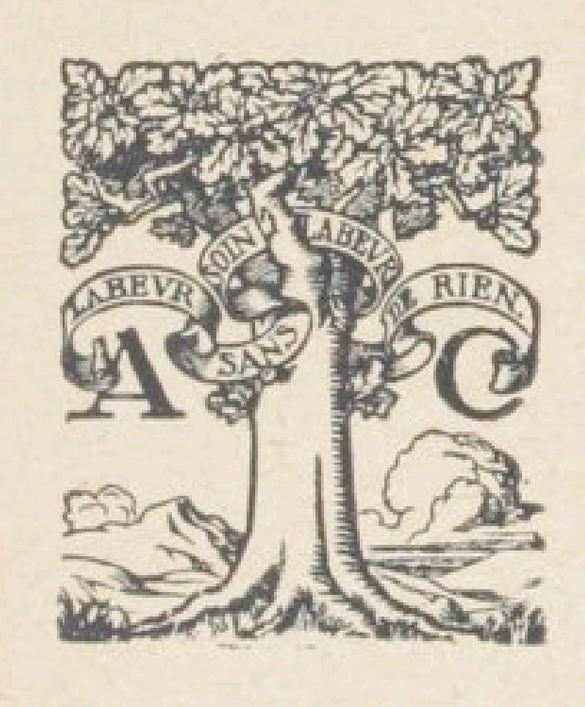
Rita

(Les Filles du Clown)

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

d'après **ÉMILE BAYARD** et **L. DENIS**

CINQUIÈME ÉDITION



Librairie Armand Colin

Rue de Mézières, 5, PARIS

1911

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS
75005

1432

LES

FILLES DU CLOWN

(RITA)

I

— Ainsi, Victoire, vous êtes bien décidée à faire cette folie?

— Oui, madame, sûrement, c'est avec regret, madame était si bonne pour moi!... Et depuis si longtemps que je la sers!...

Ici, Victoire porta son mouchoir à ses yeux.

— Si encore c'était pour vous bien établir! reprit Mme Villeneuve d'un ton chagrin, car elle aimait sa femme de chambre, et le mariage de celle ci lui causait une véritable peine.

— Mais, madame, c'est un bon établissement après tout. — Jos est un garçon rangé, il a dix mille francs d'économies; il a rendu sa première femme très heureuse et sa petite Marguerite,

Rita comme il l'appelle, est si gentille! C'est un bijou d'enfant! Elle m'aime tant! Et le pauvre petit chou a bien besoin d'une maman qui s'occupe d'elle; — hier, le bas de ses petits pantalons était tout déchiré, la dentelle pendait en loques...

Mme Villeneuve sourit. Pour la correcte Victoire, porter une pièce de linge en mauvais état était une véritable infortune. Et elle allait épouser un clown!

— Oui, Jos Viguier est un brave homme; tous les renseignements que j'ai pris sur son compte lui sont favorables, et sa petite fille sera trop heureuse d'avoir une seconde mère telle que vous; — mais pensez à la vie que vous allez mener! au milieu dans lequel vous allez tomber! Vous, habituée à une existence si douce!

— C'est vrai que j'ai été bien tranquille avec madame, mais je sais bien aussi ce que c'est que la misère, et jusqu'à la mort de mes parents, avant que les bonnes sœurs de Sainte-Marie m'aient recueillie, j'avais couru les foires avec notre petite boutique et aidé mon père à faire ses berlingots et à les vendre.

— Et vous voulez recommencer?

— Madame, bien sûr que ce n'est pas le plaisir de vivre sur les routes qui me tient, mais j'ai trente-deux ans, c'est bien l'âge de m'établir. — Je trouve un bon parti, car dans notre classe, c'est un bon parti, qu'un homme jeune, bien

portant, honnête, courageux, et qui n'a pas même un vice! Non, madame! — et sa voix s'élevait à mesure que son ardeur croissait, — pas un vice! Il ne joue pas! Il ne boit pas! Il ne fume même pas! Il dit que ça lui couperait les jambes et les bras, et que dans son métier, il faut être sûr de ses membres. Et puis il est si bon! Et enfin, madame, — ici le mouchoir réapparut et la voix s'éteignit dans un sanglot... — j'ai de l'amitié pour lui, et il en a pour moi!...

— Je vois bien qu'il est inutile de vous prêcher, ma pauvre fille, dit avec douceur Mme Villeneuve. Tout ce que je puis faire, c'est de vous souhaiter le bonheur, quoique vous le cherchiez par un chemin peu ordinaire, et de vous promettre que je n'oublierai pas vos fidèles services. Vous trouverez toujours une amie en moi.

— Madame est bien bonne! murmura Victoire dans son mouchoir.

— Allons, ne pleurez pas, puisque c'est chose résolue, ne pensez plus qu'à bien remplir vos devoirs d'épouse et de mère. — A quand la noce?

— Dans trois semaines, madame. Je vais rester ici huit jours pour mettre Laurence, ma nièce, au courant du service de madame, et puis j'irai chez ma tante pour une quinzaine. — Il me faut bien cela pour travailler à mes affaires, à celles de Jos, — et à la robe de la petite, ajouta-t-elle avec un sourire radieux, éclairant sa bonne figure toute simple, sans beauté, mais non sans charme.

Nous nous marierons à Saint-Vincent-de-Paul, sans embarras, car nous sommes des gens raisonnables, et l'argent, comme dit Jos, coûte trop de mal à gagner pour qu'on le jette par les fenêtres. J'espère que madame voudra bien assister à la bénédiction nuptiale? M. Viguier aura l'honneur de venir le lui demander.

— Certainement, Victoire, je me ferai un plaisir de vous donner ce témoignage d'estime, vous le méritez bien!

— Merci, madame, merci mille fois, et vous verrez comme la petite Rita sera jolie avec sa robe de voile rose garnie de tulle crème, et ses beaux cheveux bruns tout bouclés, et ses grands yeux qui ont l'air de vous commander! Pauvre mignonne chérie! — Et reprenant son rôle de femme de chambre bien dressée :

— Madame n'a rien de pressé à faire pour aujourd'hui?

— Non, rien.

— Alors je vais continuer le raccommodage de linge fin, — et elle sortit d'un pas tranquille en fermant discrètement la porte derrière elle.

II

Sous les ombrages du Gigot[1] venaient de s'arrêter deux voitures, attelées chacune d'un solide cheval percheron et portant un chargement aussi bizarre que disparate.

De longs madriers peints de toutes les couleurs s'y entassaient sous des ballots de grosse toile; des caisses de toutes formes et de toutes dimensions faisaient pyramides et des chaises, des tables, des escabeaux peints en blanc s'accrochaient un peu partout. Deux autres voitures, de cette sorte qu'on appelle *roulottes*, stationnaient à quelques pas plus loin.

L'une d'elles attirait les regards des passants, non seulement par sa fraîcheur et son élégance, mais par le charmant coup d'œil qu'offrait sa

1. Place plantée de grands arbres à Aix-les-Bains.

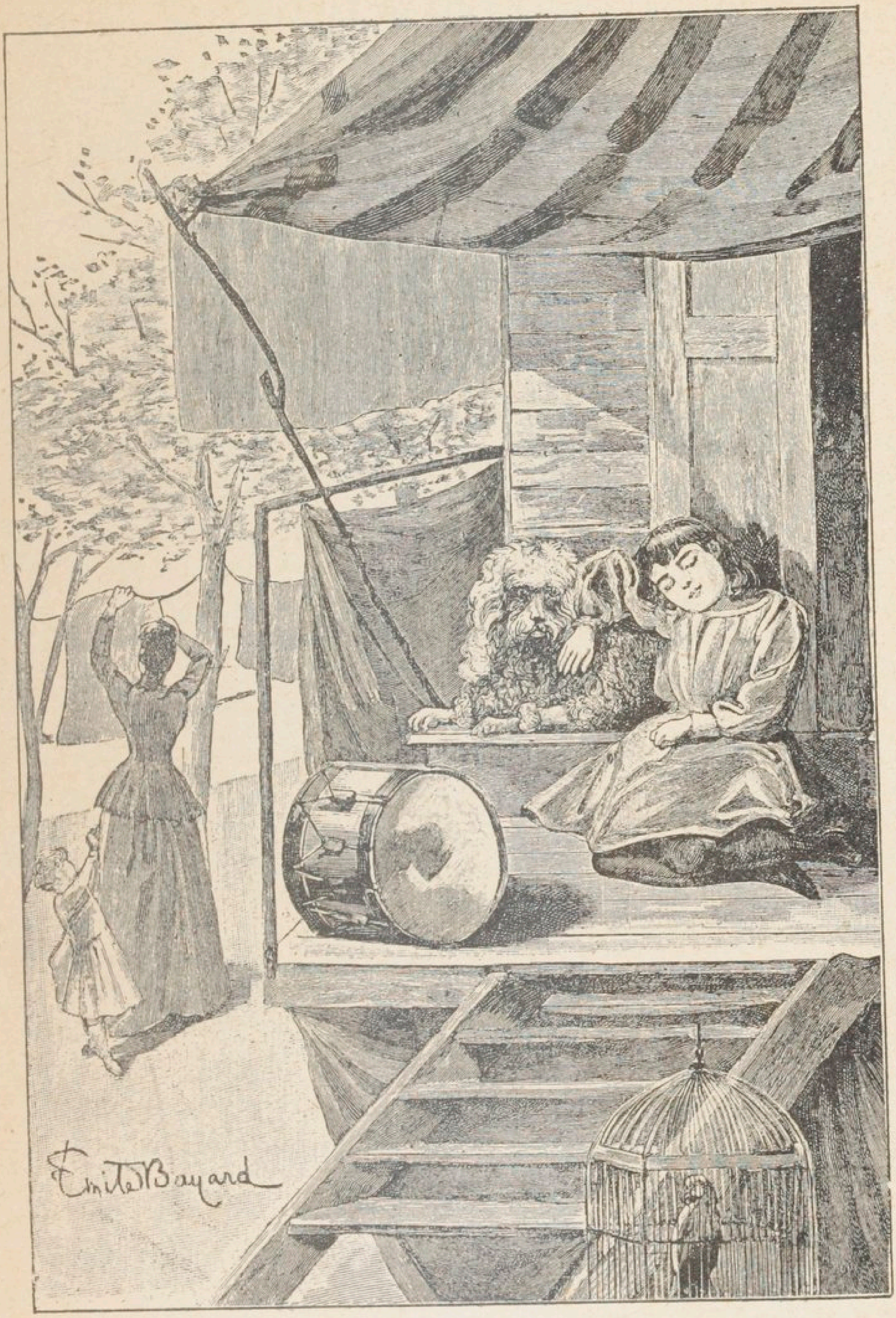
galerie à balustrade de bois tourné. — Des stores d'andrinople rouge baissés du côté du soleil y tamisaient une lueur chaude, sous laquelle dormait paisiblement, en compagnie d'un joli caniche tout blanc, une ravissante fillette de six à sept ans.

Elle était étendue sur le petit banc adossé à la paroi du devant. Sa tête avait pris comme oreiller la fourrure de son ami, et sa figure, à demi voilée par des boucles noires, ses paupières frangées de longs cils, son teint *d'ambre et de rose* comme disent les poètes, auraient pu tenter le génie d'un grand peintre.

A côté de la roulotte, une femme d'âge moyen, de tournure convenable et de mise décente, étendait du linge sur une corde tendue d'un tronc d'arbre à l'autre. Un bébé blond, joli, mais un peu frêle, accroché à son tablier, la suivait en trottinant.

Cependant le déchargement des grandes voitures venait de commencer. Trois hommes s'en occupaient avec une activité remarquable, les deux premiers du moins, le troisième, un adolescent, efflanqué, aux joues creuses, à l'œil terne, se ménageait beaucoup plus.

Celui qui paraissait le chef de l'entreprise, Jos Viguier, déjà présenté à nos lecteurs comme le mari de Victoire, était un vigoureux gaillard dans la force de l'âge, admirablement découplé et d'une physionomie ouverte et cordiale qui faisait plaisir



Une fillette dormait près d'un caniche.

à voir. Son compagnon, au contraire, sorte d'hercule brutal et sournois, n'excitait l'intérêt que par sa force vraiment prodigieuse et son adresse égale à sa force. — A lui seul, il enlevait d'un tour de main des poids qui eussent semblé lourds à deux hommes ; il maniait une caisse pleine et la jetait sur son épaule comme si c'eût été une botte de paille ; il prenait à grandes brassées les solives, les poutrelles, les transportait à l'endroit où devait s'élever la baraque, puis venait en rechercher d'autres, sans avoir l'air fatigué le moins du monde. — Son gilet de tricot rouge se tendait sur son torse puissant, les muscles de ses bras, laissés à nus par ses manches retroussées, se raidissaient en grosses cordes ; c'étaient là les seules marques d'effort que l'on pût apercevoir, tant Marius-Isidore Margasse était bien doué sous le rapport du développement physique.

Son fils, Achille Margasse, malgré son glorieux prénom, ne lui ressemblait guère. Toujours geignant, toujours grognant, il s'en allait, tirant la jambe, traînant les pieds, laissant tomber les bras, avec un certain air de prétention sur son visage blafard. Il se rendait, après tout, fort utile dans la baraque, grâce à une dislocation des membres qui lui valait de nombreux succès auprès des amateurs. Sa mine lamentable et semi-ahurie faisait de lui un assez bon *Gugusse* ; il triomphait surtout dans les rôles de Pierrot, et sa stupéfiante mémoire lui fournissait toujours un

boniment, une chansonnette ou une romance à point nommé.

Sa mère, inscrite sur les programmes du théâtre sous le nom de *la belle Léocadie*, était la femme de l'hercule, et la sœur de la première Mme Jos Viguier; elle était par conséquent tante de Rita. — Elle avait pu passer pour une beauté dans sa jeunesse : une beauté blonde, froide, régulière, placide. Son mari, l'hercule, lui faisait grand'peur; pourtant il la ménageait, par un reste d'affection d'abord, et puis parce qu'il avait besoin d'elle.

Sa nature douce et paisible convenait tout particulièrement au dressage des animaux; elle y apportait une extraordinaire patience, et les chats, chiens, chèvres, singes, sortis de ses mains faisaient merveille. — Elle en tirait même un profit assez notable, car, plus d'une fois, elle avait vendu ses élèves à prix élevé.

Sa roulotte, où régnaient d'ailleurs en tout temps le désordre et la malpropreté, était une véritable arche de Noé. Dans tous les coins, on entendait piauler, miauler, aboyer, crier, grincer. Les bêtes mangeaient et couchaient avec les gens, et, sur la galerie extérieure, aussi sale que le reste, deux singes se chamaillaient sans cesse avec des cris stridents et amusaient de leurs ébats un gros perroquet gris, à l'œil narquois, qui, tout en se balançant sur un cercle de fil de fer, nasillait vingt fois par heure : — Achille ! vaurien !

— Achille! feignant! — Rita! sucre à Coco! — Léocadie! combien de recette?

Cette question, il l'avait apprise de lui-même à force de l'avoir entendu répéter chaque soir à

Mme Margasse à son comptoir.

l'hercule. — Mme Margasse en effet était la caissière. — Les jours de représentation, vêtue d'une robe de velours, jadis rouge, le front couronné de diamants à cinquante centimes pièce, elle trônait devant le petit comptoir drapé d'andrinople et festonné de dentelles blanches, sous un bec de gaz qui éclairait, dans le miroir placé der-

rière elle, le reflet de ses tresses blondes, encore opulentes. — Elle recevait l'argent, rendait la monnaie, correctement, de sa main potelée, et ajoutaît d'une voix un peu grasseyante : « Messieurs! Mesdames! les prrrremières sont à droite! » Vers neuf heures, quand la salle était pleine, elle emportait la caisse en lieu sûr, puis s'armant d'une baguette enrubannée, venait présenter la chèvre Milka, ou le chien Baroco, ou quelque autre de ses pensionnaires. Ils lui faisaient toujours honneur, et, satisfaite des applaudissements bien nourris qui éclataient à chaque prouesse, elle se retirait avec majesté, puis revenait surveiller la sortie et allait enfin se débarrasser de ses atours, pour ne les reprendre que le lendemain soir, car le reste du temps, en savates, en jupon mal attaché, sans corset, les cheveux mal peignés, elle vaquait avec l'aide du gémissant Achille aux divers soins que réclamaient ses acteurs à quatre pattes.

C'était d'ailleurs une fort honnête femme, elle vivait en bons termes avec son beau-frère et même sa nouvelle belle-sœur, Mme Victoire.

Dans la roulotte Viguier, les choses se passaient tout différemment. — Jos, qui avait été marin de l'Etat, avait appris à tirer le meilleur parti possible d'un emplacement restreint. Ingénieux et adroit au possible, il avait imaginé une foule de systèmes, bien conçus pour embellir ou aménager commodément son modeste intérieur. — La rou-

lotte, le jour, formait un vrai petit salon que ne déparait pas le lit caché dans une alcôve sous des rideaux de guipure artistement drapés. Dans les coffres qui servaient de sièges, s'entassaient les vêtements d'une part, la vaisselle de l'autre; le lit de Rita, suspendu la nuit comme un hamac, disparaissait dans la journée; aussitôt que les repas étaient terminés, tout ce qui avait servi à la cuisine ou à la table était lavé, remis en place dans des coins mystérieux dissimulés par des draperies, et Mme Viguier, la figure épanouie d'un bonheur rarement troublé, s'installait sur sa galerie, ou, si le temps était mauvais, près de sa petite fenêtre à quatre vitres, et faisait courir son aiguille aussi activement que jamais. — Sa corbeille à ouvrage se remplissait d'étranges chiffons. Elle avait assumé la tâche d'entretenir en bon état les hardes de la troupe et elle s'en acquittait de façon à mériter l'estime de tous; même de Margasse, qui appréciait l'avantage des remmailles artistiques remplaçant sur ses maillots les restoupages de Léocadie. Celle-ci s'émerveillait aussi de voir la robe de velours rouge reconquérir sans cesse une nouvelle jeunesse grâce aux industries de Victoire, et les garnitures de dentelles de sa robe de soie violette reprisées avec autant de soin que si elles eussent été du point d'Alençon.

Quant à Jos, il était profondément heureux de ne point déchoir de son rang de clown distingué. — Il avait longtemps servi dans un cirque de

haute volée, y avait pris le goût des beaux costumes et de la tenue soignée, et tout en faisant les sacrifices exigés par la modestie de ses débuts comme chef de baraque foraine, il aurait été peiné de ressembler à ces pauvres diables de saltimbanques, loqueteux et chétifs. — Victoire faisait donc des prodiges de goût, d'invention, de travail pour que tous les acteurs fussent convenablement vêtus. — Achille lui-même avait des costumes de Pierrot d'une blancheur irréprochable, et quand Rita paraissait pour faire le *petit amour* sur la tête de l'Hercule, ou jouer une scène avec Baroco, ses jupes de tarlatane rose, ses petits souliers de satin semblaient sortir d'une boîte.

Le théâtre Viguier faisait de très bonnes affaires. Il était bien vu partout, car on y pouvait conduire les enfants en toute sécurité. Jos n'aurait pas permis qu'on chantât des chansons grossières ou qu'on débitât des plaisanteries risquées; aussi faisait-il la joie des familles dans toute la région du Sud-Est où ses tournées le ramenaient invariablement.

— Les Viguier sont arrivés! — C'était un cri général par tout le pays, et Jos ne manquait pas d'ouvriers amateurs pour l'aider à édifier sa jolie baraque, en forme de maison, recouverte de toile rayée gris et rouge, avec une marquise à lambrequins bordés de galon rouge. Sur le devant, deux portières en cretonne à grosses fleurs tombaient à

droite et à gauche de la petite estrade d'entrée, et, au milieu trônait le fauteuil royal de « la belle Léocadie ». — Quatre mâts vénitiens, avec de longues banderoles flottantes, un grand écriteau sur lequel on lisait en lettres d'un pied : *Théâtre des Variétés amusantes*, complétaient le décor. Sur l'estrade, les soirs de représentation, la musique composée d'une grosse caisse, d'un chapeau chinois confiés à l'hercule, et d'un cornet à piston dévolu aux soins d'Achille, était bien un peu maigre ; mais quand Jos, excellent musicien, la renforçait, la foule s'amassait devant le théâtre. M. Viguier jouait également bien du cor anglais, du cor et du violon, il ne plaisantait pas quand il s'agissait de musique et Achille était tenu de marcher droit.

Dans la baraque, il y avait un piano tenu par... Victoire!! Au prix d'un travail surhumain, elle avait appris une douzaine d'airs de valse et de polka très faciles, mais bien rythmés. A force de les répéter, elle avait fini par arriver à un résultat très passable et les pantomimes pouvaient, sans trop de peine, se régler sur ses accords.

III

Maintenant que nous avons fait connaître le personnel du théâtre Viguier, revenons à la place du Gigot où nous avons laissé Victoire occupée à ses travaux de ménagère.

La matinée était belle et déjà chaude. En pareil cas, on pouvait éviter la désagréable nécessité de faire la cuisine dans la roulotte. Sur un petit fourneau portatif, mijotait un ragoût, exhalant une odeur appétissante, et au-dessus d'un joli feu clair, alimenté par des éclats de sapin, une marmite de fonte, suspendue à trois bâtons en faisceau, faisait entendre de sourds bourdonnements. Victoire venait de lever le couvercle et un nuage de vapeur s'échappait en blanches spirales fortement aromatisées d'un parfum de soupe à l'oignon quand elle remarqua un petit garçon d'une dizaine d'années qui, debout auprès d'elle, regar-

dait la marmite avec des yeux de convoitise. L'enfant était très maigre, pâle sous la couche

Un petit garçon regardait la marmite.

brune dont la vie au grand air avait couvert son visage, mais beau et bien fait. Ses lèvres très rouges, ses dents blanches, ses cheveux noirs,

frisés et luisants disaient son origine italienne, mieux encore que son costume composé d'une peau de mouton, d'une culotte de velours râpé, et d'une singulière chaussure en cuir blanchâtre attachée autour des jambes par de larges bandelettes.

Il restait là, planté tout droit, les narines dilatées, ne faisant pas un mouvement et contemplant la grande cuiller de fer que Victoire promenait dans le chaudron en ramenant à la surface tantôt un oignon doré, tantôt une belle pomme de terre à demi éboulée.

— Veux-tu une écuellée de soupe, petit? dit la bonne créature, tu as l'air d'en avoir envie?

L'enfant rougit, abaissa ses longues paupières brunes dont la frange soyeuse caressait sa joue, puis d'une voix timide répondit :

— Si, signora [1].

Victoire courut chercher un grand bol, le remplit de soupe, et le donna au pauvre petit qui se jeta si avidement sur la première cuillerée qu'elle le retint.

— Tu vas te brûler, dit-elle, attends un peu! tu as donc bien faim?

— Si, signora! dit encore l'enfant d'un ton triste.

— Mange tranquillement, mon petit garçon, tu auras après un morceau de pain et un peu de

1. Oui, madame.

viande froide, cela te fera un bon repas. Mais pourquoi laisses-tu la moitié de ta soupe? est-ce que tu ne la trouves pas bonne? Tu ne l'aimes pas, la soupe aux pommes de terre? Elle paraissait à ton goût tout à l'heure?

L'enfant n'avait guère compris tout ce discours que par l'expression du geste et de la voix; il répondit cependant, en montrant le bol encore à demi plein et en tournant la tête derrière lui.

— È per la nonna [1].

Dans sa vie errante, Victoire avait appris à entendre assez bien l'italien populaire. Plus d'une fois, Jos avait engagé des sujets de passage, piémontais, napolitains ou toscans. Lui-même s'étant trouvé en rapport avec des Italiens, dans les grands cirques, savait très bien parler leur langue. Sa femme l'appela à la rescousse, et il interrogea le petit garçon. Celui-ci répondit avec aisance et douceur; puis, quand on lui eut promis formellement d'aller porter de la soupe à sa grand'mère, il acheva la portion restée dans son bol avec un empressement disant bien haut la grandeur du sacrifice qu'il avait voulu faire à l'amour filial.

— As-tu des parents? demanda Jos.

— Oui, grand'mère Agnese.

— Et ton père et ta mère?

— Ils sont morts.

1. C'est pour la grand'mère.

— Que faisaient-ils?

— Je ne sais pas.

— Tu ne les as pas connus?

— Non, je ne connais que mère Agnese.

— J'entends bien, mais où vivez-vous, mère Agnese et toi?

L'enfant ouvrit de grands yeux.

— Nous vivons sur la route

— Mais où dormez-vous?

— Dans la case, avec la Grigiola [1].

— Qui est la Grigiola?

— L'ânesse, l'ânesse grise qui traîne la case.

— Et de quoi vivez-vous?

— Avec des châtaignes, de la *polenta* [2] et des *tagliarini* [3] quand la bourse est pleine.

— Ce n'est pas cela que je te demande. Qu'est-ce que vous faites pour remplir la bourse?

— Oh! mère Agnese fait des tours de cartes, et puis elle chante et joue de la mandoline, et moi je fais des cages pour les petits oiseaux, et je danse et je joue de la *zampogna* [4]. Vous allez voir!

Il tira de sa peau de mouton une sorte de petit sifflet ou chalumeau, et se mit à en jouer avec une habileté surprenante. On aurait dit qu'une légion d'oiseaux nichait sur ses épaules; tantôt

1. Lagrisonne.
2. Semoule de maïs.
3. Sorte de macaroni.
4. Petite flûte.

il imitait le gazouillement de la fauvette, tantôt les trilles veloutés du rossignol, puis il entama une joyeuse sicilienne d'un entrain endiablé qui mit le perroquet en goût de musique. A ses coups de gosier, répondirent les aboiements de Baroco, subitement réveillé, et Rita, tirée de son sommeil par les soubresauts de son oreiller, vint s'accouder à la balustrade de la galerie, les cheveux tout embroussaillés et les yeux mi-clos. Elle ne tarda pas d'ailleurs à les ouvrir tout grands, car le petit Italien s'était mis à danser en chantant et en s'accompagnant de castagnettes; sa chanson, d'une mélodie facile à saisir, avait un refrain bien marqué. Il la nasillait un peu, quoique sa voix fût juste et agréable. Quant à sa danse, elle était gracieuse, souple, légère; ses petits bras maigres s'arrondissaient également au-dessus de sa tête, ses pieds agiles frappaient le sol en cadence, toute sa personne fluette dessinait des lignes artistiques et fines.

Jos l'écoutait et l'admirait sans rien dire. Artiste lui-même, il appréciait la grâce innée de l'enfant et son rare talent musical. Victoire était restée bouche béante et en oubliait le bébé qui tiraillait sa robe en pleurnichant. Pour Rita, elle était dans un complet ravissement Elle descendit quatre à quatre l'escalier de la roulotte et vint en courant interpeller le petit danseur.

— Comment t'appelles-tu? s'écria-t-elle tout essoufflée.

— Riccio, Riccio Bianchi, dit-il.

Rita leva vers son père ses grands yeux étonnés.

— Il s'appelle Mauricio ou Maurice Bianchi, dit Jos, mais son petit nom est Riccio comme le tien, Rita, vient de ton vrai nom : Marguerite.

— Riccio, danse encore! et joue encore les petits oiseaux, dit la petite fille d'un ton impérieux.

Le petit Italien allait obéir, mais Victoire s'interposa.

— Le pauvre enfant mourait de faim tout à l'heure, dit-elle, et il a parlé de sa grand'mère qui avait faim aussi, il faudrait voir si on ne peut pas secourir la vieille.

— Je n'ai pas le temps! dit Jos avec impatience, la baraque ne se montera pas toute seule. Marius va bientôt avoir fini le déchargement, et ce n'est pas ce grand flandrin d'Achille qui avancera beaucoup la besogne...

— Eh bien, j'y vais, dit Victoire. Dis à Léocadie de veiller sur la marmite...

Elle prit le bébé sur un bras, de l'autre main saisit celle de Rita.

— Mène-moi vers la nonna, dit-elle à Riccio, et elle le suivit, réglant son pas sur l'allure des deux enfants.

A une cinquantaine de mètres sur la route qui conduit au lac du Bourget, son conducteur s'arrêta, et, sans parler, lui indiqua de la main un

singulier établissement. C'était une cahute en planches, assez semblable aux maisonnettes de bergers qu'on voit en France dans les pays où il y a de grands pâturages pour les moutons. Cette sorte de niche était portée sur des roues pleines cerclées de fer; les brancards, reposant à terre, lui donnaient une position oblique, telle qu'on ne pouvait y séjourner pour le moment. En effet, l'habitante de ce pauvre logis était assise sur un petit talus, les pieds dans le fossé; tout en égrenant un chapelet entre ses vieux doigts osseux et flétris, elle surveillait du coin de l'œil une belle ânesse grise qui broutait, sans perdre un coup de dents, l'herbe drue au pied des platanes. Rita, un peu effrayée, tout d'abord, se cramponnait à la main de Victoire et contemplait d'un air de stupéfaction l'étrange figure de la vieille Italienne.

Elle avait peut-être, au temps jadis, été une jolie fille, au teint doré, aux tresses brillantes, aux yeux de velours, et quand Giuseppe Bianchi, le hardi pêcheur, l'avait épousée, plus d'un marin de Fiume avait envié l'heureux mari de la brune Agnese. Mais l'âge, la misère, les chagrins, avaient lentement et sûrement opéré leur œuvre néfaste et la *nonna* avec ses yeux caves, ses paupières ridées, sa peau basanée, son menton saillant, son grand nez crochu, sa chevelure mêlée de mèches grises, s'échappant d'un mouchoir décoloré, n'était plus guère qu'un sujet de pitié. Son regard cependant avait conservé une singu-

lière vivacité, et quand elle répondit aux bienveillantes questions de Victoire, sa voix avait encore des intonations chaudes et des accents fermes.

Elle raconta dans un jargon mi-français mi-italien une triste histoire, ressemblant, hélas! à bien d'autres : son mari, son fils, morts en mer, l'aîné de ses petits-fils tué en Abyssinie; sa fille morte à la peine, la barque et les filets vendus pour rien, la maison et le petit champ devenus la proie des créanciers, et grand'mère et petit-fils sans abri, sans pain, sans soutien, obligés de vivre « a la grazia d'Iddio » [1], dit-elle en se signant. Tant que l'été durait, cela marchait encore, les signori stranieri [2], dans les villes d'eaux, donnaient quelques sous au petit joueur de zampognetta, parfois leurs enfants achetaient des cages, des sifflets, des colliers de menus grains de corail et la Grigiola trouvait de quoi se nourrir au bord des routes, mais l'hiver! — ah! l'hiver! avec le froid, la neige, les chemins déserts battus par les rafales! Sûrement, si ce n'était pour le petit, elle serait bien mieux, la vieille mère, là-haut dans le Paradis avec tous les *carissimi* qui l'y attendaient, mais Riccio!...

Les deux femmes pleuraient en silence; la vie est si dure aux pauvres gens! et l'avenir si incertain!....

Rita, qui, pendant le récit d'Agnese, avait été

1. A la grâce de Dieu.
2. Les messieurs étrangers.

en grande conversation avec Riccio, s'était fait montrer de près la zampogna merveilleuse et

Marius-Isidore Margasse.

expliquer son emploi; en voyant les larmes qui coulaient sur les joues de la vieille, elle se sentit tout à coup prise d'une grande compassion :

— Ne pleurez pas, pauvre femme, dit-elle, venez avec nous, je vais vous donner de la soupe comme maman en a donné à Riccio, elle est très bonne ; maman fait très bien la soupe. Vous aurez ma part, s'il n'y en a pas assez pour tout le monde; moi, je n'y tiens pas beaucoup, ajouta-t-elle avec délicatesse, pour atténuer le mérite de son offre, et puis, vous aiderez maman à laver la vaisselle, et ce soir, Riccio dansera avec moi sur l'estrade et il fera les « petits oiseaux ». Ça appellera le public! dit-elle d'un ton capable.

Les yeux de Victoire rencontrèrent ceux d'Agnese. On y lisait une sorte de tremblant espoir, léger comme une petite flamme qu'un souffle peut éteindre, mais brillant aussi comme une étoile dans un ciel sombre.

— Prenez courage, dit la bonne Mme Viguier, les enfants ont peut-être raison. Venez déjeuner avec nous et nous verrons ce qu'il en pourra résulter. Mon mari est si bon! Et puis, avec ce bébé que je sèvre, j'ai bien de l'ouvrage maintenant. Vous ne serez pas de trop pour m'aider; le petit peut aussi s'employer dans le théâtre; il joue vraiment très bien de sa petite flûte.

— Je n'ose accepter, dit la vieille dont la voix s'altérait, tant son émotion était vive, et puis je ne peux pas laisser la Grigiola.

— Amenez-la près de notre roulotte, dit Victoire, il y a de la place.

Un moment après, Jos, en venant réclamer son

déjeuner, vit s'avancer un singulier cortège : en tête, Rita et Riccio gambadaient au rythme de la chanson populaire : *Io ti voglio ben assaie* [1]. Derrière eux marchaient Victoire et Agnese, portant le poupon qui jouait avec le chapelet de bois noir. A l'arrière-garde, la Grigiola, réintégrée entre ses brancards, traînait la cahute en secouant les oreilles, seule manière qu'elle eût de témoigner son mécontentement bien justifié, d'avoir délaissé l'herbe fraîche sous l'ombre des platanes.

La vieille Agnese avait infiniment d'esprit. Ranimée par l'espérance, elle se laissa aller à toute sa verve italienne, et Jos s'en amusa beaucoup. — Au lieu de ne faire que deux bouchées de son repas, comme de coutume, pour courir après sa baraque, il resta à jaser un moment et sirota son café tout tranquillement, ébahissant fort la bonne Victoire qui n'ajoutait pas, aux nombreuses qualités dont elle était pourvue, le talent de la conversation.

Pendant l'après-midi, Agnese endormit le bébé en lui chantant des berceuses, puis elle s'occupa de Rita qui prit sa première leçon de lecture, sa première leçon de chant et sa première leçon d'italien. La vieille ne manquait pas d'une certaine instruction, étant fille d'un *maestro di scuola* [2]; elle aimait à enseigner et s'y prenait à merveille.

1. Chanson très répandue dans toute l'Italie. Le refrain est : Je te veux beaucoup de bien, et toi, tu ne penses pas à moi.
2. Maître d'école.

Son élève était, du reste, fort ignorante ; Jos avait tout son temps pris par son théâtre, ses répétitions, ses exercices, l'entretien de son matériel et ne pouvait s'occuper de l'enfant d'une manière suivie. — Victoire, très laborieuse, mais pas très vive, ne savait pas trouver le loisir de faire lire ou écrire la petite ; elle n'avait pas le courage non plus de l'envoyer en classe, et la fillette grandissait, folâtre et insoucieuse comme un jeune chat.

A souper elle accueillit son père d'un tendre : *Dammi un baccio, padrino mio* [1], qui enchanta celui-ci. Ce joli langage sur ces lèvres roses caressait si doucement son oreille ! La journée avait été bonne, d'ailleurs, toutes les places réservées, ou à peu près, étaient louées d'avance, la moitié des billets de première, placés, on ferait salle pleine très probablement, et sur la grande affiche barbouillée magistralement par Achille, on pouvait lire en vedette :

CE SOIR

Débuts du jeune Riccio BIANCHI

ZAMPOGNERO [2]

A la fin de la pantomime, le jeune Riccio dansera

LA SALTARELLE NAPOLITAINE

Quel émoi pour la vieille nonna, quand vers dix heures, Riccio, vêtu de sa peau de mouton, à laquelle un vigoureux savonnage et quelques

1. Donne-moi un baiser, petit père.
2. Joueur de « zampogna ».

rubans rouges, cousus par Victoire, avaient donné un aspect tout à fait élégant, parut sur la scène et fit son salut au public!

L'enfant n'était pas timide, il était beau et gracieux et excellent musicien. Il eut un succès étourdissant, et sa danse mit le comble à l'enthousiasme des spectateurs; on cria *bis*, on applaudit avec frénésie, et le lendemain, dans toutes les familles, la jeune partie de la maisonnée s'essayait à l'envi à reproduire les gestes et les pas du petit Italien.

Pendant plusieurs jours, la vogue se soutint. Jamais Léocadie n'avait eu une telle série de belles recettes, non, pas même avec l'équilibriste japonais, et quand Jos proposa d'adjoindre définitivement à la troupe Viguier, Agnese, Riccio et la Grigiola, sa proposition fut tout de suite acceptée. Achille seul grognonna pour le principe, mais ses opinions n'étaient pas comptées pour grand'chose.

Six semaines durant, le théâtre des *Variétés amusantes* continua à faire le bonheur du public d'Aix par ses exercices aussi variés qu'amusants. Jos n'avait pas son pareil pour les barres fixes, le trapèze, les sauts périlleux, les tours d'adresse de toute sorte.

L'hercule jonglait avec des poids formidables, portait des montagnes de chaises et d'escabeaux, au sommet desquels Jos, dans un superbe maillot noir à paillettes d'argent, exécutait des pirouettes vertigineuses.

Achille avait trouvé moyen de faire figurer dans les pantomimes, Baroco, Milka, les singes et même le perroquet gris.

Enfin Riccio et Rita exécutaient des pas de deux ou chantaient de leurs petites voix grêles et limpides des chansonnettes italiennes en duo, et, à l'apothéose finale, sous les lueurs incandescentes d'un feu de Bengale rose, apparaissaient, debout sur les mains de l'hercule, à droite et à gauche de Jos, perché fièrement sur la tête de Marius.

Mais le vent d'automne commençait à disperser les feuilles en éventail des platanes. La crête des montagnes avait revêtu son manteau de neige, les étrangers partaient en foule comme des bandes d'oiseaux frileux, et la baraque ne se remplissait plus. Le moment approchait où les recettes ne couvriraient plus les frais; il fallait donc songer à émigrer pour suivre, dans un climat plus doux, à Hyères, à Cannes, à Nice, la clientèle qui s'égrenait.

Victoire n'aimait pas ces changements, et, le cœur gros, elle se mit à la besogne fatigante des emballages, laissant à la vieille Agnese le soin de sa petite Dorothée qui, atteinte d'une assez forte coqueluche, était très difficile à garder. Quant à Rita, fort désœuvrée par suite du branle-bas général, elle rôdait un peu partout, sous prétexte d'aider Riccio qui travaillait avec ses patrons à démolir le théâtre et à rassembler les matériaux.

IV

C'était la veille du départ, un beau jour d'octobre, tout ensoleillé; sur la place du Gigot, d'où avaient déjà disparu les petites baraques de tir, de fritures, de sucreries, les derniers rayons du jour allongeaient les grandes ombres des troncs d'arbres, et se jouaient en teintes rougeâtres sur les tentes d'une étrange colonie arrivée du matin.

Hommes, femmes, enfants, avaient tous le même type bizarre, les mêmes cheveux noirs charbon, crépus et huileux à la fois; le même teint couleur de bronze, les mêmes yeux bruns, sombres et durs, les mêmes vêtements bariolés et en guenilles.

Les petites filles, à peine vêtues d'une sorte de sac de couleur indéfinissable, un collier de corail ou de sequins noircis par la saleté, pendant à leur maigre cou, sur leurs épaules noires; l'air effronté,

la démarche hardie, mordillant des pommes ou croquant des noix comme des écureuils, circulaient dans le camp entre les grandes tentes de peaux roussâtres dont l'ouverture laissait voir, dans une profondeur obscure, des nichées de marmots à demi nus, aussi bruns de peau et de cheveux que les mères qui les allaitaient.

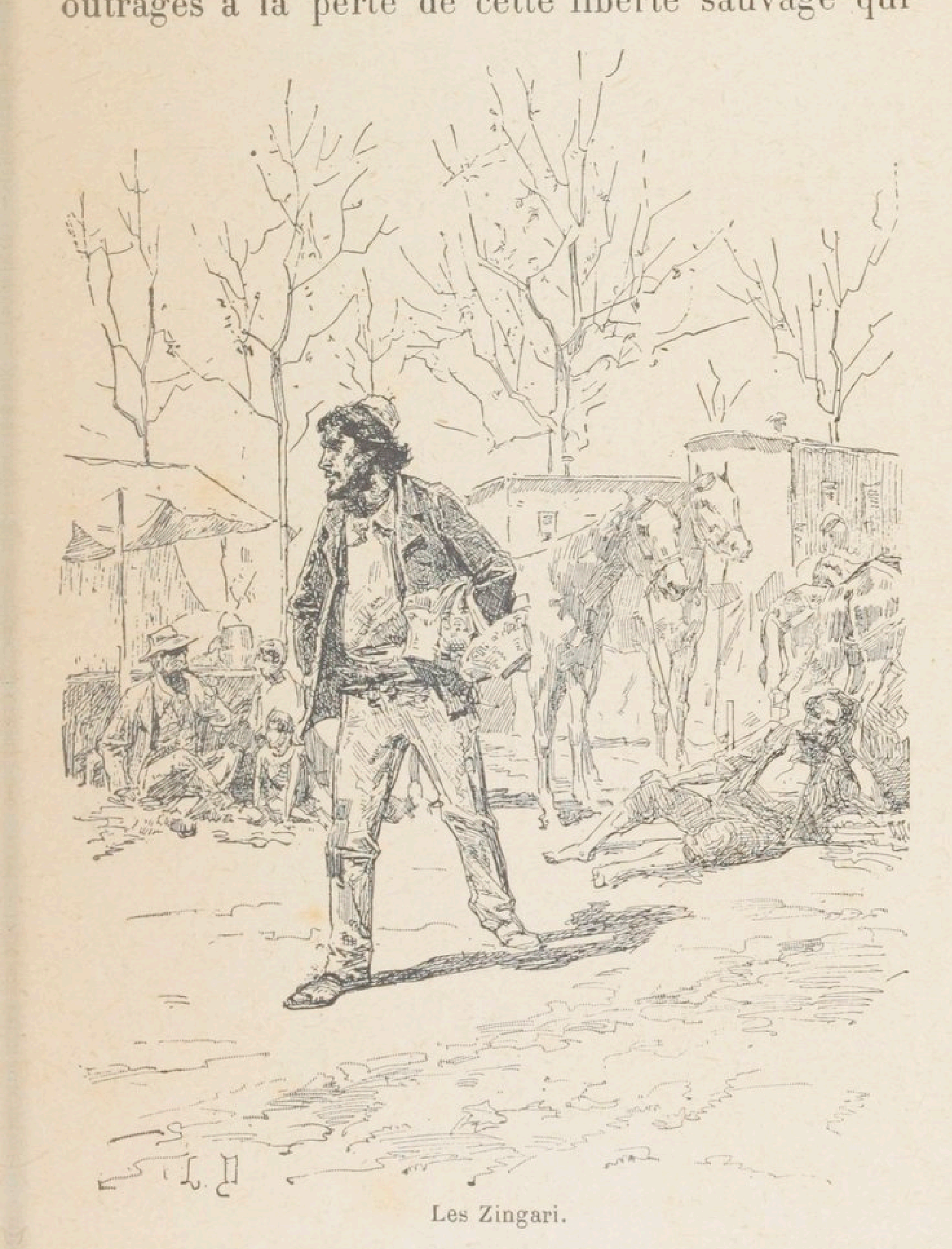
Tout cela grouillait, piaillait, criait, parlait une langue aux sons rauques, gutturaux ou criards ne ressemblant à aucune autre.

Les hommes grands, bien faits, d'un aspect farouche, avaient mis au vert les petits chevaux à crinière mal peignée, à poil bourru qui avaient traîné les charrettes recouvertes d'une sorte de voûte en toile épaisse. — Quelques-uns d'entre eux, paresseusement étendus au soleil, fumaient silencieux; d'autres, un rouleau de fil d'archal à la main, ou une charge d'objets de vannerie légère sur l'épaule, s'en allaient par la ville proposer leur marchandise ou leurs services de raccommodeurs, et surtout tenter de grappiller des victuailles pour le repas du soir.

La troupe Viguier n'avait pas vu sans inquiétude ces dangereux voisins, et leur venue avait beaucoup contribué à décider le déménagement.

Gitanos en Espagne, Zingari en Italie, Gypsies en Angleterre, Bohémiens en France, ces tribus errantes promènent dans toute l'Europe leurs vices, leurs mœurs, leurs types, ne se mêlant jamais aux peuples qu'ils coudoient, ne se fixant

nulle part, préférant les vexations, la misère, les outrages à la perte de cette liberté sauvage qui



Les Zingari.

est leur seul dieu. — Ils sont rarement en bandes nombreuses, car on tolère difficilement leur séjour

en campement dans le voisinage des villes, où ils se signalent toujours par d'innombrables méfaits.

A la tombée de la nuit, quand Victoire, à demi morte de fatigue, appela Rita pour la coucher, la petite ne répondit pas à son appel.

— Elle est sans doute chez sa tante, se dit Victoire, et elle alla chez Léocadie.

Celle-ci était hors d'elle-même. Cadèche, une belle jeune oie d'une intelligence remarquable, qu'elle dressait depuis un mois, avait disparu, et elle la cherchait vainement pour l'enfermer dans la cage à claire-voie qui devait lui servir de prison pendant la route.

— Ce sont ces bohémiens de malheur, criait la pauvre femme avec désespoir. Je ne m'en consolerai jamais! Une bête si gentille! Qui m'avait déjà donné tant de peines! Et moi qui comptais dessus pour la prochaine saison de Nice! Ah! les brigands! les bandits! ils prennent tout! l'argent, les bêtes, les enfants!...

— Les enfants!! Victoire tressaillit, puis se mit à courir comme une insensée vers le campement, appelant très fort : Rita! Rita! Les petits bohémiens la suivaient avec de mauvais rires et des sifflements stridents.

Quelques vieilles échevelées et grimaçantes vinrent lui montrer le poing et l'injurier. Déjà les hommes s'approchaient et la regardaient d'une vilaine façon; elle prit peur, revint à la roulotte... Rita n'y était pas. Jos, à demi fou d'angoisse,

l'Hercule, Achille lui-même, accoururent et se mirent à chercher partout dans la ville,... sur les routes,... rien! toujours rien!

On avait prévenu la police, les agents arrivèrent, visitèrent les tentes, point de trace de Rita!

La nuit était venue ; Victoire, épuisée, sanglotait en berçant sur ses genoux son enfant malade. Les Margasse s'avouaient vaincus; seuls, Jos et Agnese continuaient les recherches, armés de torches dont la lueur fuligineuse rendait plus sinistres encore leurs figures bouleversées et leurs yeux dilatés à force de tout fouiller du regard.

Les Bohémiens avaient allumé de grands feux et les femmes préparaient le souper, les hommes dépeçaient la viande ou allaient remplir leurs cruches aux barils cachés dans leurs charrettes.

La marmaille, enfermée sous les tentes, s'était endormie; le camp n'était plus éclairé que par un jet de flammes de temps à autre ou la lumière rouge sombre des brasiers ardents.

On entendit une saltarelle que jouait une petite flûte.

— C'est Riccio et sa zampogna. Il prend bien son temps pour nous régaler de sa musique! s'écria le malheureux Jos hors de lui.

— Zitto! dit la vieille en levant son doigt décharné.

Et, d'un mouvement brusque, elle éteignit les

deux torches et entraîna son compagnon vers les roulottes.

— Mais, balbutia Jos...

— Zitto; *in nome della madona santissima*[1], répéta-t-elle d'un ton impérieux.

Il ne résista plus.

La zampogna allait toujours, promenant dans l'ombre ses gazouillements les plus doux et ses trilles les plus audacieux. Tantôt ils semblaient tout près, tantôt ils s'éloignaient, puis se rapprochaient jusqu'à paraître sortir du camp même.

Un chien grogna sourdement, puis un aboiement rauque s'éleva... Un Bohémien alla du côté où il s'était produit, regarda autour de lui, ne vit rien et vint s'asseoir près du foyer, en proférant une invective.

On n'entendait plus le zampognero; les chiens se turent et les gitanos se mirent à souper.

Si Riccio avait cessé sa musique, c'est que maintenant il courait à perdre haleine pour rejoindre Agnese et Jos... Ils étaient avec Victoire. Les yeux brillant d'une sorte de fièvre, tremblant d'une agitation qu'il avait peine à dominer, et pourtant, assez maître de lui pour parler à voix basse, il dit à sa grand'mère :

— Rita est dans le camp!

— Où? Comment la police ne l'a-t-elle pas trouvée?

1. Au nom de la très sainte madone.

— Elle est cachée dans une petite charrette couverte de vieux tapis, là-bas, au coin de la route. Les agents n'ont pas pensé à chercher là.

— Ni nous non plus, grand Dieu! En es-tu sûr?...

— Elle m'a parlé, elle a entendu la zampogna; elle m'a appelé tout doucement, parce que les femmes qui l'ont prise lui ont dit qu'on la tuerait si elle appelait au secours; mais en entendant la zampogna si près d'elle, elle a pensé que j'étais seul et deviné que je la cherchais.

Tout ceci avait été dit en italien; mais Jos l'avait compris. Il expliqua la situation à Victoire qui courut prévenir les Margasse, et on tint conseil. L'hercule voulait qu'on allât tout de suite s'emparer de la charrette et enlever l'enfant de vive force. Jos fit observer que c'était risquer d'attirer tout le camp sur soi, et que dans la bagarre on pouvait attraper de mauvais coups et exposer même la vie de la petite.

Victoire et Léocadie parlèrent d'aller chercher la police.

— C'est bien par là qu'il faudra commencer, dit Jos; mais la police est toujours longue à ébranler!... avant qu'elle soit arrivée, les Bohémiens, qui ont le plus grand intérêt à ce qu'on ne trouve pas chez eux l'enfant volée, la feront disparaître.

— Ce ne sera pas long, dit Agnese; un de ces diables à face brune la prendra dans ses bras,

l'empêchera de crier en lui mettant la main sur la bouche, sautera sans selle ni étriers sur le dos d'un des petits chevaux; en cinq minutes, du train d'enfer dont ils iront, ils seront perdus dans la nuit, et allez donc les chercher! ils ne suivront pas les routes, vous pensez bien!

— Voilà, reprit Jos qui avait profondément réfléchi pendant qu'elle parlait, voilà ce qu'il faut faire : Marius va aller tout raconter à la police et nous amènera du renfort. Achille et moi...

— Et moi, dit Riccio qui écoutait attentivement.

— ... Et toi aussi, à condition que tu seras prudent, — nous allons nous approcher de la charrette et faire bonne garde pour empêcher qu'on vienne nous arracher la petite.

— Ah! mon Dieu, ma petite! ma pauvre Rita! sanglota Victoire.

— Léocadie et toi, vous resterez pour surveiller nos voitures que ces bandits viendraient piller en notre absence...

— Andro con voi! [1] dit la vieille, et ses yeux eurent un éclat si soudain et si ardent que nul ne se soucia de la contredire.

Jos décrocha des parois de la roulotte un petit revolver, Achille prit celui de son père et Agnese, après avoir été fourrager dans sa cabine, revint en tenant un objet qu'elle tenait caché à demi,

1. J'irai avec vous.

mais qui, sous un rayon du bec de gaz voisin, laissa percer un filet lumineux tel qu'en reflète une lame d'acier poli

La nuit était sans lune, le ciel couvert et sans clarté. La petite troupe s'éloigna de la roulotte par une route qui bifurquait avec celle où se trouvait la charrette dans laquelle la pauvre petite Rita, enfermée depuis plusieurs heures, derrière un amas de sacs et de caisses, pleurait et tremblait à demi morte de peur.

Au bout d'une cinquantaine de mètres, on prit sur la gauche, à travers des prairies marécageuses; puis, en rampant, on approcha lentement, sans bruit, avec mille précautions, de la voiture dont la masse sombre attirait tous les yeux.

Un chien attaché aux brancards donna de la voix. Jos, Achille et Riccio s'aplatirent dans l'herbe humide.

Le chien gronda en tonnerre...

— Faut-il tirer? murmura Achille.

Jos lui retint la main.

— Reste tranquille, le coup de feu attirerait l'attention, dit-il.

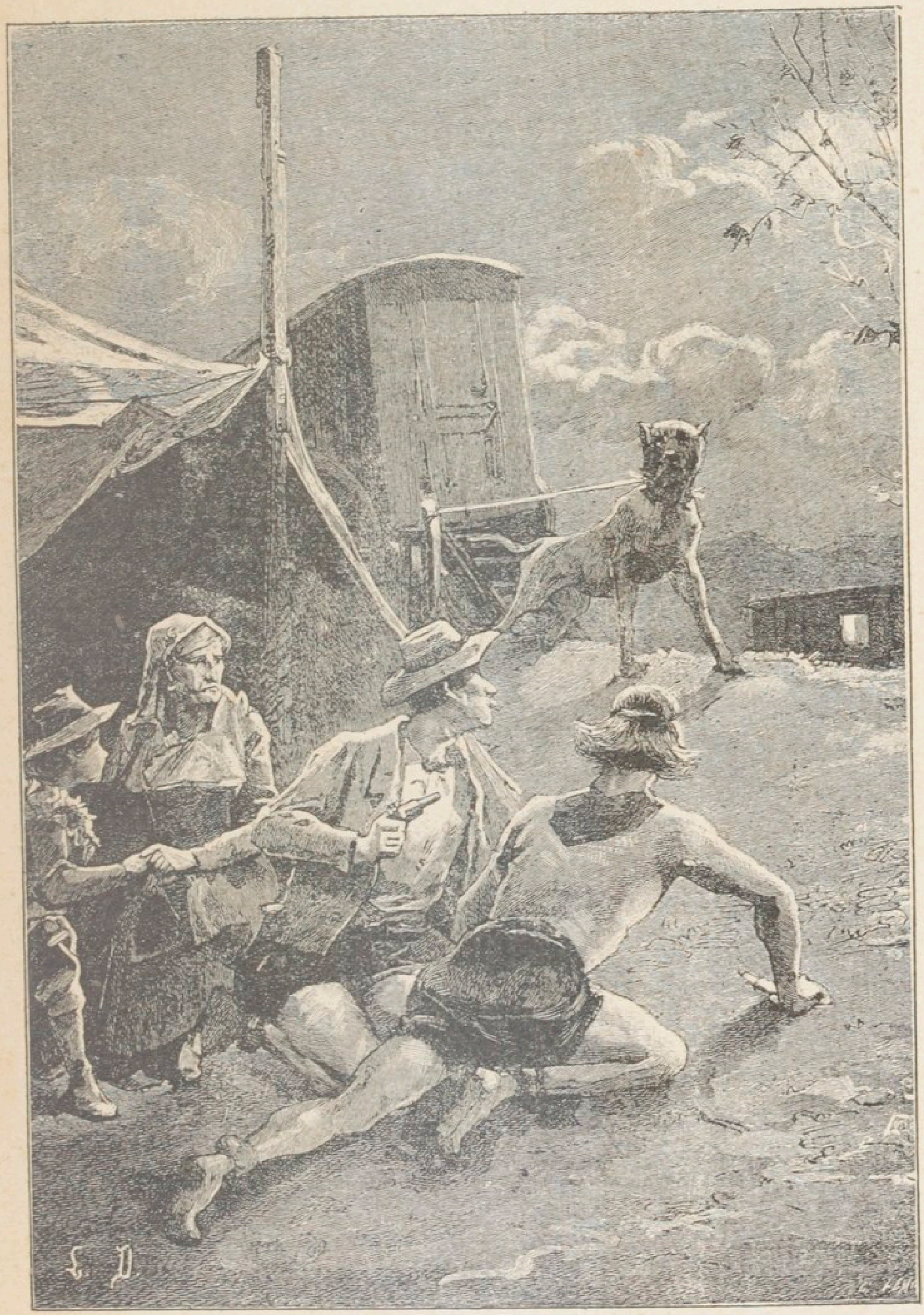
— Que faire alors?

Agnese avait pensé à tout. Un gros morceau de bœuf rôti, — tout le dîner de la famille, — fut jeté devant le farouche gardien, et tandis que ses crocs déchiquetaient la viande, les trois hommes s'étaient blottis, Achille dessous, Jos derrière et Riccio dessus la charrette, attendant avec une

mortelle angoisse la venue des hommes de la police.

Ah! comme certaines minutes sont longues! Enfants joyeux, qui vous amusez follement de quelque passe-temps à votre goût, quand on vous prévient qu'il faut rentrer ou reprendre le travail, vous vous écriez : « Déjà! il n'y a pas un quart d'heure que nous jouons! » Une heure a passé pourtant; mais elle s'est envolée sans que vous vous en doutiez, vous étiez si contents!

Ce n'est pas déjà,... c'est enfin!... que se dit tout bas Jos, quand, après une attente mortelle, il aperçut sous les arbres de l'avenue la lueur des fanaux. Il était temps! Le chien avait fini sa pitance et recommençait à gronder. En furetant autour de lui, il découvrit Achille. Celui-ci fit un vrai saut de carpe pour échapper aux crocs qui le menaçaient. Le chien alors aboie furieusement. Grand remue-ménage au camp des bohémiens; des jeunes gens accourent : l'un d'eux saisit Achille à la gorge; mais, souple comme une anguille, le clown lui glisse entre les doigts. Riccio, saisi par un grand diable de gitano, se débat dans son étreinte. Mère Agnese, blottie dans l'herbe, tire par les jambes l'adversaire de son petit-fils; le bohémien, pris par surprise, tombe le nez par terre, et, pendant qu'il essaie de reprendre l'équilibre, lâche Riccio, qui, rapide comme l'éclair, court au-devant des nouveaux venus.



On s'approcha sans bruit, en rampant.

— Vite! vite! crie-t-il, au secours!...

Margasse, pour la première fois de sa vie, se presse, de deux formidables coups de poing il étend par terre deux bohémiens qui voulaient lui barrer le passage et il arrive juste à temps pour tirer Achille d'une bande de mégères, car, maintenant, tout le camp est sur pied; c'est une bataille générale.

Les habitants des maisons voisines, éveillés par le bruit, ouvrent leurs fenêtres; quelques hommes courageux viennent prêter main-forte aux sergents de ville. Quant à Jos, il n'a pas perdu un instant pour récupérer son précieux trésor, et, tandis que dans la nuit on se bat pour elle, Rita, la figure convulsée, les yeux hagards d'épouvante, les cheveux épars, tout son petit corps agité de secousses nerveuses, se pend au cou de Victoire qu'elle embrasse d'un mouvement passionné.

— Maman! oh! maman! dit-elle, et papa, ô papa chéri! et elle éclate en sanglots.

Grâce à l'arrivée des gendarmes, la bagarre se termina promptement, et, dès le lendemain, les bohémiens expulsés d'Aix se remettaient en route. La troupe Viguier ne partit que deux jours plus tard.

Rita fut assez longtemps à reprendre sa gaieté. Un enfant d'un caractère moins bien trempé que le sien eût sans aucun doute conservé de cette aventure une impressionnabilité maladive, nui-

sible à son développement moral et physique, mais la fille de Jos n'était pas une nature ordinaire, elle sortit de cette crise mieux armée pour la bataille de la vie; il lui en resta toutefois un souvenir très vif, très net, amenant avec lui une persuasion intime qu'il ne faut désespérer de rien, qu'on peut se tirer d'affaire même dans les cas les plus graves; et puis, elle apprit aussi à être prudente et à aimer une vie sédentaire. Elle cessa de rôder autour des roulottes, de courir à droite et à gauche. Agnese eut moins de peine à lui faire apprendre ses leçons, elle s'accoutuma peu à peu à aider Victoire dans les soins du ménage, à garder sa petite sœur, à occuper son temps et ses doigts. Au lieu de chercher à lier connaissance avec les enfants des baraques voisines, ce qui avait plus d'une fois navré Victoire, trop faible pour imposer sa volonté, et fâché Jos, trop occupé pour surveiller la fillette, elle les fuyait avec une sorte de terreur. N'était-ce pas en suivant deux petites gypsies qu'elle avait pénétré dans le camp, été entraînée sous une tente et failli perdre ses parents, sa liberté, peut-être la vie?

V

Dix ans se sont écoulés et nous retrouvons le *Théâtre des Variétés amusantes* sur une place d'Albertville. Sa tente n'est plus si fraîche; les raies rouges du coutil sont devenues brunes, mais tout est encore en bon état. On vient d'allumer le gaz, et, sous le grand miroir à bordures dorées, Léocadie trône encore, plus majestueuse que jamais, fort engraissée et alourdie pourtant; son corsage de satin vert garni de dentelles blanches craque aux coutures, et sur son cou replet, deux rangées de perles blanches dissimulent assez mal les ravages des années. Debout à côté d'elle, une grande jeune fille, svelte, élégante, brune avec de beaux yeux noirs, regarde d'un air sérieux la foule qui s'amasse peu à peu devant le théâtre. Elle est vêtue d'une robe à jupe courte en gaze bleue semée d'étoiles d'argent, un corselet de

toile d'argent enserre sa taille ronde et souple; une draperie de tulle blanc, rattachée par des touffes d'épis d'argent sur les épaules, voile le haut du corsage. Les mêmes épis scintillent dans les boucles de ses beaux cheveux noirs massés sur le sommet de la tête. Ses joues n'ont point de fard, ni ses yeux de cercle noir factice, le rose délicat d'une vigoureuse et saine jeunesse et l'ombre de ses longs cils remplacent avantageusement tous les cosmétiques. De temps à autre, son regard vient chercher le joli couple qui fait la parade. Ce couple, bizarrement assorti, se compose d'une belle chèvre blanche et d'une fillette d'une douzaine d'années, charmante blondine, revêtue d'un costume d'Italienne absolument fantaisiste. La chèvre saute, tourne sur ses pieds de derrière au son d'un air de chalumeau joué par un jeune homme habillé lui aussi en Italien. La jeune danseuse élève son tambourr de basque au-dessus de sa tête, le secoue, le fait ronfler avec son pouce, puis danse comme la chèvre et toutes deux semblent s'amuser, et elles s'amusent réellement et la foule applaudit.

Elle fait mieux que d'applaudir, cette bonne foule, elle entre à flots pressés et la grosse Léocadie s'enroue à répéter : « Messieurs, mesdames, les premières sont à droite ! »

Imitons la foule, entrons dans la baraque. Elle a pris un cachet plus confortable qu'au temps jadis. Les fameuses premières ont des banquettes

rembourrées et à dossiers, les secondes ont des bancs recouverts de feutre et aux troisièmes on peut aussi s'asseoir. Il y a des candélabres à gaz à chaque pilier; le rideau, repeint à neuf, repré-

La jeune danseuse élève son tambour de basque.

sente un paysage avec un fond de montagnes bleu verdâtre, un coin de forêt avec des arbres vert bleuâtre, une balustrade qui n'est là que pour embellir la chose, car elle sort des touffes de fleurs variées qui s'épanouissent au bas, et se termine par un vase monumental. Ce paysage

merveilleux a pour encadrement deux rideaux d'un rouge superbe, les effets de lumière et d'ombre sont largement traités et la frange à crépines d'or qui s'écrase au bas, est peinte de main de maître.

Dans une sorte de tribune ou de niche artistement drapée, devant un piano d'aspect très respectable, voici Victoire, un peu pâle, un peu maigre, les cheveux tout gris et le front ridé, mais ayant gardé sa physionomie avenante et paisible. Un coin de rideau est entre-bâillé, Jos apparaît dans son brillant costume de velours noir tout pailleté d'acier, il a moins changé que sa femme, il paraît d'ailleurs heureux et bien portant, il sourit en parlant à Victoire, de ce bon sourire affectueux qu'elle connaît si bien et qu'elle aime tant. Derrière le rideau, Marius Margasse manœuvre ses poids pour exercer son biceps ; lui aussi est à peu près le même qu'il y a dix ans et Achille, toujours plus efflanqué et plus geignard, ne pèse pas une livre de plus qu'autrefois, bien que son appétit démesuré fasse le désespoir de la famille Viguier.

La foule entre toujours, la baraque est pleine. Jos, avant de commencer le spectacle, fait un tour d'inspection. Il jette un regard de légitime orgueil sur les places réservées où pas un siège n'est vacant, sur les secondes regorgeant de monde; aux troisièmes, il flaire un instant l'odeur composite répandue dans l'atmosphère

déjà lourde, ses yeux distinguent une étincelle rouge piquant l'ombre d'un point lumineux. Il fronce le sourcil et d'une voix brève :

— Eh! là-bas, dit-il au fumeur, vous n'avez pas lu l'écriteau?

— Quel écriteau?

— « On ne fume pas ici. »

— Si, je l'ai lu, mais qu'est-ce que ça me fait?

— Ça fait qu'il est défendu de fumer dans le théâtre.

— Oh! la! la! le théâtre! en voilà une blague! Appeler sa baraque un théâtre! ah! ah! ah! elle est bonne celle-là!

— Théâtre ou baraque, répond Jos que la colère gagne, on ne fume pas ici. Éteignez votre cigarette, ou je vous expulse.

— M'expulser, moi! vocifère le fumeur, vous n'avez pas le droit! J'ai payé ma place! Quand même que je suis pas un aristo, mon argent est bon : j'ai payé ma place, j'partirai pas.

— Alors ne fumez pas.

— J'fumerai si je veux, j'fumerai pas si j'veux pas! Entends-tu, cabotin? J'sui-t-un citoillien libre!

Ici, la poigne de Jos s'abat sur le récalcitrant; les voisins s'interposent, l'homme jette sa cigarette, tout s'arrange; on va frapper les trois coups; on les frappe, le rideau se lève et Rita, radieuse de beauté, ses petits pieds réunis sur une énorme

boule teintée de bleu avec un grand zodiaque argenté, commence la danse des étoiles...

Comme elle est charmante à voir! et comme elle se joue aisément des pas les plus difficiles! Tantôt elle s'élève d'un vigoureux coup de jarret et retombe d'aplomb sur son mobile support; tantôt elle semble sans mouvement, les bras tendus, le corps légèrement incliné, tandis que sous ses pieds actifs, le globe d'azur roule sans s'arrêter. Elle enchante les spectateurs les plus blasés, et, quand, toute rose de fatigue, le sein palpitant, elle saute à bas de la boule et vient saluer le public, un tonnerre d'applaudissements accueille son salut.

Et toute la soirée les exercices se succèdent « variés et amusants », suivant le programme du théâtre. Tout réussit, bêtes et gens font bravement leur devoir, gagnent vaillamment leur argent. La chèvre Bianchina, l'amie de Dorothée et de Riccio, se surpasse, elle grimpe sur un assemblage de dés, elle saute par-dessus des banderoles, dans des cercles, elle dit l'heure à une montre en frappant la terre du bout de son pied cornu, et, rentrée dans la coulisse, elle est baisée, caressée, récompensée par les friandises les plus à son goût.

Elle est si gentille la Bianchina! Elle aussi a toute une histoire. Riccio l'a rencontrée un beau matin, sur la grande route, petit chevreau perdu, bêlant sa mère. Il l'a prise dans ses bras, l'a

apportée au logis et puis, docile aux ordres de la vieille Agnese, la probité même, il a, le cœur bien gros, cherché les maîtres de la jolie petite bête. Il les a retrouvés, hélas! Quel dommage! Mais c'étaient de bonnes gens, ils ont été touchés de la gentillesse du jeune garçon et du chagrin qu'il s'efforce de dominer. « Garde le cabri, lui disent-ils, notre chèvre en a eu deux, on te fait cadeau de celui-ci! » et après des remerciements enthousiastes, il est revenu ramenant en triomphe sa blanche compagne.

Il y a huit ans de cela, Riccio est devenu un homme et Bianchina une belle chèvre remplie de talent; et si bonne! si affectueuse! si fidèle! Elle a suivi partout la famille Viguier, il n'y a guère de soir où elle ne trouve sa place dans le programme et, tous les matins, Rita et Dorothée, grâce à elle, savourent une bonne tasse de lait mousseux. Elle est l'amie de la Grigiola, la brave Grigiola naturalisée française sous le nom de la Grisonne; l'amie aussi de Robin, l'ânon de la Grisonne dont Léocadie fait un animal savant, savantissime. Mais Bianchina ne couche pas à l'écurie, elle dort sur une natte à côté de Riccio qui partage avec Achille la garde du théâtre la nuit. Seulement, Achille a son lit près des animaux et Riccio installe le sien dans la salle même...

... Minuit approche; la pantomime vient de se terminer et les spectateurs, ravis de leur soirée,

commencent à escalader les banquettes, à encombrer les portes de sortie. On se bouscule un peu, surtout là-haut dans les troisièmes où le public est plus nombreux et moins patient : le fumeur grincheux est tout à fait réconcilié avec la troupe Viguier et il exprime son admiration d'une façon énergique et bruyante.

— Nom de nom, c'est tout plein chic, sa baraque à c'farceur!... Il y a une belle fille qui danse et la p'tiote qui joue du violon et le garçon qui siffle dans sa petite machine de sifflet, c'qu'il est rigolo! Et puis leur bique blanche! C'est une drôle de bête tout de même! Elle a plus d'esprit que bien des gens! J'en ai oublié de fumer.

— Hé! vous autres, avancez un peu là-bas! Ah! ma foi, tant pis; on s'en va, il n'y a plus de consigne, j'vas en griller une!

Il tire de sa poche une cigarette et une boîte de petites allumettes. Crac! un éclair, un pétillement, deux bouffées aspirées avec amour, le tabac a pris feu. L'allumette est jetée par l'intervalle que laisse la tenture de grosse toile, entrebâillée, de distance en distance, pour donner passage à un peu d'air.

Lentement, peu à peu, la baraque s'est vidée; les artistes, avant d'aller prendre le repos dont ils ont certes grand besoin, font la toilette du soir. On éteint le gaz, on étend une sorte de housse grise sur les fauteuils des premières; on range les accessoires dans un coin du théâtre. Jos fait sa

ronde pour s'assurer que personne ne se cache dans quelque recoin et que tout est bien clos. Riccio attache son hamac aux solives, apporte à la Bianchina une provision de paille fraîche, allume la lanterne qui doit brûler toute la nuit, puis s'endort en rêvant que Rita est changée en comète et fuit, insaisissable, à travers l'espace azuré.

— ... Jos! dit Victoire réveillée en sursaut, on frappe au carreau! on frappe fort! vite! Elle sauta à bas du lit et ouvrit la fenêtre... Riccio, livide d'épouvante, lui apparut :

— Au feu! dit-il d'une voie rauque, le théâtre brûle! et il disparut dans la nuit.

En deux minutes, Jos le suivit. Rita, Dorothée, affolées, se couvrirent à la hâte de ce qui leur tomba sous la main comme vêtements, et, avec Victoire, coururent à la baraque. Une fumée épaisse sortait par les fentes de la toiture, et déjà quelques sinistres lueurs se faisaient jour par intervalles. L'allumette, jetée par le fumeur, était tombée sur de la paille, dans une sorte de petit hangar adossé à une des parois du théâtre, où l'on serrait pendant le jour les accessoires, les décors et en général tout ce qui servait aux représentations; on l'appelait : *le magasin*, et, pour le soustraire à la curiosité ou même aux rapines des allants et venants, on ne lui avait laissé qu'une seule entrée donnant sur la salle et masquée par une porte de toile. Le feu y avait couvé lentement.

Jos et Riccio, auxquels venait de se joindre l'hercule, cherchèrent à entrer dans la baraque, ils durent y renoncer, et revinrent au dehors à demi asphyxiés.

— Il n'y a rien à faire, dit Jos, — pour le moment du moins. Si nous donnons de l'air à l'intérieur, la flamme éclatera et dévorera tout, tandis qu'avec des pompes, en inondant les toiles, on peut espérer d'arrêter l'incendie.

Mais Riccio et Margasse n'étaient pas de cet avis.

— Les pompes ne seront pas de sitôt en besogne, dit l'hercule. Tâchons plutôt d'isoler le magasin, le feu y est encore concentré, laissons-le brûler tout seul.

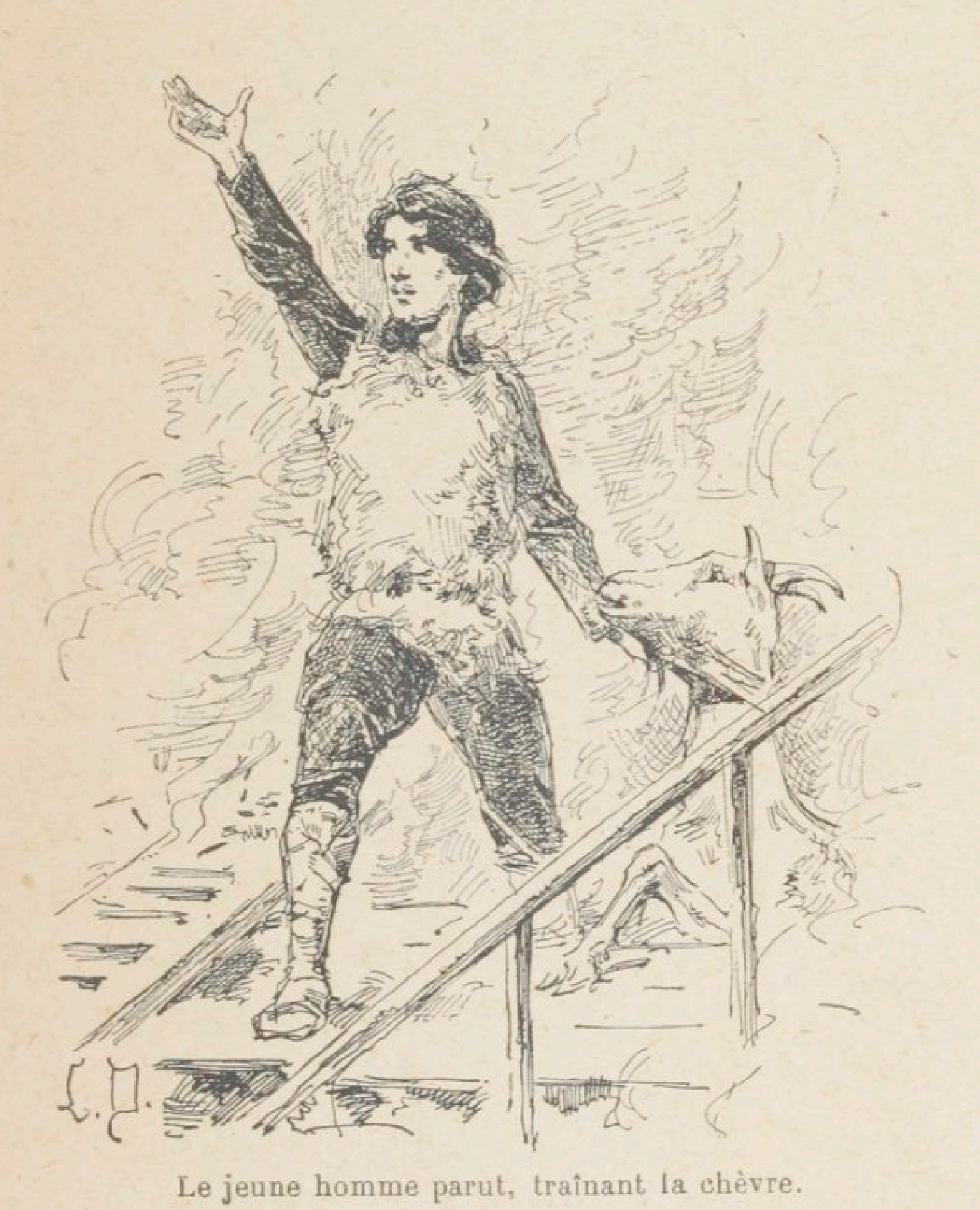
Jos essaya de le dissuader ; peine inutile, Marius était déjà à l'ouvrage ; sous sa forte poigne, les madriers s'ébranlaient, et Riccio, leste comme un écureuil, grimpé sur les solives, défaisait les attaches de la toile. Un grand pan de la cloison céda, un nuage de fumée âcre et noire obscurcit l'atmosphère et fit reculer les hommes. Il n'était pas encore dissipé que Riccio, tête baissée, s'élançait dans l'intérieur du théâtre.

— Où vas-tu? cria Jos. Prends garde!

— Il va chercher sa chèvre, dit Achille, j'ai pu faire sauver nos bêtes par la porte de l'écurie, mais la Bianchina était avec lui.

Un jet de flamme lui coupa la parole, le feu activé par l'air, qui, maintenant, circulait libre-

ment, faisait de rapides progrès. Les secours cependant s'organisaient, non sans quelque lenteur, et on entendait rouler la pompe de la ville. Elle arriva, escortée de pompiers à demi



Le jeune homme parut, traînant la chèvre.

réveillés ; les habitants, que le tocsin appelait, commençaient à s'assembler et à former les chaînes ; les premiers jets d'eau, insuffisamment nourris, ne produisaient pas grand effet. La toile mouillée résistait au feu sans doute, mais la charpente en bois de sapin très sec s'enflammait de tous côtés.

— Riccio! Riccio! cria Jos à pleins poumons.

— Riccio! Riccio! répétaient Rita, Dorothée, Victoire.

Hélas! la vieille Agnese, paralysée des jambes, était restée dans sa cabine en proie à une horrible angoisse.

— Je suis là! dit enfin une voix qui venait du fond de la scène, et on vit apparaître le jeune homme, les cheveux brûlés, la figure noire de fumée, traînant sa chèvre qui poussait des bêlements lamentables... Il allait sauter hors de la baraque... Tout à coup, un affreux craquement se fit entendre; les bois de la scène, du côté du magasin où le feu maintenant faisait rage, venaient de céder, et la toiture s'effondra ensevelissant sous ses débris le malheureux Italien...

... Un grand cri d'horreur s'éleva, et Jos se précipita sur les débris brûlants. Avec un sang-froid prodigieux, il sautait de place en place, mettant son adresse d'acrobate au service de son dévouement. Les pompiers dirigeaient vers lui le jet de leurs lances. Sous l'eau, à travers la fumée, il tentait d'atteindre un endroit où la toile laissât une trouée, d'apercevoir Riccio, peut-être d'arriver jusqu'à lui... La foule haletante le suivait des yeux avec un indicible effroi. Quelques hommes courageux se tenaient prêts à lui porter secours, mais aucun n'osait comme lui s'aventurer sur un si redoutable chemin. On le vit descendre

derrière un pli de toile, sa figure énergique, éclairée par l'embrasement tout proche, une dernière fois il se tourna vers les siens ; il leur envoya un dernier regard d'affection, puis disparut dans le gouffre béant...

Sous une avalanche d'eau, l'ardent brasier sifflait et la flamme se tordait, le sauveteur allait-il reparaître?... Déjà les pompiers les plus avancés sur le foyer même, faisaient des signes de triomphe et, de bouche en bouche, couraient en mots entrecoupés d'heureuses nouvelles.... Il l'a retrouvé encore vivant! Il le tient!... le voilà!!!

Tous les cœurs battent de la même attente inquiète, tous les yeux sont fixés sur le même point...

Une explosion terrible ébranle la place, son fracas, répercuté par les montagnes, roule en échos grandioses et lugubres ; un nuage épais de fumée blanchâtre monte et se répand sur les assistants terrifiés.

— Est-ce qu'il y avait de la poudre? demande le capitaine des pompiers à Marius, hagard, blême, stupide.

— Oui! balbutie l'hercule d'une voix qui n'a rien d'humain,... un baril entier!... je l'ai acheté ce matin même, il était resté dans les coulisses!

— Alors, c'est fini pour tous deux, dit son interlocuteur d'une voix grave. Dieu ait pitié de leur âme! Jos Viguier est mort au champ d'honneur!

. . . . . .

Toute la petite ville, les autorités en tête, assista aux obsèques des humbles saltimbanques; les deux cercueils disparaissaient sous les couronnes, l'église d'Albertville était pleine de monde et, sur la tombe du pauvre Jos, le capitaine des pompiers prononça quelques paroles d'adieu qui firent verser bien des larmes.

VI

Il y a des douleurs qu'on ne raconte pas : où trouver des mots pour les dépeindre? Celle de Victoire était du nombre. Depuis douze ans qu'elle partageait la vie de Jos Viguier, elle n'avait pas eu un jour de vrai chagrin. N'était-il pas le meilleur des maris, le plus tendre des pères, le plus courageux, le plus intelligent des chefs de famille? Qu'allait-elle devenir sans lui, elle toujours prête à se laisser conduire, à suivre aveuglément ses conseils, à obéir, à admirer, à s'incliner, à se dévouer? Quel vide affreux dans son cœur, dans son esprit, dans sa vie! Et l'avenir!... Elle, elle était morte à tout espoir, mais les deux filles de Jos, ces enfants charmantes, élevées avec tant de soin, si peu faites pour le milieu étrange où elles grandissaient, qui est-ce qui les dirigerait maintenant? Qui les protégerait? qui les défendrait au

besoin? Car enfin, tout leur échappait, tout, même leur camarade d'enfance, leur ami dévoué : Riccio!

Pendant bien des heures, bien des jours de désespoir, accablée, sourde à toute consolation, Victoire resta comme hébétée et incapable de s'occuper de quoi que ce soit, même de ses enfants. Rita prenait soin de Dorothée, et avec un courage et une raison au-dessus de son âge, suffisait à tout. La vieille Agnese, qui, malgré son immense douleur, trouvait dans sa reconnaissance pour la famille Viguier et surtout dans sa foi religieuse si naïve et si sincère, une énergie admirable, aidait de ses sages conseils la pauvre jeune fille. Certes, il était besoin d'une tête solide pour régir tout ce petit monde affolé que la mort de Jos laissait aller à la dérive.

Margasse n'était qu'une lourde brute, Léocadie une pauvre cervelle sans initiative, Achille une nullité vaniteuse : que tirer d'eux dans une situation si compliquée?

Le *Théâtre des Variétés* appartenait en commun aux deux familles Margasse et Viguier, mais toutes les économies de Victoire et de Jos étant engagées dans l'entreprise, il importait que les intérêts des filles Jos fussent sauvegardés.

Le notaire auquel Victoire, poussée par Agnese, alla s'adresser, s'efforça de faire comprendre ces choses à la triste veuve. Celle-ci, anéantie par le chagrin, ahurie par les termes de métier qu'employait l'homme de loi, le regardait

Chez le notaire.

sans rien dire, en tamponnant fiévreusement son mouchoir sur ses yeux pleins de larmes. Elle avait emmené ses deux filles pour se donner une contenance, et puis aussi, parce qu'au fond, elle comptait bien sur l'esprit net et vif de sa fille aînée pour éclaircir les obscurités où le sien se perdait.

Elles étaient donc là toutes deux, les pauvres enfants, très correctes avec leurs vêtements noirs, mais bien pâles sous leurs voiles de crêpe.

La petite Dorothée, un peu intimidée par l'aspect tout nouveau pour elle de ce cabinet austère, des casiers pleins de cartons poudreux, des bibliothèques où s'alignaient les livres de droit, de la cheminée où une grosse pendule de marbre noir faisait un tic-tac solennel presque sinistre, ouvrait bien grands ses jolis yeux, et considérait avec un secret effroi l'étrange figure du notaire, grand homme sec et maigre, au teint couperosé, au nez fortement aquilin. Ce qui la préoccupait surtout, c'était ce tic qu'il avait de toujours relever ses lunettes pour regarder les gens. Il voulait, pensait-elle, lire au fond de leur conscience et sa petite âme innocente avait peur..

Rita, au contraire, se tenait très droite, très digne, concentrant toutes ses forces intellectuelles — et elle en avait beaucoup — sur les paroles de Me Lequien pour tâcher de le comprendre. Cet effort mental amenait une légère contraction de ses noirs sourcils et, dans ses beaux yeux, un feu

plus sombre. Sa physionomie intelligente n'avait point échappé au notaire, qui, désespérant de tirer quelque chose de la malheureuse Victoire, et remarquant l'attention soutenue de la jeune fille, finit par s'adresser à elle et lui répéter les questions sur lesquelles il n'avait pu obtenir une ombre d'éclaircissement. Rita répondait nettement, sans phrases, sans embarras; toute timidité avait disparu sous la pression de la nécessité et aussi devant l'intérêt qu'elle prenait aux paroles de son interlocuteur. Grâce à elle, le notaire put établir d'une façon définitive tout ce qui concernait la succession de Jos.

— Vous avez là une fille capable et courageuse, madame, dit-il à Victoire, en faisant un petit salut de la main à Rita. Elle vous sera d'un grand secours pour vos affaires; elle a l'esprit lucide et plus sérieux qu'on ne l'a d'ordinaire à quinze ans.

— Elle en a bien seize, monsieur le notaire, bientôt dix-sept, soupira Victoire. C'est tout son pauvre père; elle a de la tête et du courage comme lui. Celle-ci, et elle attira vers elle Dorothée, c'est plutôt de moi qu'elle tient. Elle est bien plus délicate que sa sœur, mais c'est une consolation pour moi de penser que si je viens à m'en aller — ce qui ne tardera pas, bien sûr, car je suis frappée au cœur — Rita pourra lui servir de mère.

— Il ne faut pas dire de ces choses-là, ma brave dame, répondit le notaire tout ému, en

dépit de sa sécheresse habituelle. Ces enfants-là ont bien besoin de vous, puisqu'elles n'ont plus de père...

La veuve secoua la tête sans répondre, puis ouvrant son sac de maroquin noir y fit entrer lentement les papiers que lui avait tendus Me Lequien.

— Revenez demain à pareille heure, dit celui-ci, et amenez votre beau-frère, M. Margasse. Il est regrettable que vous n'ayez personne autre à choisir comme tuteur de vos filles. N'avez-vous donc aucun parent?

— Depuis bien longtemps je n'ai plus ni père ni mère, ni oncle ni tante, ni frère ni sœur, monsieur le notaire. J'étais seule en ce monde, je n'avais que mon pauvre Jos — et elle se mit à pleurer.

— Et M. Viguier?

— Jos n'avait pas de famille. Il avait été élevé par un artiste comme lui qui s'était attaché à lui et en avait fait, certes! un bien brave homme!

— Et n'avait-il point d'amis, de camarades?

— Non, monsieur le notaire. Mon mari avait des idées, des manières, une éducation au-dessus de sa position. Il avait pris ça dans la marine, voyez-vous, et il ne frayait point avec les autres... *artistes*. Et quant à du monde plus relevé, dans notre profession, vous savez! on n'en voit guère.

— Il me paraît bien difficile en effet, avec votre vie errante, de trouver un autre tuteur que votre beau-frère.

— Il n'est pas méchant, dit Victoire, un peu bourru, voilà tout, et sa femme est la bonté même.

— Eh bien, amenez-le demain comme je vous l'ai dit; il faut mener vos affaires un peu rondement puisque la mauvaise saison qui approche va vous chasser de nos pays; il a neigé cette nuit sur les montagnes, les froids ne vont pas tarder.

Une semaine plus tard, le théâtre Viguier — il avait gardé son nom malgré la mort de son directeur — quittait Albertville. Il avait fallu arracher de force, pour ainsi dire, la malheureuse Victoire de la tombe de son mari, et c'est au milieu des cris et des sanglots qu'elle avait dit adieu à la petite ville où tout son bonheur lui avait été ravi.

Le changement d'air, le mouvement du voyage firent du bien aux deux jeunes filles et, en arrivant à Annecy, où l'on comptait passer l'hiver, Rita avait retrouvé toute son élasticité d'esprit et de corps.

VII

C'était un triste directeur de baraque qu'Isidore Margasse; sans intelligence, sans initiative, d'un esprit borné, vaniteux et entêté, il ne voulait rien admettre en fait de conseils. D'ailleurs, Victoire n'était pas capable de lui en donner; Léocadie, qui ne manquait pas d'un petit bon sens, n'osait pas lui faire d'observation, et Agnese, qui ne craignait pas de lui tenir tête, avait, en plus d'une occasion, eu de telles scènes avec lui, que maintenant elle préférait la paix presque à tout prix et ne disait plus rien, se contentant d'égrener son chapelet, entremêlé d'apostrophes véhémentes, murmurées en italien à demi-voix.

Après la catastrophe, on avait rétabli aussitôt que possible, tant bien que mal — plutôt mal que bien — le théâtre incendié, car il fallait vivre et gagner le pain de chaque jour. Le mon-

tant des assurances, auquel s'ajouta le produit d'une souscription faite par les habitants d'Albertville, avait couvert les premiers frais. Heureusement, aucun des animaux dressés — sauf la pauvre Bianchina — n'avait péri ni même souffert dans l'incendie; on put donc recommencer les représentations, mais deux artistes tels que Jos et Riccio de moins, faisaient un grand vide. Rita redoubla d'efforts pour le combler, et Dorothée qui, jusque-là, n'avait pris qu'une part relativement restreinte aux exercices de la troupe, dut figurer plus souvent et plus longtemps chaque soir.

La bonne Agnese, dont le dévouement croissait avec les malheurs de la famille, s'ingéniait à développer les talents de ses petites amies, et, grâce à ses leçons, la plus jeune devenait une violoniste remarquable. L'aînée jouait brillamment de la mandoline; elle avait de plus une très jolie voix; bien stylée par la vieille Italienne, elle possédait tout un répertoire de chansons et de romances qu'elle disait à ravir; la musique tenait maintenant une grande place au *Théâtre des Variétés amusantes* et y attirait encore un peu la foule, que les exercices peu variés de l'hercule auraient vite lassée.

Marius avait bien essayé de gager des artistes de passage, mais il les payait mal, les injuriait et ne savait pas utiliser leurs talents. Ceux qui avaient une valeur réelle le quittaient au bout

d'un mois, ceux qui n'en avaient pas coûtaient plus qu'ils ne rapportaient, les meurt-de-faim, nourris chichement, n'avaient ni force ni résistance au travail; enfin, à deux ou trois reprises, Victoire et Léocadie, poussées par Agnese, exigèrent le renvoi de mauvais drôles qui compromettaient la sécurité de la famille et Marius, craignant une liquidation désastreuse, n'osa pas résister.

Avec tout cela, les recettes diminuaient chaque jour de façon alarmante et l'on jouait trop souvent dans une salle à demi pleine.

De comptes, il n'en était plus question. Léocadie encaissait l'argent comme de coutume, et en donnait tout simplement la moitié à sa belle-sœur, qui d'ailleurs se contentait parfaitement de ce mode primitif de régler les affaires.

Les premiers temps de son veuvage, elle était si accablée que la question pécuniaire l'avait laissée tout à fait indifférente. Elle avait dépensé pour les funérailles de son mari, pour son deuil et celui de ses filles, pour son ménage, une somme assez notable que Jos tenait toujours en réserve, puis, quand elle s'était trouvée à sec, elle avait demandé à Léocadie sa part de l'argent reçu du public. L'épais Margasse n'avait point fait de difficultés sur le partage par moitié, mais Achille, plus débrouillé, avait fait remarquer que si Victoire avait la moitié de la recette, elle devait aussi payer la moitié des frais. Ceci avait paru de toute

justice à tout le monde, sauf à Agnese. Papiers en mains, elle essaya d'expliquer à la famille réunie que les Viguier ayant mis toutes leurs économies dans l'entreprise du théâtre, ce qui représentait plus des trois quarts de sa valeur, les jeunes filles avaient droit aux trois quarts des bénéfices nets, c'est-à-dire à ce qui restait de l'argent disponible quand on avait payé la patente, l'éclairage, la nourriture des bêtes, les frais de place, etc. Mais allez donc faire entendre raison à une brute comme Margasse et à des cervelles étroites comme celles de Victoire et de Léocadie! Deux des membres de la famille pourtant avaient compris : Rita et Achille, mais la première resta muette par crainte et le second par intérêt. Quant à Marius, il lâcha tous ses plus gros jurons, traita Agnese de *vieille momie*, ce qui la courrouça fort, et déclara péremptoirement que c'était à lui, le directeur de la troupe et le tuteur des jeunes filles, à commander, et que si on l'ennuyait encore il prendrait tout l'argent et ne donnerait pas un sou à qui que ce fût!

Là-dessus, il s'en alla majestueusement en enfonçant sa calotte de velours râpé sur son crâne étroit, dédaignant de répondre à Agnese qui l'appelait *ladrone*, *birbente* et *furfantone* [1].

L'hiver passa ainsi, sombre et plein de menaces pour la famille Viguier. Victoire s'affaiblissait de

1. Voleur, brigand, coquin.

plus en plus. Elle laissait tous les soins du ménage à ses filles, ne quittait plus sa roulotte, où tout le jour elle restait inactive, les mains étendues sur ses genoux, regardant devant elle avec des yeux atones et toussotant d'une petite toux sèche et incessante. Le soir, elle se galvanisait avec une tasse de fort café noir, puis, les tempes soulevées par un battement précipité, la poitrine haletante, les jambes brisées, elle se traînait jusqu'à sa niche du théâtre; pendant trois mortelles heures, elle jouait machinalement ces airs de danse sur lesquels elle avait vu tant de fois son brillant mari régler ses nobles poses, ses gestes adroits, ses mouvements harmonieux, puis, à demi morte de fatigue, elle venait continuer jusqu'au jour une nuit fiévreuse, toute d'insomnie et d'agitation.

Un matin, Rita, en approchant d'elle pour l'embrasser à son réveil, comme elle en avait l'habitude, s'étonna de la voir sans mouvement, les yeux clos, la figure paisible.

— Maman dort bien tranquillement, dit-elle à Dorothée, ne fais pas de bruit, habille-toi vite; puisqu'il fait beau, nous ferons dehors le déjeuner, je vais aller chercher le lait.

La matinée était belle et tout ensoleillée. Rita fit ses petites emplettes d'un cœur plus léger que d'ordinaire. Ce sommeil ferait tant de bien à sa mère! pensait-elle.

En revenant, elle vit Dorothée accroupie auprès

du feu de brindilles qu'elle activait de son souffle.

— Maman dort toujours? lui cria-t-elle, inquiète tout à coup, sans bien savoir pourquoi.

— Oui, répondit l'enfant, je crois que oui, je n'ai pas osé rentrer dans la roulotte de peur de l'éveiller.

Rita monta les marches et poussa doucement la porte; sa mère était encore couchée, très pâle, mais la figure comme détendue et ses traits placides, empreints d'une grande sérénité. Rita, alarmée d'un changement si imprévu, ouvrit toute grande la fenêtre, le soleil de mai remplit la petite chambre de ses rayons joyeux et vint illuminer le front de la pauvre femme... endormie, hélas! du sommeil éternel!

Rita jeta un grand cri et se précipita sur sa mère!... Ses baisers brûlants ne tombèrent que sur un visage froid, inerte!... Dorothée accourut et fut prise d'une si violente crise de nerfs, en apprenant la fatale vérité, que sa sœur, un instant, craignit d'avoir une double mort à pleurer. A force de soins pourtant, la pauvre enfant reprit ses sens, des pleurs abondants la soulagèrent et Rita respira.

Sur elle seule retomba tout le poids des tristes devoirs imposés par ce nouveau malheur, car Agnese était complètement impotente et Léocadie succombait sous une charge trop lourde pour sa nature molle et incomplète. Margasse fit preuve

Rita se précipita à genoux.

de plus de sensibilité qu'on n'en aurait attendu de lui; il avait une réelle amitié pour sa douce belle-sœur; il la respectait beaucoup, l'admirait même pour ses vertus modestes et ressentit vivement sa perte. Achille lui-même, pour une fois, pleura de vraies larmes, l'épouvante de cette fin soudaine, le vide nouveau fait dans la famille, enfin le chagrin des deux jeunes filles ayant secoué son égoïsme et son insouciance habituelles.

La cérémonie des funérailles s'accomplit très décemment. Rita fit argent de tout ce qu'elle et sa sœur possédaient de quelque valeur pour se procurer la somme assez considérable que nécessitait le transport du corps à Albertville et, malgré sa pauvreté, se sentit heureuse d'avoir pu réunir dans la même tombe le père et la mère qui l'avaient tant aimée; puis elle revint, le cœur brisé et le corps épuisé, mais l'âme courageuse, reprendre son fatigant métier.

L'été se passa à peu près bien. Agnese avait pris la place de Victoire dans la roulotte et, bien qu'infirme, était d'un grand secours aux deux orphelines. Elle les soignait, les grondait, les encourageait, prenait intérêt à leurs travaux, à leurs succès, leur prêchait la patience, la résignation, leur donnait l'espoir de jours meilleurs et — la jeunesse est si facile à égayer — les faisait rire encore parfois avec ses historiettes, ses devinettes, ses prédictions, toutes

les rubriques de son esprit italien, fécond en inventions amusantes.

Au mois d'août, le *Théâtre des Variétés* était venu s'installer à Allevard, une petite ville d'eaux pittoresquement située dans la belle vallée du Graisivaudan.

La gorge profonde où la Bréda roule ses flots d'écume, les forêts de sapins grimpant à l'assaut des flancs escarpés de la montagne, les glaciers étincelants de l'éclat nacré des neiges éternelles, et, dans la vallée, les pentes verdoyantes, les grands châtaigniers à l'ombre épaisse marbrée de plaques d'or par les rayons du soleil, les belles vaches rousses à l'œil cerclé de noir, en troupeaux épars sur les gras pâturages, la petite ville elle-même, étageant sur la colline les jardins en terrasses de ses hôtels et ses rues en escaliers, font de ce coin de terre un des plus intéressants séjours de tout le Dauphiné.

Grenoble, Uriage, le château Bayard, la Grande-Chartreuse, et plus loin Chambéry, Aix-les-Bains, offrent aux curieux des promenades sans danger et sans fatigue. Quant aux touristes sérieux, aux alpinistes émérites, ils ont là un magnifique centre d'excursions, les Alpes dauphinoises ne cédant en rien aux Alpes savoisiennes pour la difficulté des ascensions, la beauté et l'imprévu des sites.

Allevard, néanmoins, n'est pas une ville d'eaux, de plaisir. On n'y vient pas pour danser,

jouer, étaler des toilettes et courir les aventures, mais en revanche, les vrais malades y trouvent la guérison ou au moins le soulagement de leur mal; les anémiés y reprennent des forces en respirant l'air salubre des montagnes. La saison proprement dite y dure peu d'ailleurs, car sitôt que les premières neiges ont jeté leur blanc manteau sur les sommets des Alpes, il fait froid dans la vallée et la vie d'hôtel n'y est guère confortable. Les baigneurs s'enfuient, et la petite ville retombe pour neuf mois dans le silence et la solitude. Les hôtels ferment leurs persiennes, sur des balcons déserts; l'établissement se vide et se clôt; plus personne dans les cafés ni sur les places, que quelques petits bourgeois ou commerçants du pays; plus personne sur les promenades, dans les sentiers conduisant aux points de vue en renom, plus de guides empressés, de voituriers bruyants, d'âniers obséquieux.

Les forains attendent rarement cette époque pour plier bagage, mais la troupe de Margasse ne devait quitter Allevard que dans la première quinzaine d'octobre.

Le 21 octobre au soir, Agnese appela auprès d'elle Rita et Dorothée.

— Embrassez-moi, carissime, dit-elle, votre vieille *nonna* ne restera plus bien longtemps avec vous.

— Oh! mère Agnese, ne dites pas une chose

pareille! s'écrièrent les deux jeunes filles épouvantées ; vous nous ferez mourir de chagrin!...

— Zitto, le mie carine! [1] vous ne mourrez pas, vous vivrez... Est-ce que je suis morte, moi? J'ai passé par bien d'autres peines que les vôtres!... Vous êtes jeunes, pleines de vie et de santé, surtout toi, Rita; il faut vivre pour apprendre quelque jour ce que c'est que le bonheur. Dieu en tient en réserve pour toutes ses créatures; — plus ou moins, c'est vrai; — mais quand on a une bonne conscience et la paix du cœur on est sûr de moments heureux dans sa vie. Bientôt je ne serai plus là pour vous redire toutes ces choses; jurez-moi sur ce Christ que vous ne les oublierez pas et que vous resterez vertueuses et attachées l'une à l'autre. Jurez!... et elle leur tendit un vieux crucifix de bois et d'ivoire; les jeunes filles lui obéirent en balbutiant des mots incohérents, entrecoupés de sanglots.

— Oh! non! vous n'allez pas mourir, mère Agnese! ce n'est pas possible! Non! non! non! répétait Dorothée en se tordant les mains. Non! non! ne nous laissez pas! nous sommes trop malheureuses!

— C'est demain la Saint-Maurice, dit la vieille avec un ton étrange, la nuit dernière j'ai vu le saint lui-même! Ah! qu'il était beau! Il ressemblait à votre père, mes enfants! il portait une

1. Chut, mes chéries.

brillante cuirasse toute dorée et un casque d'or avec une longue plume blanche, et son compagnon saint Lazare était à côté de lui [1]. J'étais

Les jeunes filles éclatèrent en sanglots.

tout effrayée de me voir face à face avec de si grands saints, mais tous deux me saluèrent de la

1. Saint Maurice et saint Lazare sont patrons de la Lombardie et très révérés en Italie.

main et saint Maurice parlant d'une voix claire comme celle d'une trompette d'argent, me dit : « Viens avec nous, Agnese, viens en paradis, tu y verras tes bien-aimés. »

« Alors j'ai dit oui tout de suite.

« — Mais ces pauvres petites,... ai-je ajouté.

« — Tu prieras pour elles, elles seront heureuses. »

Agnese ferma les yeux et resta un moment silencieuse comme si la radieuse apparition flamboyait encore devant elle.

Les jeunes filles oppressées par la douleur se tenaient muettes à ses côtés.

Au bout de quelques minutes la vieille femme reprit la parole, mais sa voix, si animée et si vibrante l'instant d'avant, était toute changée, faible, et comme venant de très loin.

— Ce matin, dit-elle, j'ai laissé tomber mon chapelet et la croix s'est brisée; j'ai compris ce que cela voulait dire et que le moment était venu de vous faire mes adieux. Je vous laisse tout ce qui m'appartient. Ceci — et elle tira de son sein une sorte de petit sac en soie épaisse, — c'est l'argent qu'avait gagné et mis de côté mon petit Riccio, du temps où les choses allaient mieux qu'elles ne vont maintenant. Je l'ai toujours gardé pour ma sépulture. Nous ne sommes pas loin d'Albertville, vous m'y ferez conduire pour que je repose à côté de mon petit-fils et de ceux qui ont été comme des enfants dévoués

pour la vieille Agnese. Il y a cinq cents francs, c'est assez pour tout payer, vous garderez ce qui restera. Je n'ai point d'autre affaire à régler. Tantôt le padre Tommaso est venu me voir, il est ici pour les eaux et je l'ai bien reconnu quoiqu'il y ait bien vingt ans que je l'ai vu. Il est de mon pays, de Fiume. Lui ne me reconnaissait pas d'abord, mais après il s'est bien rappelé qui j'étais.

« Ah! Agnese! m'a-t-il dit, quand même vous auriez été une grande pécheresse, vous avez tant souffert que le Seigneur vous fera miséricorde! » Mes chéries, je n'ai pas été une grande pécheresse mais seulement une pauvre femme faisant de son mieux, avec bien des misères, mais maintenant, voici le repos! A revoir là-haut!

Elle fit un signe de croix sur le front des jeunes filles inclinées et se tut pour jamais. Le soir même, une attaque de paralysie la prit, elle resta encore trois jours sans mouvement et sans connaissance, puis s'éteignit doucement, telle qu'une lampe dont l'huile est consumée.

Rita et Dorothée suivirent pieusement ses instructions et, malgré l'opposition de Marius, transportèrent à Albertville sa dépouille mortelle. Lorsque la terre eut recouvert la tombe de leur dernière amie, elles se jetèrent en pleurant dans les bras l'une de l'autre.

— Ne me quitte jamais, Rita! dit Dorothée.

— Jamais, ma chérie, je te le jure! Courage! Dieu ne nous abandonnera pas!

VIII

— Ce n'est pas tout ça! criait l'hercule en assénant de formidables coups de poing sur la barrique peinte en blanc qui servait à la pantomime du tonneau et qui était restée là, fort à propos pour donner cours à ses effets oratoires. Ce n'est pas tout ça! tu céderas ou tu diras pourquoi!

— Je vous ai dit pourquoi, répondit Rita, très pâle, mais très ferme.

— Pourquoi! pourquoi!... bégaya Marius, pourpre de fureur; pourquoi qu'elle ne ferait pas du trapèze comme une autre, la petite? Parce que si Jos vivait, il ne voudrait pas? Mais il est mort, Jos, mort et enterré, et Victoire aussi, et je suis votre tuteur et votre maître!

— Mon tuteur, vous l'êtes certainement, reprit Rita qui dominait son angoisse avec une étonnante énergie; mais mon maître, vous ne l'êtes

pas! Personne n'est plus mon maître en ce monde après Dieu! ajouta-t-elle avec une tristesse navrante.

— Je suis ton maître, parce que je suis le patron de la baraque où tu es engagée...

— Je ne suis pas engagée au théâtre Viguier, riposta Rita, je suis associée...

— Associée! en voilà du nouveau par exemple! associée de qui, associée de quoi?

— Associée de vous, comme héritière de mon père qui avait mis tout ce qu'il possédait dans votre entreprise.

— Elle va bien notre entreprise! Tu choisis joliment ton temps pour parler de comptes! Les recettes baissent que c'est affreux! Demande à ta tante Léocadie! Je ne couvre pas seulement mes frais! Demande à Achille!

— Non, ça, c'est la vérité pure, gémit Achille.

— Il faut que je fasse des économies de personnel, des économies de tout, ou bien je n'aurai bientôt plus de quoi nourrir les bêtes et les gens.

— On meurt de faim, quoi! dit Margasse fils, d'un ton piteux.

— Je suis criblé de dettes. Tu le sais aussi bien que moi; ainsi, ce n'est pas la peine de rien te cacher; on saisira ma baraque au premier jour et tu ne veux pas seulement me venir en aide!

— Je vous viens en aide tant que je peux; je travaille toute la journée, je danse, je chante, je

fais des tours de force et d'adresse toute la soirée, je ne me ménage pas, vous le savez bien !

— Je ne dis pas le contraire, tu es une brave fille, mais Dorothée?...

— Eh bien, ma sœur fait comme moi, tout ce qu'elle peut; elle travaille sur la corde raide, elle jongle, elle fait la danse des œufs, celle des bouteilles, elle joue du violon, elle tient le piano pendant les pantomimes, vous la fatiguez, vous la tuez, je ne veux pas qu'elle fasse du trapèze — c'est trop dangereux — et puis — ses yeux se mouillèrent et sa voix s'étrangla — papa et maman ne l'auraient jamais permis!

— Ça m'est égal! vociféra l'hercule exaspéré, c'est moi qui commande ici, je suis ton tuteur! Dorothée! arrive tout de suite ou gare à la cravache!

Rita bondit comme une lionne en furie.

— Si vous touchez ma petite sœur, si vous vous avisez seulement de la menacer, je vais chez le commissaire! Vous n'avez pas le droit de lui faire faire du trapèze malgré elle et malgré moi!

— C'est ce que nous allons bien voir!

Achille s'interposa et murmura tout bas à l'oreille de son père quelques mots qui abattirent subitement la colère de celui-ci.

— Tu es une rude entêtée, dit-il avec une bordée de gros mots, mais Achille veut que je te cède et tu sais bien qu'il a de l'amitié pour toi, ajouta-t-il avec un gros rire qu'il voulait rendre malin.

Rita laissa glisser sous ses paupières baissées un regard froid et dur comme l'acier

— Oui, ma petite Rita, dit Achille en pleurnichant, si tu voulais être gentille, les choses s'arrangeraient si bien! Tu deviendrais ma femme; *nos intérêts seraient confondus*, comme a dit l'autre jour le notaire; à nous deux nous ferions de bonnes affaires et ça profiterait à Dorothée aussi. Et puis, après la mort de p'pa, la baraque serait à toi toute seule.

— Je n'ai pas envie de claquer, comme ça, dans huit jours, pour faire plaisir à Rita, grommela l'hercule.

— Bien sûr! p'pa, dit le conciliant Achille, mais vous pouvez vous retirer quand vous serez fatigué, avec m'man Léocadie, et alors Rita qui aime à commander fera tout marcher à la baguette, moi le premier. — Hein? qu'en dis-tu, Rita?

— Je dis que je ne veux pas me marier.

— Pourquoi ne veux-tu pas te marier? A un étranger, je ne dis pas, mais à ton propre cousin, que tu connais depuis l'enfance, un brave garçon qui t'aime tant! Tu verras comme je te rendrai heureuse! ajouta-t-il en montrant le blanc de ses yeux et en roucoulant comme dans ses plus sentimentales romances.

Mais Rita, blasée sans doute sur les inflexions tendres de son organe fêlé, ne parut pas s'émouvoir d'une si charmante déclaration.

— Si c'est que tu ne veux pas d'un saltim-

banque pour mari, tu as tort, reprit Achille piqué, car enfin tu as beau être jolie et bien éduquée, et faire la mijaurée, tu n'es après tout qu'une danseuse de corde, et il ne faut pas croire que tu seras demandée par un rentier ou un employé du gouvernement.

— Je le sais bien, répondit Rita un peu tristement, mais je fais le métier que l'on m'a enseigné puisque je n'en sais point d'autre; je suis une honnête fille et je veux être une honnête femme, et suivre l'exemple de mon père et de ma mère qui faisaient si bon ménage.

— Et tu ne ferais pas bon ménage avec moi?

— Non.

— Pourquoi ça?

— Parce que nos caractères ne s'entendraient pas.

— Et puis tu me trouves trop pauvre, dis-le tout de suite.

— Ce n'est pas cela — quoique je ne tienne pas non plus à mettre Dorothée dans la misère. Si je pouvais seulement la tirer de celle où nous sommes!

— Ce serait après tout un bon moyen d'arranger nos affaires, dit Marius avec un effort pour adoucir ses intonations. Voyons, Rita, est-ce convenu? A quand la noce?

— Oui! à quand la noce? répéta comme un écho le soupirant transi.

— Je ne dis pas que tu sois un mauvais garçon,

Achille, répondit enfin la belle fille, et peut-être bien qu'après tout, tu as quelque affection pour moi...

— Oh! Rita! dit plaintivement Achille.

— Je dis que je ne veux pas me marier.

— Mais moi, franchement, je n'en ai pas pour toi — du moins ce qu'il en faudrait pour me résoudre à devenir ta femme; et puis, une fois que je t'aurais épousé, je serais liée à toi et aux

tiens pour la vie, et ajouta-t-elle, en fronçant ses noirs sourcils et en se tournant vers Marius, comment pourrais-je alors empêcher ma petite Dorothée d'être battue? — Ma tante Léocadie est très bonne et je l'aime bien; mais elle n'a pas plus de courage qu'une poule mouillée et elle n'ose jamais nous défendre!

— Mais je te défendrai, moi!

— Toi! Contre qui? Contre ton père et ta mère! Tu vois bien que ce n'est pas possible.

— Rita! je t'en supplie!

— N'insiste pas! C'est inutile! Je ne veux pas! dit-elle d'un ton péremptoire.

— Alors, dit l'hercule qui sentait de nouveau la colère bouillonner en lui, donne-moi de l'argent, il m'en faut!

— Je n'en ai pas à vous donner.

— Tu mens! Tu as celui de la vieille Agnese.

— Je ne mens jamais! s'écria Rita.

Ses yeux lançaient des éclairs et ses joues étaient embrasées...

— Nous savons bien qu'elle en a laissé.

— C'est vrai; mais elle m'a fait jurer de ne le prêter à personne — et surtout à vous! continua-t-elle courageusement.

Une âme moins intrépide que celle de Rita aurait fléchi devant la volée de grossières invectives que Marius lui lança à la tête. Elle lui jeta un regard de froid dédain et, prenant par la main sa petite sœur demi-morte de terreur, elle rentra

dans les coulisses. L'hercule et son fils les poursuivirent. Mais l'un était gros et l'autre ne mettait peut-être pas beaucoup d'ardeur à la poursuite.

Les jeunes filles regagnèrent à toute vitesse leur roulotte, fermèrent la porte en hâte, la barricadèrent, après quoi, Dorothée, à moitié suffoquée, se jeta à terre en sanglotant, cachant sa figure sur le petit coussin de leur unique chaise.

Rita, sombre, haletante, se tenait debout, les mains crispées, la physionomie encore enflammée du feu de la bataille.

Au bout d'un instant, un peu de détente se produisit ; elle se laissa tomber à côté de sa petite sœur, l'appelant des noms les plus tendres, la releva, s'assit sur la petite chaise — celle qui pendant si longtemps avait servi de siège à leur laborieuse mère ! — prit l'enfant sur ses genoux, l'entoura de ses bras et, jusqu'à la nuit, les deux pauvres créatures restèrent ainsi, confondant leurs larmes et leurs baisers.

Il n'y avait pas de représentation ce soir-là. Marius, à bout de pétrole et de crédit, n'avait pu se procurer de quoi éclairer la baraque. Il y avait longtemps que les appareils à gaz en étaient bannis comme exigeant une trop forte dépense. On comptait sur une séance de jour le lendemain, pour gagner les frais d'éclairage de la soirée; tout le monde chômait donc; Léocadie, exténuée par un grand lessivage, s'était couchée de bonne heure et dormait à poings fermés. Les

Margasse père et fils avaient été chercher dans quelque cabaret l'oubli passager de leurs soucis. A la nuit noire, ils n'étaient pas de retour. Les deux sœurs avaient fini par se calmer, et Rita venait de décider Dorothée à prendre un petit repas, en lui répétant que, quoi qu'il arrivât, la première chose était de se conserver en bonne santé pour parer à tous les événements.

— Papa disait souvent que nous autres acrobates, nous ne devons pas oublier que nos forces sont notre fortune, et que tant que nous sommes bien portants et honnêtes, nous pouvons lutter contre la misère, lui dit-elle. Pense un peu à ce que serait notre position si toi ou moi venions à tomber malade.

— Elle est déjà bien assez triste comme cela, répondit la petite avec un gros soupir.

— Elle peut devenir encore bien plus fâcheuse, ma pauvre chérie! L'oncle Marius est brutal et incapable; il nous ruine, et puis — elle baissa sa voix — il boit tous les jours davantage. Quand il est gris il ne sait plus ce qu'il fait. Tu sais, je n'ai jamais été peureuse, eh bien! maintenant je tremble quand il faut que je fasse des tours avec lui. Et pour toi donc! j'ai peur qu'il te brise les os Et cette idée de trapèze! oh! mon Dieu! Mais tu peux être sûre que je l'empêcherai de te martyriser!... Tu tombes de sommeil, chérie, tu as tant travaillé aujourd'hui avec cette lessive! Allons, va au dodo!

Et elle la déshabilla comme elle eût fait d'une poupée. Cinq minutes plus tard, la petite tête blonde, échevelée, reposait endormie sur l'oreiller et Rita, appuyée à sa fenêtre ouverte, contemplait les étoiles d'une belle nuit de septembre et se demandait dans laquelle Jos, Victoire, mère Agnese et Riccio, ce charmant ami de son enfance, goûtaient maintenant ce repos qui eût semblé si doux à son âme brisée !

La petite ville dormait aussi, on n'entendait que les rares aboiements des chiens de garde et le grondement de la Bréda, bouillonnant sur les roches de son lit. Rita songeuse revivait en pensée les scènes de la journée. Que faire? se disait-elle... Épouser Achille?... Ce serait un sacrifice inutile, et l'idée d'enchaîner sa vie à celle de ce triste garçon lui faisait horreur! Rester? Patienter?... Mais leur existence allait devenir de plus en plus intolérable! Elles auraient chaque jour des histoires comme celles de tantôt... Demander protection à la justice? On ne les croirait pas. D'ailleurs Marius était leur tuteur et, pensait-elle, je ne puis pas dire qu'il nous ait maltraitées autrement qu'en paroles, jusqu'à présent. Mais les choses changeront,... il boit,... il devient toujours plus brutal, — il nous battra, oui, il nous battra!... Moi encore je suis assez forte pour lui résister, pour lui échapper, mais cette pauvre mignonne, si frêle!... Il faut nous sauver, il n'y a pas d'autre parti à prendre. Mais comment? Et puis, où aller? Que

faire? Je déteste mon métier, moi qui l'aimais tant autrefois! Tous ces gens grossiers que mon oncle a gagés cet été m'en ont dégoûtée; ils m'effraient, et me répugnent. Avec papa, avec le pauvre Riccio, c'était tout plaisir. Ah! que nous étions heureux dans ce temps-là! Et aujourd'hui!... O mon Dieu!... Pourquoi m'avez-vous enlevé mes parents?... Je suis si jeune et j'ai tant de soucis! Plus que je n'en puis porter! O mon Dieu! venez à mon aide! Papa, maman! de là-haut écoutez-moi! Écoutez votre fille désolée! Protégez-la! Priez pour elle! Et la pauvre enfant, le cœur déchiré, joignit les mains en levant vers le ciel ses yeux baignés de pleurs.

Un bruit de pas lui fit prêter l'oreille : il était lourd et mal rythmé, comme celui d'hommes appesantis par l'ivresse. Elle reconnut bientôt, à sa taille colossale, qui se discernait même dans la nuit obscure, Margasse et puis son fils. Tous deux causaient, et Rita distingua son nom prononcé à plusieurs reprises.

Elle se hâta de fermer la fenêtre, très doucement pour ne point attirer leur attention, mais seulement à demi, pour pouvoir entendre ce qu'ils disaient.

— Il me faut son argent! répétait l'hercule d'une voix rauque et tremblotante.

— Chut! p'pa, répondait Achille, elle peut nous entendre, allons causer dans la roulotte.

— Mais je ne veux pas m'enfermer dans cette

méchante boîte du diable, dit Marius; j'étouffe — une bordée de jurons — il me faut de l'air à moi! — autre bordée.

Margasse et son fils rentraient.

— Eh bien, asseyons-nous là, sous les arbres, en fumant une pipe.

— Je veux bien, dit pesamment Margasse, et il se laissa choir comme une masse sur un vieux banc de pierre, voisin de la roulotte de Rita.

Celle-ci avait pu saisir à peu près les dernières phrases prononcées, mais dès que les deux hommes furent assis, leurs paroles ne lui parvinrent plus que comme un bourdonnement confus. Une sorte d'instinct du danger lui dit qu'ils allaient comploter quelque plan infernal contre elle et sa sœur, elle résolut alors de tout risquer pour les écouter.

Ils s'étaient installés tout près de leur propre roulotte, mais à une dizaine de mètres de celle de Rita. Pour arriver à leur banc, ils avaient dû passer sous sa fenêtre, et c'est ainsi qu'elle avait pu saisir quelques bribes de leur conversation. Comment sans être vue, ni entendue, parvenir assez près d'eux pour ne rien perdre de ce qu'ils diraient, et pourtant leur échapper?

L'entreprise était d'autant plus scabreuse que la lune, qui venait de se lever, commençait à éclairer la place, et qu'il n'y avait pas une minute à perdre pour trouver une cachette sûre. Une idée hardie se présenta à elle et, sans tarder, elle la mit à exécution.

Tout d'abord, elle enleva ses jupes et, en un tour de main, les remplaça par le caleçon épais qu'elle mettait pour travailler ses exercices d'équilibriste; elle changea aussi ses souliers contre des chaussons piqués, à semelle de basane, puis, avec mille précautions, sortit de la roulotte par la petite fenêtre qui, comme nous l'avons dit, n'était pas en vue des deux hommes.

Elle regarda autour d'elle... Un châtaignier gigantesque étendait sa puissante ramure au-dessus du banc de pierre d'un côté; de l'autre, l'extrémité des branches affleurait le toit de la roulotte. S'aidant de la roue de la voiture et de l'appui de la fenêtre, en une minute, la jeune fille fut sur ce toit, et à portée des rameaux. Ils étaient bien minces, trop minces pour son poids, peut-être, mais avec l'intrépidité de la jeunesse, elle saisit d'une main, sans hésitation, l'extrémité de la branche, se lança dans le vide, se rattrapa de l'autre main à une branche voisine, s'aida des pieds, des genoux, de tout le corps et parvint sans encombre près du tronc.

Elle était, maintenant, en sûreté, mais pas assez près encore pour entendre, Achille surtout qui parlait à voix basse. Tournant alors autour de l'arbre avec mille difficultés, mille périls même, se cramponnant aux aspérités de l'écorce, cherchant du bout du pied à assurer ses pas, redoutant le moindre bruit, la chute d'une branche morte, un froissement de feuilles, un craquement de bois, avec la souplesse et l'agilité d'une jeune chatte, elle se coula le long d'un grand rameau, s'y étendit en s'y attachant avec les bras et là, l'oreille tout près des lèvres de ses persécuteurs, retenant son souffle pour ne pas perdre une syllabe, elle demeura immobile, admirable d'audacieux sang-froid.

La conversation n'avait pas beaucoup marché

depuis qu'elle avait cessé de l'entendre, elle en ressaisit facilement le fil.

— C'est que nous ne pouvons pas nous passer d'elle, murmurait Achille.

— Non, et la diablesse le sait bien! sans cela!...

— Non, p'pa, je ne veux pas qu'on lui fasse de mal.

— Si seulement on savait où elle cache son argent.

— Il n'est toujours pas dans son petit coffret de laque, celui que le Japonais lui avait donné.

— Comment le sais-tu?

— Je l'ai fouillé dimanche, pendant qu'elle était à la messe.

— Tu avais donc la clef?

Achille haussa les épaules.

— T'es pas fort, p'pa! dit-il, comme si je ne savais pas décrocher les charnières et les remettre en place; toutes ces japonaiseries-là, ça me connaît!

— Et qu'est-ce qu'il y avait dedans?

— Oh! rien du tout. — Des bêtises, des bibelots de quatre sous, des fleurs sèches, un petit nécessaire, le chapelet de bois de la vieille Italienne et le sifflet de Riccio — des portraits! — pas le mien, bien sûr : des médailles, bagues, tout ça sans valeur.

— Mais elle avait des bijoux, Jos lui en avait donné.

— Je croyais bien en trouver; elle les a peut-

— Qui êtes-vous et que faites vous là?

être vendus. Faut bien qu'elles mangent toutes les deux, et depuis qu'elles n'ont plus voulu goûter à notre rata, vous ne leur donnez pas grand argent, p'pa!

— Je n'en ai pas à leur donner, c'est elles qui en ont; mais il n'est pas dans la roulotte, où est-il?

— Sur elle, sans doute, des billets ça se cache aisément.

— Si on pouvait la fouiller..

— Elle ne se laisserait pas faire.

— Bien sûr, mais on peut la ligoter...

— Elle poussera des cris de paon.

— On la bâillonnera.

Achille resta un moment silencieux.

— Tout ça c'est pas des choses à faire, dit-il enfin, parce qu'après, elle ira crier à la police et ça fera cent histoires. On ne peut pas la tuer, n'est-ce pas? ni la tenir prisonnière, ni même la maltraiter, elle n'a pas déjà tant d'envie de rester avec nous. Vous avez vu quel air elle prenait en le disant tantôt.

— Oui! elle n'a pas froid aux yeux! Et pour défendre ce petit chat maigre de Dorothée, elle est capable de tout.

— On pourrait l'endormir,... hasarda Achille.

— Tu ferais ça, toi? dit l'hercule surpris.

— Oui, il y a des drogues, le Japonais m'en avait donné une...

. . . . . .

— Qui êtes-vous? et que faites-vous là à une heure du matin? dit une voix sévère.

Les deux hommes se troublèrent; absorbés par leur entretien, ils n'avaient pas remarqué une ronde de nuit qui s'approchait. Ils se levèrent et saluèrent avec humilité l'agent de police.

— Nous sommes des artistes forains, mon père et moi, dit Achille d'un ton modeste, et nous prenions le frais avant de rentrer dans notre roulotte.

— Où est-elle cette roulotte?

— C'est celle-ci, monsieur l'agent.

— Hum! je veux bien le croire, quoi qu'à vrai dire vous n'ayez pas bonne façon, messieurs les artistes! à cette heure-ci, les honnêtes gens sont couchés, les autres... on les fourre au violon...

— Nous allons rentrer chez nous, mon sergent, grasseya Margasse, mon enfant et moi : j'suis un honnête homme! un *artisse*! Vous ne voudriez pas faire de peine à un *artisse*, mon sergent!

— C'est bon! c'est bon! débarrassez le pavé.

Avec une docilité stupéfiante les deux hommes quittèrent la place et rentrèrent, l'un dans sa roulotte, l'autre dans le théâtre.

IX

Du haut de son observatoire, Rita avait surveillé leur départ et c'est avec un indicible soulagement qu'elle les vit disparaître. Elle attendit que l'agent de police se fût éloigné suffisamment pour qu'elle ne courût aucun risque d'être dépistée, et sautant à terre, d'une hauteur qui eût fait rompre les jambes à tout autre qu'un acrobate, elle courut à la roulotte et y rentra par la fenêtre.

Dorothée dormait toujours d'un paisible sommeil; elle souriait même en dormant, et ses lèvres balbutiaient « Maman » d'un ton plaintif qui serra le cœur de Rita. Mais ce n'était pas le moment de s'attendrir, et la vaillante fille le savait bien. Pendant les dernières minutes de sa périlleuse station sur le châtaignier, elle avait, avec son activité d'esprit ordinaire, combiné tout un plan et ne perdit pas de temps pour l'exécuter.

Elle commença à s'habiller de pied en cap avec des vêtements solides et chauds, en prépara de semblables pour Dorothée, se chaussa de forts souliers, puis, dans un morceau de grosse toile grise, enferma du linge, des effets, des chaussures de rechange, pour elle et sa sœur, quelques souvenirs de son père et de sa mère, son coffret de laque, la petite provision de mercerie et de pharmacie que possédait son humble intérieur; les livres de prières qu'elles avaient eus à leur première communion, et enfin, car elle pensait à tout, un vieux portefeuille, bien fatigué par le long usage, où Jos Viguier renfermait ses papiers : c'est-à-dire les actes de naissance, de baptême, de mariage, de décès de toute la famille, son certificat de service, son livret de marin, tout plein des témoignages de sa bonne conduite.

Il y avait aussi l'acte d'association avec les Margasse, et — souvenir cruel et bien récent encore — les actes de décès de Jos, de Victoire et des deux Italiens. C'est à travers les larmes brûlantes dont ses yeux étaient remplis que Rita lut et relut ces noms chéris, répétés si souvent pendant dix-huit ans et condamnés maintenant au silence éternel... puis, elle jeta un dernier coup d'œil autour d'elle, pour voir si elle ne laissait rien qui pût être emporté aisément, décrocha du mur sa mandoline — celle de la vieille Agnese — remit le petit violon de Dorothée dans la boîte, qu'elle assujettit avec une cordelette, et se tourna

vers le lit où l'enfant reposait toujours, respirant d'un souffle léger, égal et calme.

— Quel dommage de l'éveiller! pensa la sœur aînée, pauvre petite! Elle a tout oublié en ce moment, rompre son sommeil, c'est la rappeler au chagrin, aux souffrances; et elle qui est si peureuse la nuit! Allons! il le faut!... Dorothée!... Dora! dit-elle doucement.

Point de réponse.

— Dora!... il est l'heure de se lever, ma chérie, vite, lève-toi.

— Déjà! murmura la petite. Ah! je dormais si bien! Laisse-moi encore un petit quart d'heure; et elle se retourna pour se rendormir.

— Dorothée, dit Rita, presque avec un sanglot, lève-toi, il le faut... C'est très pressé... Nous partons...

— Nous partons!... répéta la pauvrette qui se mit sur son séant, l'air effaré. Pourquoi partons-nous? Pour où partons-nous, Rita? A cette heure-ci!... Il fait nuit!... et elle se mit à trembler.

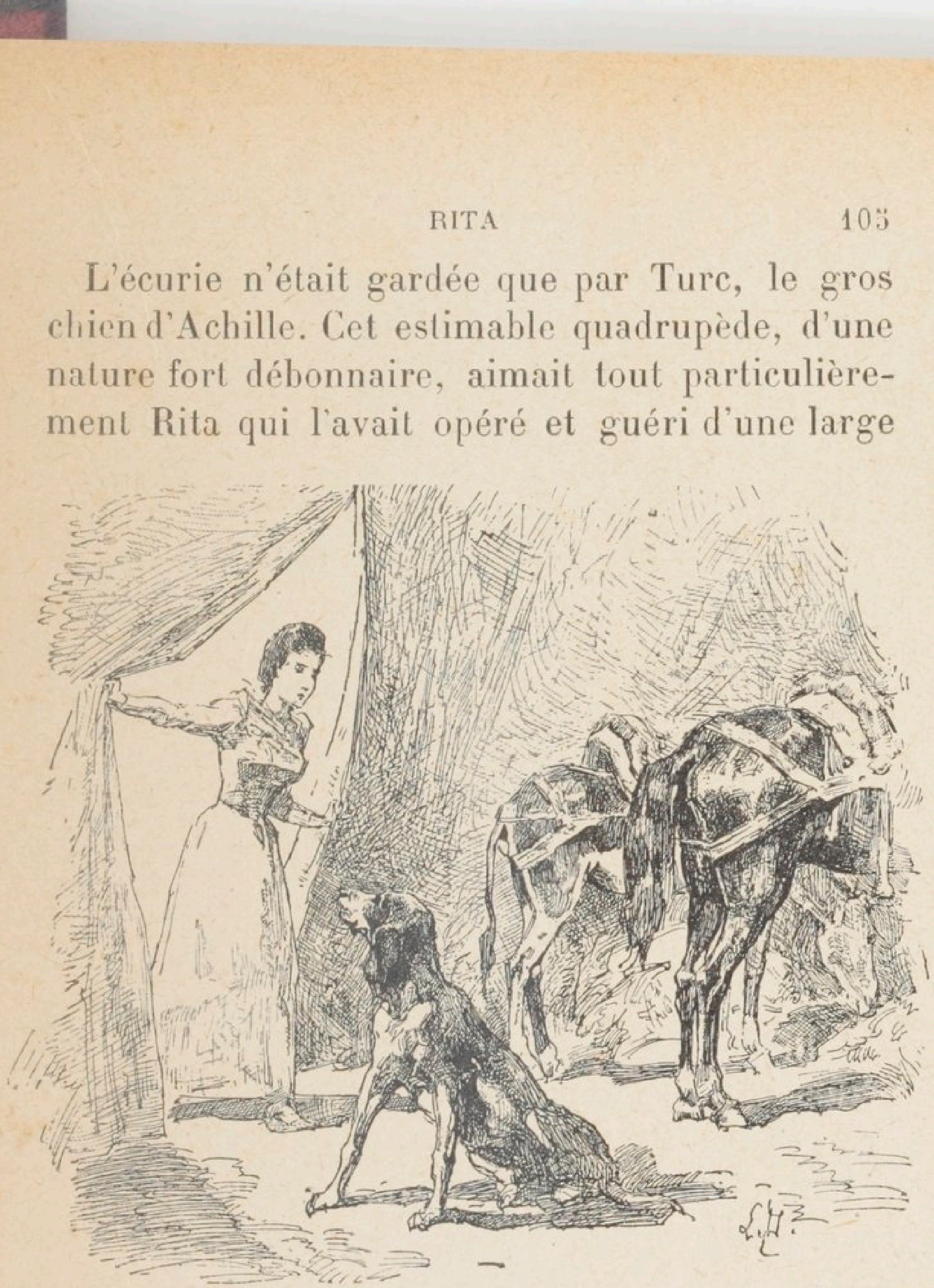
— Écoute, dit sa sœur d'un ton sérieux, tu penses bien que si je te réveille au milieu de la nuit pour nous mettre en route, ce n'est pas sans raisons très graves. Calme-toi — calme-toi, tout de suite, car je ne peux pas perdre de temps à te soigner; tu dois avoir du courage, plus qu'on n'en a à ton âge ordinairement, — tu n'es pas comme les autres petites filles qui n'ont qu'à se laisser

vivre bien tranquillement auprès de leurs parents. Cesse de trembler, habille-toi, voilà tes vêtements. Il est nécessaire qu'avant le jour, nous soyons loin d'ici pour que l'oncle Marius ne sache pas où nous chercher.

Alors elle lui raconta tout ce qui venait de se passer, tout ce qu'elle avait entendu. L'enfant, terrifiée, ne fit aucune observation; par un effort vraiment héroïque, domptant sa nature nerveuse, elle fut prête en peu de temps, et, d'après les ordres de sa sœur, s'occupa de remplir un bissac de provisions avec le peu de vivres qui leur restait. Pendant ce temps, Rita, portant une petite lanterne, se dirigea vers l'écurie où la Grisonne, couchée sur la terre nue auprès d'un râtelier à peu près vide, somnolait philosophiquement.

Depuis la déchéance de la troupe Viguier, on n'avait plus de chevaux de trait Marius ne transportait son théâtre que dans les localités desservies par les chemins de fer; il n'avait donc gardé qu'un cheval pour sa roulotte, une vieille bête, à moitié morte de faim et de fatigue « que ça faisait pleurer de la voir », disait la pauvre Léocadie. Le cheval de Jos, bonne et vigoureuse jument, avait été vendu après la mort d'Agnese, car sa roulotte, déchargée, hélas! de la plus grande partie de son personnel et de son mobilier, n'était guère lourde à traîner, et la Grisonne, très solide encore, y suffisait sans beaucoup de peine.

L'écurie n'était gardée que par Turc, le gros chien d'Achille. Cet estimable quadrupède, d'une nature fort débonnaire, aimait tout particulièrement Rita qui l'avait opéré et guéri d'une large



Rita pénétra dans l'écurie.

épine enfoncée dans une de ses pattes. Il ne s'émut donc pas de la voir pénétrer dans son logis et courut au-devant d'elle, autant que le permettait la longueur de sa chaîne, en témoignant par des reniflements sonores et des frétillements de queue à n'en plus finir toute la joie que lui causait la vue de sa grande amie.

— Paix! Turc! paix là! dit Rita. Bon chien, va! Bon petit chien à sa maîtresse! Et tout en le flattant ainsi, elle s'approcha de la Grisonne qu'elle détacha. L'ânesse, d'abord un peu récalcitrante, se laissa pourtant entraîner dehors, c'était un grand pas de fait.

Rita allait rabattre la porte de toile... un serrement de cœur la fit revenir sur ses pas, elle caressa la vieille Cocotte, la maigre jument aux gros yeux saillants, puis se baissant vers Turc, elle lui serra le cou dans ses deux bras et embrassa fiévreusement la grosse tête velue du brave animal qui se laissa faire, tout étonné et peut-être attendri lui aussi. Un instant après, elle attachait Grisonne à un châtaignier et revenait trouver Dorothée.

Celle-ci, tout encapuchonnée, prête à partir, l'attendait avec inquiétude.

— Tout s'est bien passé? interrogea-t-elle d'une voix pleine de terreur. Personne ne s'est réveillé?

— Non, personne.

— En es-tu bien sûre, au moins?

— Oui, tout à fait sûre. Allons! dépêchons-nous; voilà la lune qui se lève, elle éclairera notre chemin, mais nous n'aurons plus d'obscurité, pour nous cacher. Partons!

Et tout en parlant, elle arrangeait le ballot sur le dos de l'ânesse. Dorothée l'aidait de son mieux, mais bien maladroitement, de ses pauvres petites

mains tremblantes, en dépit des efforts qu'elle faisait pour se dominer!... Sur le ballot, on attacha la mandoline et la boîte à violon; puis, sans se parler, les deux sœurs rentrèrent dans ce petit logis où elles avaient connu tant de joies et tant de douleurs, et, s'agenouillant, elles récitèrent une fervente mais courte prière.

Un regard vers le ciel, un sanglot étouffé, un embrassement tendre et presque convulsif — c'est tout l'adieu qu'elles font à leur *home*; et, silencieuses, elles ferment la porte, descendent le petit escalier et se mettent en chemin, traînant la Grisonne derrière elles.

Deux heures du matin sonnaient à l'horloge des bains, comme les deux voyageuses traversaient l'impétueuse Bréda, pour regagner la route de la Rochette. Les montagnes étaient plongées dans l'ombre, mais une lueur blanchâtre éclairait faiblement la route, et la lune, qui commençait à monter au-dessus des masses noires barrant l'horizon, répandait sa froide lumière sur les sommets.

La voix du torrent, gonflé par les pluies d'automne, se faisait tantôt grondeuse, tantôt d'une harmonie sauvage, suivant que le flot se heurtait contre les rocs, ou s'éparpillait en cascades; un souffle frais, tout empreint d'une odeur résineuse, courait légèrement dans les ramures des sapins et des châtaigniers; hormis l'air et l'eau, tout faisait silence.

Le bruit des pas des jeunes filles, celui plus marqué des quatre sabots de l'ânesse, retombant d'un rythme égal sur le sol sonore, éveillaient les échos assoupis, et mettaient un peu de vie dans ce sommeil des choses humaines qui fait de la nuit le royaume du fantastique.

— Où allons-nous, ma sœur? dit Dorothée, quand, une fois le pont passé, elles purent se croire en sécurité, pour l'instant du moins.

— A Annecy, par la montagne, répondit Rita sans hésiter, comme une personne qui sait ce qu'elle veut et agit en conséquence.

— Pourquoi allons-nous à Annecy?

— Parce que c'est une ville où je connais plusieurs personnes qui nous veulent du bien et peuvent nous en faire, et puis parce que je suis sûre que l'oncle Margasse n'ira pas là cet hiver.

— Comment le sais-tu?

— Avant-hier on en a parlé devant moi; ma tante Léocadie, qui se plaît à Annecy, a dit qu'elle voudrait bien y retourner, mais l'oncle a juré de gros jurons en répondant qu'on n'irait certainement pas, et j'ai fini par comprendre, d'après ce qu'il marmottait entre ses dents, qu'il avait laissé là-bas pas mal de dettes dans les cafés et qu'il ne se souciait pas d'y montrer sa figure une nouvelle fois.

— Et où iront-ils?

— A Aix-les-Bains, qui n'est pas bien loin et où il n'est pas si connu.

Les deux sœurs se mirent en chemin.

— Mais pourquoi prenons-nous par ici et pas par la route ordinaire?

— Parce que cette route-là est en même temps celle d'Albertville, et que lorsqu'on nous cherchera, tu comprends que ce sera tout de suite de ce côté. Nous avons des amis à Albertville : le maire, le curé, la gendarmerie; ces messieurs du tribunal ont été très bons pour nous quand le théâtre a brûlé, et puis, c'est là qu'est la tombe de nos parents, tante Léocadie croira que nous sommes allées la voir; enfin la route de Chambéry à Albertville est très fréquentée et on y rencontre beaucoup de monde; il sera facile à l'oncle Margasse, en questionnant à droite, à gauche, de retrouver nos traces, tandis que celle que nous allons suivre est bien plus déserte, et je suis presque sûre que ni Achille, ni son père ne la connaissent.

— Mais toi, comment la connais-tu?

— J'ai regardé sur nos cartes et j'ai appris par cœur la route et le nom des villages. Alors, sans avoir l'air d'y attacher d'importance, j'ai demandé aux uns et aux autres des renseignements, surtout aux bonnes femmes qui apportent au marché des œufs, du beurre, de la volaille, car je ne voulais pas donner l'éveil aux gens du pays; j'ai appris alors bien des petites choses qui nous seront utiles : la distance entre les endroits et puis les noms et l'enseigne des auberges où nous pourrons coucher sans risquer de nous trouver avec de malhonnêtes gens.

— Tu as pensé à tout! dit la petite avec admiration; mais comment as-tu pu réunir tant de renseignements en si peu de temps?

— Il y a longtemps que j'ai envie de changer de métier et de compagnie. Je ne restais que pour mère Agnese. Aussitôt après sa mort je voulais partir; mais quand j'en ai parlé à tante Léocadie, elle a eu un chagrin si terrible que j'ai craint de la voir devenir folle. Elle était comme désespérée, disant que nous allions la ruiner, et qu'elle aimait mieux mourir que de vivre sans nous, et ceci et cela; enfin j'en ai eu pitié, et j'ai fini par lui promettre d'attendre encore quelques mois avant de me décider, mais à condition qu'on ne me tourmenterait pas trop pour me faire faire des choses qui ne m'auraient pas convenu et surtout qu'on te ménagerait. On a tenu parole, ou à peu près, parce qu'on avait besoin de moi, mais maintenant c'est fini, ils en ont trop fait, je suis déliée de ma promesse.

— Et qu'est-ce que nous ferons à Annecy?

— Je ne sais pas; je chercherai de l'ouvrage, car je ne veux plus être saltimbanque, on vit avec du trop vilain monde.

— Ni moi non plus, dit Dorothée en secouant sa petite tête d'un air résolu.

— Si nous ne trouvons pas à nous placer à Annecy, ce dont j'ai peur — car qui est-ce qui voudra prendre comme ouvrières ou demoiselles de magasin deux abandonnées comme nous, sans

famille, sans recommandations? — nous irons à Faverges, il y a une filature de soie où l'on est très tenue, mais bien payée; c'est une manière honorable de gagner sa vie que d'être employée là, et je suis si écœurée, si lasse de la façon dont nous avons vécu tout cet été, qu'un couvent même ne me ferait pas peur, tant j'ai besoin de paix et de sécurité.

— Oh! moi aussi, mon Dieu! mais comment connais-tu cette filature?

— La nièce de notre boulangère y est ouvrière; elle est venue passer une semaine chez sa tante, et c'est elle qui m'a donné des détails sur la vie qu'on y mène.

— Eh bien, si nous réussissons à y entrer, je serais contente; mais que ferions-nous de la Grisonne?

— Ah! la pauvre Grisonne! je n'y avais pas pensé, dit Rita d'un ton triste, en regardant avec affection leur compagne à quatre jambes, j'aurais bien du chagrin s'il fallait m'en séparer; il me semble que si elle pouvait parler, elle causerait avec nous d'Agnese et de Riccio? N'est-ce pas, Grisonne? N'est-ce pas, la *Grigiolina mia*? et elle flatta de la main la bonne bête qui, secouant sa crinière en brosse, levant le nez et relevant le pas, répondait à sa façon.

Le clair de lune, maintenant dans tout son plein, éclairait d'une lueur argentée les moindres détails, là où pénétraient ses rayons, et à côté,

faisait de grandes ombres d'un noir violet. La brise devenait de plus en plus fraîche; les jeunes filles pressaient leur marche pour se réchauffer; elles passaient sous de gigantesques noyers chargés de fruits, longeaient les vignes, petites, rabougries, portant sur leurs ceps contournés plus de grappes que de feuilles, les champs de céréales moissonnés depuis longtemps et couverts de ce tissu léger, brillant, impalpable que l'automne jette sur eux et qui porte le joli nom de fil de la Vierge. Sous la clarté lunaire, ce poétique manteau prenait un éclat d'une soyeuse blancheur, et les longues guirlandes de vignes accrochées aux ormeaux y jetaient leur ombre bizarrement découpée. De loin en loin on rencontrait une maisonnette endormie, au toit de chaume frangé, comme de stalactites, d'épis de maïs en chapelets, ou bien un petit moulin, muet pour l'instant, laissant mourir son tic-tac babillard et tomber hors de la roue l'eau cristalline amenée par la rigole de bois. Le chien aboyait; Dorothée, peureuse, se serrait contre sa sœur; la Grisonne agitait ses longues oreilles en signe de mécontentement, et puis, le petit groupe une fois passé, tout retombait dans le silence.

Vers cinq heures, la fatigue commença à se faire sentir, et les voyageuses, qui n'étaient plus harcelées par la crainte d'une poursuite, ralentirent un peu leur allure. La plus jeune aurait même bien voulu s'arrêter pour de bon, mais Rita, craignant le froid et l'humidité de la nuit, s'y refusa

Une halte de cinq minutes pour avaler une gorgée.

absolument. Avec un gros soupir, la petite fille se résigna donc à marcher encore. Une petite halte de cinq minutes, sans s'asseoir, pour avaler quelques gorgées du café bien sucré qui remplissait les gourdes, lui rendit un peu de force; pour du courage, elle en avait encore une certaine provision.

Comme Rita, après avoir bouché soigneusement la bouteille garnie d'osier la remettait en place, Dorothée, la tirant par le manteau, lui dit tout bas avec un cri d'effroi :

— Écoute! quelqu'un nous suit!

Rita, retenant son haleine, prêta l'oreille. On entendait en effet un bruit de pas, cadencé et régulier, celui du trot d'un cheval : il n'y avait pas à s'y méprendre.

— Entends-tu, Rita? Entends-tu? dis!

— Oui, j'entends. C'est un cavalier, ou même deux.

— C'est la roulotte! dit l'enfant épouvantée, c'est l'oncle Margasse! il va nous tuer!...

— Chut! chut! pas d'extravagances! Ce n'est sûrement pas la roulotte; il n'y a pas de bruit de roues.

— Cachons-nous quelque part! oh! cachons-nous! Viens, Rita.

— Où veux-tu nous cacher? Nous sommes au milieu des champs; on nous verrait de partout. D'ailleurs, il est trop tard, ce sont les gendarmes... et ils nous ont vues.

— Ils vont nous emmener! s'écria Dorothée dont la terreur croissait à chaque minute. Nous emmener en prison! Avec les voleurs et les assassins! Oh! mon Dieu! je voudrais être morte!

— Tais-toi, Dorothée, dit Rita d'un ton sévère, et ne t'exalte pas comme cela! Les gendarmes ne font peur qu'aux malhonnêtes gens et nous qui sommes honnêtes nous ne devons pas les craindre!

Avec sang-froid, elle tira de côté la Grisonne pour faire place aux nouveaux venus. L'un d'eux avait pris les devants; il s'arrêta auprès des jeunes filles et d'un air bourru, d'un ton rogue, leur demanda :

— Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Où allez-vous? Que faites-vous à cette heure-ci sur la grande route?

Rita, fort émue au fond, mais prenant sur elle pour ne point le laisser voir, répondit brièvement :

— Nous sommes d'Allevard et nous allons à Annecy.

— Quoi faire, s'il vous plait?

— Chercher de l'ouvrage.

— Hum! chercher de l'ouvrage à quatre heures du matin, ça ne me paraît pas clair! Quelle sorte d'ouvrage? Avez-vous un métier?

Rita resta muette; son vrai métier n'est pas de ceux qu'on avoue facilement à des gens défiants. Elle réfléchissait à ce qu'elle pouvait bien dire pour amadouer le gendarme

— Eh bien, vous ne répondez pas! dit celui-ci toujours plus rude.

— Après tout, pensait Rita, il vaut mieux dire la vérité que de m'empêtrer dans des histoires embrouillées; d'ailleurs je ne veux pas mentir...

— Répondrez-vous? Nom d'un tonnerre!... vociféra l'agent de la force publique.

Rendue courageuse par l'excès même de son épouvante, Dorothée se jeta à la traverse.

— Monsieur le gendarme, dit-elle en joignant les mains, je vous en supplie! ne nous menez pas en prison. Nous ne sommes pas des voleuses, nous sommes des artistes!...

— Des artistes!.. répéta le gendarme, un peu adouci par le son de cette voix argentine tout épeurée. Quelle sorte d'artistes?

— Des artistes acrobates, dit Rita avec une franchise pleine de dignité. Nous avons perdu notre père et notre mère et nous avons quitté cette nuit, à deux heures, notre roulotte, qui est encore sur la place d'Allevard, où vous pouvez la voir.

— Et pourquoi vous êtes-vous sauvées?

— Parce que le propriétaire de notre théâtre nous maltraitait et nous menaçait...

— Hon! ça ne me paraît pas bien clair! Avez-vous des papiers?

— Les voilà, dit Rita en donnant son portefeuille qu'elle avait gardé sur elle.

Le gendarme les parcourait d'un air assez incrédule.

— Tout ça ne me paraît pas bien clair! répétait-il en donnant à son chapeau en triangle des

secousses de haut en bas qui l'ébranlaient fortement. J'vas en référer à mon chef!...

Le brigadier arrivait en effet. A la vue de ses énormes moustaches noires, de ses sourcils proéminents, de sa joue balafrée, la pauvre Dorothée se crut perdue; mais Rita, qui ne perdait jamais sa présence d'esprit, poussa presque un cri de joie. Elle venait de reconnaître un des gendarmes d'Albertville, un des habitués du théâtre Viguier.

— Ah! monsieur le brigadier, s'écria-t-elle en courant vers lui, au grand ébahissement de son subordonné, est-ce que vous ne me reconnaissez pas? Je suis Rita Viguier, la fille de Jos Viguier qui a péri dans l'incendie de sa baraque à Albertville, il y aura bientôt un an. Que de fois vous avez amené chez nous vos petits enfants pour voir danser Riccio et moi! Et notre pauvre Bianchina, la chèvre qui amusait tant votre petite fille! Ah! votre petite fille!... A l'heure qu'il est, elle dort paisiblement à côté de sa mère!... Ce soir, quand vous la reverrez, vous l'embrasserez bien fort, de ces gros baisers de père que nous ne connaîtrons plus, ma petite sœur et moi! — Un sanglot lui coupa la voix. — Elle est là, dans une maison bien close, dans un petit lit bien doux... et nous, *meschine!* [1] nous sommes sur la grand'route, fuyant nos persécuteurs!

— Pauvres petites, dit le bon brigadier qui

1. Exclamation italienne; elle peut se traduire : pauvres malheureuses!

tirait sa moustache bien fort pour cacher son émotion, pauvres petites! Je vous reconnais bien,

Le gendarme parcourait les papiers.

en effet, — et les yeux fixés sur la pâle figure de Rita, éclairée en plein par un rayon de lune, il se rappelait la jolie danseuse, toute brillante de

santé, de talent, de la joie de vivre et de se sentir aimée et admirée... Que vous est-il donc arrivé depuis ce terrible incendie et comment êtes-vous là toutes deux, toutes seules? Où est votre mère, où est cette vieille Italienne que vous aimiez tant?

En quelques mots, Rita le mit au courant de sa triste histoire et aussi de ses projets. Il l'écouta sans rien dire, examina ses papiers, puis après avoir toussé deux ou trois fois, finit par s'exécuter.

— Ce n'est peut-être pas bien régulier ce que vous faites là, mes enfants, mais après tout ce Margasse est une brute et son fils, un aigrefin qui ne vaut pas mieux que lui Vous ne pouvez pas rester avec eux, c'est impossible. Votre père et votre mère étaient les plus braves gens du monde — je les ai connus pendant plus de quinze ans — tâchez de leur ressembler. Continuez votre route; Robineau et moi, nous ne soufflerons mot à personne de notre rencontre, parole de brigadier; mais ne voyagez plus la nuit, ce n'est pas sûr pour vous : vous pourriez trouver sur les routes des gens plus dangereux que les gendarmes; allons, une poignée de main et bon courage!

Il partit suivi de son compagnon; le trot de leurs chevaux résonna encore quelques minutes dans la campagne, s'affaiblissant par degrés, puis cessa complètement, et il sembla alors aux deux pauvres fugitives qu'elles se retrouvaient plus abandonnées que jamais.

— Je n'en puis plus, Rita, dit Dorothée; je suis toute raide, mes jambes ne peuvent plus remuer, mes pieds sont enflés et ils me brûlent, oh! comme s'ils étaient sur des charbons ardents. Arrêtons-nous un moment, rien qu'un tout petit moment, je t'en prie! Est-ce que tu n'es pas fatiguée aussi, toi?

— Fatiguée ou non, il faut marcher, dit sa sœur; nous ne nous reposerons qu'à la Rochette, de l'autre côté de la montagne; mais tu vas monter sur la Grisonne, tu seras comme une reine; tu vas voir.

— Et le ballot!

— Je le mettrai derrière toi.

— Mais toi?

— Oh! moi, je marcherais bien un jour et une nuit encore, s'il le fallait, pour être sûre d'échapper aux poursuites!

Dorothée ne répondit pas; elle était à bout de forces et se laissa installer sur l'ânesse presque sans s'aider. Au bout de cinq minutes à peine, bercée par le pas lent et uniforme de son paisible coursier, elle s'endormait pour de bon, compliquant singulièrement la tâche de sa courageuse sœur qui était forcée de la maintenir en équilibre et de la soutenir presque constamment pour l'empêcher de tomber.

X

Après une longue et pénible montée et une descente encore plus fatigante, aux premiers rayons d'un pâle jour d'octobre, la petite caravane entrait à Arvillars et Rita, pour la première fois depuis trente heures, songeait à prendre un peu de repos. La fraîcheur du matin avait réveillé Dorothée, et au sortir de cette douloureuse nuit, plus semblable à un affreux cauchemar qu'à des heures vraiment vécues, elle se reprenait à espérer, à désirer vivre, à se réjouir presque!

— Nous allons bien déjeuner, dit-elle d'un ton animé à sa sœur. As-tu faim, Rita? Moi, je me sens l'estomac tout tiraillé, et la Grigiola aussi ne serait pas fâchée d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent; n'est-ce pas, vieille Grisonne?

Rita regardait autour d'elle, semblant chercher quelqu'un ou quelque chose. Elle s'adressa enfin à une jeune paysanne qui tricotait tout en marchant, portant en équilibre sur sa tête une grande seille [1] pleine d'eau :

— Connaissez-vous Péronne Gandet? dit-elle.

— La Gandette? répéta la jeune fille, oui, je la connais. Tenez, c'est là-bas, la petite maison avec une galerie.

Rita remercia, et dirigea la Grisonne du côté indiqué. Un instant plus tard, elle s'arrêtait devant la porte d'une salle basse, sorte de cuisine enfumée, où, dans l'ombre, se distinguaient vaguement une table massive entourée d'escabelles à trois pieds et un buffet de noyer garni de vaisselles grossières. Devant le foyer, une grande femme portant la coiffe en toile bise, bordée d'épaisse dentelle de fil, des vieilles Savoyardes, s'occupait à activer le feu en y jetant des brassées d'éclats de sapin. Une fumée épaisse d'une odeur aromatique s'engouffrait en tourbillons sous le vaste manteau de la cheminée, de temps en temps, sortait en crépitant une fusée d'étincelles, et un subit jet de flammes envoyait ses lueurs dorées dans le sombre intérieur.

Quand la vieille eut vidé la provision de bois contenu dans son gros tablier de bure, elle se retourna et resta un peu étonnée à la vue du

1 Baquet.

groupe pittoresque formé par Dorothée, perchée sur son ânesse, avec le ballot, la mandoline et la boîte à violon derrière elle, et Rita, debout, appuyée d'une main contre la porte et tenant de l'autre le bridon de la Grisonne.

— Qu'est-ce que vous voulez, petites? demanda-t-elle d'un air un peu méfiant.

— Est-ce vous, madame, qu'on appelle Péronne Gandet? demanda Rita.

— Oui, c'est moi; après?

— Vous avez une sœur qui est mariée, à Allevard, à un employé des bains, nommé Pichon, elle tient un petit commerce de mercerie?

— C'est vrai, comment savez-vous tout cela?

— Je la connais un peu, j'ai souvent acheté chez elle. Quand elle a su que je passerais à Arvillars, elle m'a recommandé d'aller chez vous, elle m'a dit que vous étiez très bonne et que je serais bien reçue ici — en payant, bien entendu, se hâta-t-elle d'ajouter, une sorte d'hésitation se peignant sur la physionomie de la Gandette.

Le paysan savoyard n'est ni vif ni enthousiaste, ni bon ni méchant, ni sceptique ni crédule. Il ne se presse pas pour juger, soit en bien, soit en mal; c'est pour lui que la prudence est surtout une vertu cardinale, mais il faut lui rendre cette justice, il est hospitalier au plus haut point sitôt qu'il a confiance en son hôte.

— Alors, vous avez vu la Jeannette ces jours-ci?

— Qu'est-ce que vous voulez, petits?

reprit la vieille en s'approchant de la porte. Elle va bien?

— Oui, très bien, et son fils Liaude [1] est entré en apprentissage chez son cousin Baffert le charron, comme elle le désirait.

— Ah! dit Péronne, dont le visage ridé ébaucha une sorte de sourire, j'en suis bien aise. Baffert est un brave homme, le petit sera bien là. Et mon filleul Joseph, qu'est-ce qu'il fait?

Rita commençait à être un peu embarrassée de ces questions les unes sur les autres.

— Je ne pourrais pas vous dire, il n'était pas chez Mme Pichon la dernière fois que j'y suis allée, répondit-elle à tout hasard.

— Ah! très bien! dit la vieille, je vois ce que c'est, il est encore à son régiment, à Chambéry; il ne devait revenir qu'à la fin du mois. Et que venez-vous faire à Arvillars? demanda-t-elle encore.

— Nous allons, ma petite sœur et moi, à Faverges, à la filature de soie.

— C'est un bon endroit pour gagner sa vie quand on se tient tranquille, mais le chemin est un peu long par ici.

— Aussi nous sommes bien fatiguées, dit Rita, que ces lenteurs commençaient à impatienter. Si vous vouliez bien nous permettre de nous reposer un peu chez vous et nous donner à déjeuner, vous feriez acte de charité, car nous

1. Claude.

ne nous soucions pas d'aller dans les auberges, nous avons peur des gens qu'on y rencontre.

— Il est bien sûr que les ivrognes n'y manquent pas, dit la vieille d'un ton approbateur. Allons, entrez ici, on va vous recevoir de son mieux, et la *somma* [1] aussi, ajouta-t-elle, en regardant l'ânesse d'un air de connaisseur.

Dorothée, à ces paroles encourageantes, se laissa glisser à terre avec un empressement qui lui faisait oublier la raideur de ses jambes; elle aida même Rita à débarrasser la Grisonne de sa charge et à tout transporter dans la salle basse, puis les deux sœurs, avec un soulagement de corps et d'esprit inexprimables, se laissèrent tomber, plutôt qu'elles ne s'assirent, sur deux chaises près du feu. . . . . .

... — Là, dit la vieille en revenant de la cour où elle avait été installer l'ânesse à côté d'une bonne vache tarine [2] qui ruminait pacifiquement sur sa litière de feuilles de maïs, là, la *somma* est bien, et contente! La pauvre bête, elle me disait merci avec ses yeux! Maintenant je vais penser à vous autres. Les châtaignes seront bientôt cuites — et elle fourragea les tisons sous une marmite de fonte pendue à la crémaillère, je vas quérir du lait, du bon lait de la Rodia [3] — et puis je vous

1. En Savoie on appelle « somma » (prononcez « somme ») les ânesses qui travaillent.
2. De race tarentaise.
3. La Rouge, nom de vache.

ferai un matafan [1]. Restez là où vous êtes, vous mangerez sur vos genoux.

Les jeunes filles, déjà un peu réchauffées, avaient enlevé leurs mantes; la jolie tête blonde et la jolie tête brune éclairées par le feu, qui maintenant s'étalait en joyeuses flambées, formaient un spectacle charmant, et la Gandette elle-même — peu artiste assurément — s'y laissa toucher, les regardant d'un œil attendri.

— Paoure brâva ptioutes! [2]... dit-elle en patois, n'avez-vous donc ni père ni mère pour courir ainsi toutes seules?

— Nos parents sont morts l'an dernier, dit Rita d'une voix grave et triste, et nous n'avons plus de père que Celui qui est au ciel.

— Paoures ptioutes! reprit la vieille, et, avec le coin de son fichu de cotonnade à grosses fleurs, elle essuya deux larmes qui perlaient sous ses paupières ridées et sortit.

Dix minutes plus tard elle rentrait, portant à deux bras une terrine pleine de lait écumeux. Elle la posa sur la table, prit sur le dressoir deux écuelles, les remplit jusqu'au bord et les apporta avec leur couronne de mousse aux jeunes filles; puis elle versa dans un grand plat de bois le contenu du chaudron, fit égoutter l'eau, et, à travers une buée odorante, apparut

1. Matefaim, sorte d'omelette, mets par excellence des Savoyards.

2. Pauvres bonnes petites!

une montagne de ces belles châtaignes du Dauphiné qui n'ont pas leurs pareilles au monde. Leur peau rosée craquait de toutes parts, laissant voir la chair farineuse, veloutée, exquise au goût. Dorothée poussa un cri d'admiration et ses petites mains attaquèrent la pyramide — non sans brûlures tout d'abord, mais elle riait et soufflait dans ses doigts au grand amusement de la vieille dont la peau rugueuse ne sentait guère les morsures de l'eau bouillante.

Rita riait aussi, et l'hôtesse, mise tout à fait en gaîté, les pressait de manger, remplissait leur écuelle de lait, leur choisissait les plus grosses châtaignes et gardait pour elle les débris.

— A présent, dit-elle, quand le plat fut vidé, vous allez voir comment on fait les matafans à Arvillars — c'est autre chose que là-bas par Chambéry! et la Péronne Gandet ne craint personne pour ce qui est de la cuisine.

Elle prit un saladier de faïence, y cassa des œufs, les battit ferme, y versa un peu de lait et une forte cuillerée de farine qu'elle y délaya avec soin; puis, laissant reposer son mélange, elle pendit à la crémaillère une sorte de grand étrier de fer pour supporter la poêle à long manche qu'elle décrocha de dessus le manteau de la cheminée.

Mais le feu n'étant pas assez vif, à son gré, après avoir jeté un peu de fagot sur le brasier elle s'en alla chercher dans un coin de la cheminée

un long tube d'acier, un vrai canon de fusil, dont la vue avait déjà étonné et même un peu effrayé la peureuse Dorothée et, à la grande surprise de celle-ci, elle approcha de ses lèvres une des extrémités de ce singulier engin et se mit à souffler longuement et fortement dans l'intérieur du tube; à l'autre bout, alors, près du feu, l'air sortit avec impétuosité comme d'un petit soufflet de forge, et, sous son action véhémente, les tisons s'embrasèrent et le bois sec flamba rapidement. Alors, appuyant la poêle sur l'étrier pendu à la crémaillère, elle y fit fondre un morceau de beurre, y versa le mélange d'œufs et de farine; bientôt l'on vit se former une sorte d'omelette épaisse. La vieille, avec une petite pelle carrée en fer battu, la détacha de tous les côtés, puis, d'un coup magistral, la fit sauter à un demi-pied de haut. Le matafan se retourna et retomba tout entier au milieu de la poêle; un moment après il apparaissait dans toute sa gloire, bien rond avec des bords croustillants, d'une belle teinte dorée, marbré de brun par endroits, exhalant une odeur appétissante.

— Voilà un brave matafan! celui-ci! s'écria la Gandette, très fière de son succès et de l'admiration naïve qu'elle lisait dans les yeux de ses jeunes hôtesses. Allons, à l'ouvrage, les ptioutes! et qu'il n'en reste pas un brin dans un quart d'heure!

Rita et Dorothée ne se firent pas prier; déjà

toutes ranimées par le bon accueil, par la chaleur, par les châtaignes, elles attaquèrent vigoureusement ce supplément de repas, et comme l'avait dit la vieille, le plat de faïence posé devant elles ne tarda pas à laisser voir tout entier son décor de fleurs rouges et vertes. Un bon verre de ce petit vin rose et aigrelet qu'on appelle en Savoie vin de hautin [1], acheva le régal, et les voyageuses, d'après le conseil de leur hôtesse, devenue leur amie, allèrent s'étendre sur le foin empilé dans le vaste grenier au-dessus de la maisonnette, et ne tardèrent pas à s'y endormir du plus reposant des sommeils.

Elles étaient si lasses, les pauvres enfants, que six bonnes heures durant, elles ne firent pas un mouvement sur leur couche odorante, et il était deux heures bien passées quand Dorothée, se relevant à demi, se frotta les yeux, les promena autour d'elle d'un air effaré, ne pouvant imaginer où elle se trouvait et croyant encore rêver.

Un rayon de soleil passait par la lucarne et, dans la clarté chaude, des millions d'atomes s'agitaient d'une vie fiévreuse, des insectes bourdonnaient alentour, et là-haut, sous les longues poutres de sapin, des araignées silencieuses attachaient leurs fins réseaux.

— Rita! dit l'enfant un peu effrayée, Rita,

1. Les hautins sont des vignes élevées en longues guirlandes supportées par des ormeaux plantés de distance en distance dans les champs.

réveille-toi! Tu as assez dormi, je voudrais m'en aller d'ici et voir la Grisonne. Où est-elle, la Grisonne? Dis! sais-tu?

Rita souleva lentement ses paupières frangées de longs cils, regarda sa petite sœur d'un air à demi conscient, puis s'étira avec un doux gémissement. Enfin, s'asseyant à son tour sur son lit d'herbes sèches, elle se réveilla complètement.

— Tu as raison, dit-elle, il faut se lever et repartir, car nous coucherons ce soir à la Rochette. Allons, faisons notre toilette! Et, trébuchant sur les bottes de foin, toutes deux se dirigèrent vers l'échelle qui servait d'escalier. Dans la cuisine, elles retrouvèrent la vieille Gandette qui épluchait des haricots en les attendant.

— Je ne suis pas allée aux champs, aujourd'hui, dit-elle, je vous ai gardées, mes ptioutes, avez-vous bien dormi?

— Oh! oui! madame, répondit Dorothée avec un accent partant du cœur, et je ne suis plus fatiguée du tout! Et — plus timidement — voulez-vous me dire, s'il vous plaît, où est la Grisonne?

— La Grisonne? dit la vieille étonnée.

— L'ânesse, la somme?

— Venez par ici, je vais vous la montrer; elle s'est bien régalée, elle aussi.

Elle emmena la petite fille dans la cour où donnait l'étable.

Rita, restée seule, secoua les poussières et les brindilles attachée à ses vêtements, rajusta le

petit désordre que la course et le coucher y avaient mis, s'inonda d'eau fraîche le visage, et puis, détachant ses longues nattes de cheveux noirs, les défit, secoua leur masse soyeuse qui l'enveloppait comme un manteau, et après les avoir lissés de son mieux, les tressa de nouveau et les attacha derrière la tête, à la mode italienne, comme Agnese lui avait appris à faire. Elle finissait de fixer la dernière épingle quand la Gandette et Dorothée rentrèrent, très enchantées l'une de l'autre. La petite jasait gaiement, ne s'interrompant que pour donner un coup de dents à une belle pomme toute jaune et rouge qu'elle tenait à la main.

— Regarde, ma sœur, comme Mme Gandet est bonne! s'écria-t-elle. Elle m'a donné tout ça! — et elle montra une corbeille pleine de fruits. — Ce sera bien plus agréable que de boire du café quand nous aurons soif, et puis, Grisonne a si bien mangé! Il y a longtemps qu'elle n'avait eu son content, tu sais, la pauvre Grigiola, elle s'est rattrapée; aussi, elle a du lait! Nous en avons tiré une grande tasse et Mme Gandet a dit que c'était du très bon lait. Ah! si nous pouvions rester ici!

— Ce n'est pas possible, dit Rita, c'est trop près d'Allevard, les femmes qui vont porter le beurre au marché parleraient de nous en ville; en deux jours, l'oncle Margasse nous aurait rattrapées...

— C'est vrai! mon Dieu! je n'y pensais plus! Oh! sauvons-nous, sauvons-nous tout de suite! Je suis prête, il faut partir!

Rita défit ses longues nattes de cheveux.

— Va chercher la Grisonne, alors, pendant que je réglerai mon compte avec Mme Gandet.

Mais la brave femme ne voulut pas entendre parler d'argent.

— Non, mes ptioutes, dit-elle, je ne veux pas de vos sous, vous n'en avez pas de trop pour vous-mêmes. Je ne suis pas si pauvre que vous, je puis vous assister, et ça m'a mis la joie au cœur de vous voir manger si bravement les châtaignes et le matafan. Je suis bien payée par le plaisir de regarder vos jolies figures toutes roses, vous étiez si pâles ce matin! Vous aviez l'air plus mortes que vivantes. A cette heure, vous allez partir bien rassasiées, bien reposées; tout ce que je vous demande, c'est de ne pas oublier la vieille Gandette dans vos prières, quand vous irez à Annecy, près du tombeau de notre bienheureux père saint François de Sales [1].

— Oh! oui, bonne dame, nous ne vous oublierons jamais, dirent les deux sœurs en se jetant au cou de la vieille Savoyarde et en l'embrassant de toutes leurs forces. Leurs joues fraîches s'appuyaient contre sa figure brune et ridée et les larmes se confondaient — pleurs de reconnaissance et pleurs de compassion!

1. On a conservé dans toute la Savoie une grande vénération pour le saint évêque de Genève, dont le tombeau est à Annecy, dans la chapelle du couvent de la Visitation.

XI

Vers trois heures, Rita reprit son bâton, Dorothée, sa place sur le dos de l'ânesse et, après un dernier adieu à la charitable Péronne, elles se mirent en route pour la Rochette, où elles arrivèrent sans encombre et sans rencontre fâcheuse, un peu tard dans la soirée. Elles y soupèrent et y passèrent la nuit dans une auberge fort paisible, et le lendemain, de grand matin, partirent pour Chamousset où elles comptaient passer l'Isère. A Chamoux, elles s'arrêtèrent pour déjeuner. On commençait à entendre quelques lointains grondements de tonnerre, et Dorothée demanda à sa sœur si elle n'allait pas attendre que l'orage fût passé pour se remettre en route ; mais Rita, soucieuse, secoua la tête.

— Nous savons bien ce que c'est qu'un orage, dit-elle, nons en avons eu plus d'un sur notre rou-

lotte. Si celui-ci devenait plus fort, nous pourrions entrer dans une maison de paysans. Je ne trouve pas prudent de rester toute une journée à Chamousset, qui est une station de chemin de fer où il y a beaucoup de monde, des étrangers, des voituriers, nous risquons d'être reconnues, ou de trouver des gendarmes qui ne soient pas aussi bienveillants que l'autre nuit. — Allons, un peu de courage, Dora! Il faut être à Grésy ce soir; d'ailleurs l'orage ne viendra peut-être pas jusqu'ici, il est sur les Bauges [1], et y restera.

Le temps était lourd, la chaleur accablante, malgré la saison avancée. L'air vif et salubre des montagnes avait fait place aux vapeurs malsaines du val de l'Isère. Une buée tout imprégnée d'effluves marécageux, flottait sur les bords de la rivière, et à mesure que le soleil montait à l'horizon, le trajet sur la route empoussiérée devenait plus pénible. Depuis bien des semaines il n'était pas tombé une goutte de pluie; l'eau délaissée par la dernière crue formait, çà et là, entre les maigres végétations, ces flaques irisées qui recèlent la fièvre. Un malaise somnolent s'abattait sur les voyageuses, et elles marchaient sans rien se dire, suivies par la Grisonne, qui portait la tête basse, laissait tomber ses longues oreilles, et cheminait d'un pas nonchalant.

1. Chaîne de montagnes très pittoresques qui vont de la vallée de l'Isère à celle du Fier.

Le ciel, déjà chargé le matin, se couvrait de plus en plus; vers midi, des nuages épais couleur d'ardoise l'obscurcissaient entièrement et, peu après qu'on eut passé le pont de Chamousset, les roulements de tonnerre grondèrent plus forts, plus rapprochés. Bientôt les éclairs vinrent illuminer de leurs sinistres et fulgurantes lueurs les flancs des montagnes; de larges gouttes de pluie s'écrasaient sur le sol poudreux de la route sans apporter ni fraîcheur ni détente à l'état oppressant de l'atmosphère.

Tout à coup, sur le fond presque noir du ciel, un trait de foudre traça son rapide sillon, un formidable coup de tonnerre ébranla l'air et roula ses échos sonores dans les vallées; une averse diluvienne commença à tomber avec un bruit étourdissant et les deux sœurs, aveuglées, ahuries par sa violence, les vêtements imbibés d'eau, cherchèrent vainement un abri quelconque où se réfugier.

Ce n'est qu'après une demi-heure, passée dans des angoisses mortelles, qu'elles purent enfin trouver asile dans la niche d'un cantonnier. Là, trempées jusqu'aux os, elles restèrent blotties l'une contre l'autre jusqu'à la fin de ce terrible orage.

Vers cinq heures du soir, la pluie diminua, puis cessa complètement, le ciel bleu reparut sous les lambeaux de nuages que le vent d'est emportait à grands coups d'aile; le soleil couchant inonda

de sa lueur rose les neiges éternelles au sommet des montagnes, les gouttes d'eau suspendues en perles de cristal aux branches des sapins et les rochers fauves tachés de lichens veloutés.

L'air, balayé par les ondées, avait une odeur fraîche et balsamique, la terre et le ciel se réjouissaient d'avoir secoué leur torpeur.

— Courage, sœurette, dit Rita; monte sur Grisonne si tu es lasse, et en route !

— Oui, je suis lasse, dit la petite d'une voix toute changée; j'ai les jambes cassées et si mal à la tête! Et puis un froid! Oh! un froid dans le dos! On dirait qu'on m'y jette de grands seaux d'eau glacée qui coule, brrr!... et elle frissonna.

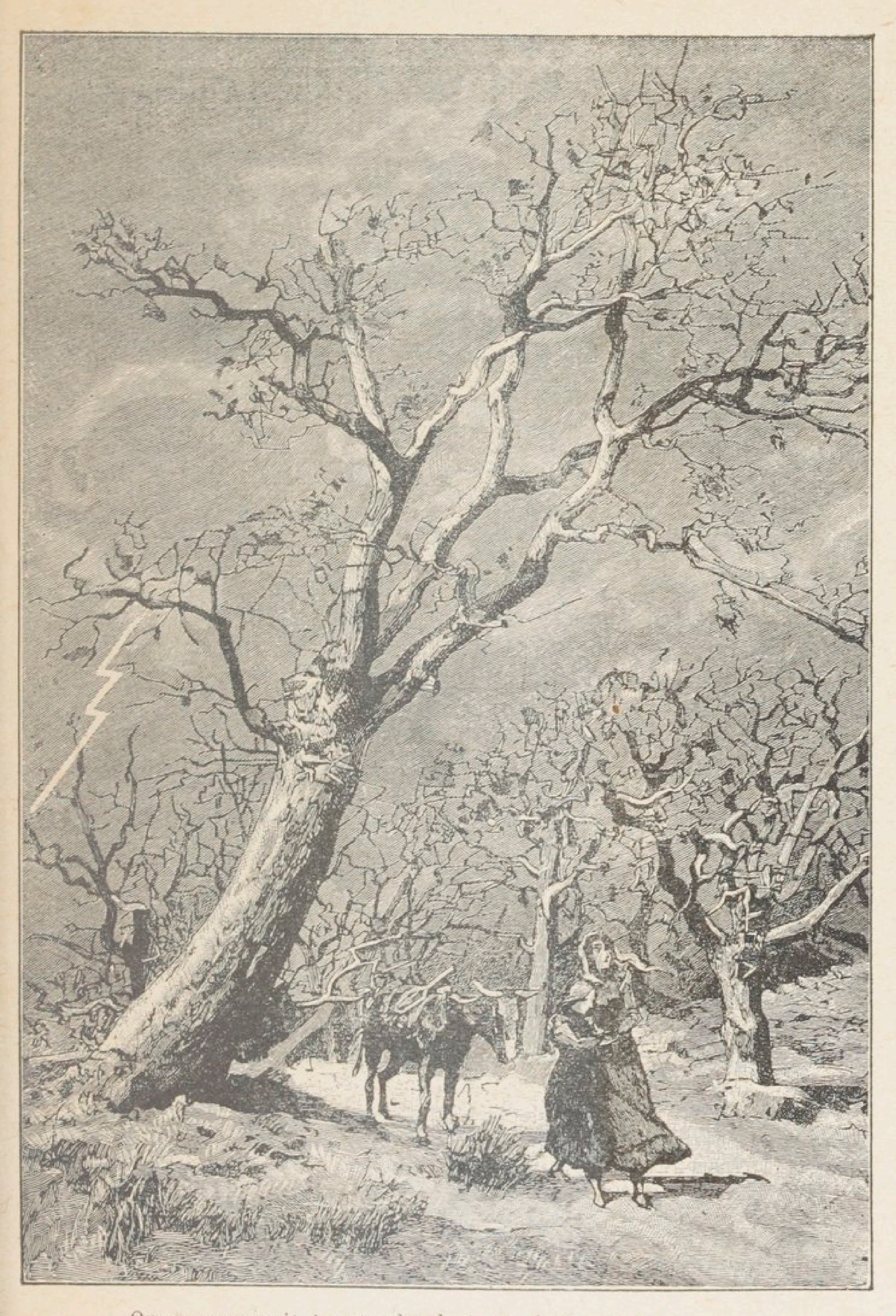
— C'est que tu es restée trop longtemps assise dans cette cahute, ma chérie, secoue-toi un peu, essaie de marcher, cela te réchauffera.

L'enfant, par un effort courageux, se mit debout et tenta quelques pas sur la route; mais elle chancelait et Rita dut la prendre sur ses genoux.

— La tête me tourne, dit-elle, je ne peux pas. . je ne peux pas me tenir droite...

Elle avait le visage livide et comme marbré de taches d'un bleu violet et les yeux extraordinairement brillants; bientôt elle se mit à claquer des dents et un tremblement convulsif vint secouer ses membres frêles.

Rita reconnut alors la fièvre paludéenne, cette terrible fille des eaux stagnantes dont Agnese lui



On commençait à entendre les grondements du tonnerre.

avait bien des fois parlé, l'appelant par son nom italien de *malaria*, et qui éprouve si rudement toute la vallée de l'Isère, surtout aux environs d'Albertville.

Pauvre Rita! elle avait cru tout prévoir : le danger d'être poursuivie et rattrapée par son oncle, celui des mauvaises rencontres et des mauvais gîtes, l'excès de la fatigue, le froid, la faim, les accidents... elle n'avait jamais pensé qu'elle ou Dorothée pouvait tomber malade!

Les yeux hagards, les lèvres séparées par l'angoisse, le cœur horriblement serré, elle se penchait sur sa petite sœur dont la pâleur et le tremblement augmentaient d'instant en instant. Elle tâta ses mains, elles étaient glacées; elle essaya de les frictionner, l'enfant poussa un faible cri de douleur; éperdue, hors d'elle-même, ne sachant plus que devenir, elle chercha à la réchauffer en la prenant sur ses genoux, en la couvrant de ses bras, de son manteau, de tout son corps courbé sur elle, l'appelant des noms les plus tendres sans obtenir de réponse!

Une heure environ passa ainsi!... La nuit venait, autre sujet de crainte! Qu'allaient-elles devenir! seules, dans un endroit si désert, n'ayant d'autre abri que cette misérable hutte, sans porte, sans clôture, ouverte à tous les vents?

Un pas lourd et inégal résonna sur la route, il allait se rapprochant, et bientôt on entendit

une voix rauque qui chantonnait le vieil air *Io ti voglio ben assaie*. Un flot de souvenirs douloureux envahit l'esprit de la pauvre Rita; cet air tant de fois chanté gaiement avec Riccio, ramenait tout d'un coup, par un violent contraste, la pensée des jours d'autrefois, où la vie était si douce, de ces êtres chéris dont l'affection était si tendre et la protection infatigable.

— Ah! s'écria la pauvre fille avec un cri déchirant, pourquoi ne sommes-nous pas mortes avec eux!

La chanson se tut et un vieux bonhomme s'arrêta sur le seuil. Aux outils qu'il portait sur l'épaule, Rita reconnut le cantonnier. Sa rude figure, bronzée par le hâle, n'était pas malveillante, et au premier regard qu'il jeta sur les habitantes passagères de son taudis, elle se sentit un peu rassurée. Sans bouger de place, tenant toujours Dorothée serrée dans ses bras, elle expliqua comment elle se trouvait là. L'homme ne lui répondit rien, mais tirant de sa poche une boîte d'allumettes, il en frotta une sur son pantalon et, à la lueur fugitive, regarda Dorothée.

— Elle a les fièvres, la petite, dit-il brusquement à Rita. Je m'y connais, j'en ai perdu une de cet âge-là en trois jours. D'abord il faut tâcher de la réchauffer; après nous verrons. Heureusement, j'ai là un fagot sec; dérange-toi que je le prenne.

Chargée de son triste fardeau, la jeune fille se

leva, et apercevant une banquette de mousse et de feuilles sèches, elle y étendit la petite malade dont elle appuya la tête sur un manteau roulé.

Rita la prit sur ses genoux.

Une sorte d'âtre grossier formé par des pierres plates et un trou dans la toiture de chaume et de broussailles pour laisser passage à la fumée,

c'est tout ce que possédait la cabane en fait de cheminée. Mais le vent frais du soir activait le tirage, et après quelques bouffées fuligineuses à l'intérieur, les brins de fagot prirent feu avec un crépitement sec et la flamme commença à se faire jour.

Le cantonnier alors tira d'un coin une vieille petite marmite de fonte et alla la remplir d'eau à une source voisine.

Il la rapporta en grommelant et la mit sur le feu

— Ce mioche-là est trop faible pour prendre du sacré chien tout pur, dit-il, j'vas lui faire chauffer de l'eau. Ote-lui ses souliers et ses bas, et enveloppe-lui les pieds dans du chaud.

Rita courut au ballot resté sur le dos de l'ânesse.

— Fais rentrer ta somme! cria l'homme en jurant, ou elle sera fourbue et ça t'avancera bien! Est-ce que tu crois que je vais vous garder là tout le temps que ta petite sera malade? Je suis de Tamié, et quand la journée a été rude je ne rentre pas chez nous, je couche ici.

— Nous ne voulons pas vous gêner, monsieur, dit Rita dont la voix tremblait un peu.

— J'suis pas un monsieur, j'suis Jean-Pierre Exertier. Tu me gênes et tu ne me gênes pas, c'est comme je veux le prendre, entends-tu?...

— Oui, mons..., oui, cantonnier, et sitôt que ma petite sœur pourra se tenir, nous partirons.

— Ah! c'est ta petite sœur!... As-tu fini de tripoter dans ton paquet? Donne-moi un chiffon de laine et puis une tasse, si tu es dégoûtée de ma vaisselle.

Rita lui présenta un vieux châle de tricot.

Il le chauffa à la braise rouge avec beaucoup de

Il fit boire doucement la malade.

soin, puis en enveloppa les jambes de l'enfant avec une douceur et un soin extraordinaires.

— Donne-moi ton bibelot! dit-il d'un ton de voix impérieux.

Rita lui tendit un gobelet de métal, il le remplit d'eau chaude, y versa environ une cuillerée d'eau-de-vie de marc qu'il tira d'une gourde pendue à son côté; puis, soufflant sur le breuvage pour le refroidir, il souleva d'une main la

petite tête alourdie et fit boire doucement la malade.

— Là, dit-il, en jetant de côté ce qui restait au fond du verre, ça va lui faire du bien; ça fait courir le sang. En prends-tu une goutte aussi?

— Non, je vous remercie, balbutia Rita.

— T'as tort de faire la renchérie, ça te remonterait le cœur; rien tel que ça pour vous refaire un homme, et une femme aussi. Tiens, regarde!

Et il levait sa gourde pour la porter à ses lèvres,... tout à coup, il la laissa retomber.

— Minute!... Pas de bêtise! gronda-t-il. Y a c't'enfant-là qui n'est pas tirée de peine...

Jean-Pierre Exertier, mon garçon, t'as des dames chez toi, c'est pas le moment de faire ton ivrogne! Eh bien? quoi?... As-tu peur de moi, la belle fille? Pourquoi c'que tu me regardes comme ça avec tes grands yeux qui luisent comme des étoiles? Vous ne risquez rien ici, ta petite ni toi. Parce qu'on boit une goutte de temps en temps, on n'en est pas moins un brave homme. J'ai des enfants, moi aussi : un gars qui est au service, une fille qui travaille pour être maîtresse d'école, et j'en aurais une aussi grande que toi si les fièvres ne me l'avaient pas ôtée. Allons, n'aie pas peur, je ne mangerai pas ta sœur, va mettre ta somme sous le petit hangar à côté.

Rita obéit, reconnaissant que le conseil était bon, et la pauvre Grisonne se coucha sans litière et sans souper ce soir-là.

Quand elle revint, la période froide de la fièvre avait cessé et la période de chaleur commençait; rouge, d'un rouge ardent, les paupières gonflées, la tête brûlante, Dorothée commençait à s'agiter, bientôt elle se mit à gémir, à parler avec volubilité, elle se croyait au théâtre, elle manquait tous ses exercices, elle sautait trop bas, elle laissait tomber les boules en jonglant; avec des gestes suppliants, une voix haletante, elle priait l'oncle Margasse de la laisser reposer... et le vieux cantonnier, stupéfait, écoutait et regardait sans comprendre. Rita le mit un peu au courant de leur situation, mais cette confidence n'eut point pour effet de l'attendrir.

— Me voilà bien! disait-il en jurant entre ses dents, moi qui suis un honnête homme, me voilà bien! avec deux baladines dans ma maison!

Et il jetait un coup d'œil de travers à la pauvre Rita.

— Et si ce saltimbanque de malheur que vous appelez votre oncle vient demain me faire un mauvais parti? Qu'est-ce que je lui répondrai, moi? Il est dans son droit, c't'homme! Pourquoi que vous n'êtes pas restées dans sa baraque au lieu de courir les champs comme deux folles?... Allons, découvre un peu ta petite, tu ne vois pas qu'elle a trop chaud maintenant? Voilà la sueur qui commence, c'est bon signe, l'accès va finir, mais faudrait pas qu'elle en ait un second!

— Vous croyez que c'est fini? dit Rita avec angoisse.

— Fini, pour bientôt, oui, jusqu'à ce que ça recommence.

— Et alors, nous pourrons partir demain?

— Demain? tu peux bien dire aujourd'hui, il est une heure du matin, ça vient de sonner au clocher de Fréterive. Laisse ta petite sœur se reposer, repose-toi toi-même si tu peux, car demain au jour tu décamperas; je n'ai pas envie que M. l'ingénieur vous trouve ici quand il viendra en inspection!

— Est-ce qu'il vient souvent? dit Rita terrifiée.

— Souvent ou pas souvent, c'est tout un! Il suffit d'une fois, comme on dit, et Jean-Pierre Exertier est connu pour un cantonier modèle. Ça ne serait pas une bonne note qu'il aurait sur son livret d'y mettre que sa maison sert d'auberge à des danseuses de corde.

— Vous avez fait une grande œuvre de charité, dit Rita, domptant les rancunes de son orgueil humilié et Dieu vous en récompensera dans vos enfants!

Le cantonnier resta muet; enfin d'une voix plus douce :

— Tu crois? dit-il; tu crois vraiment qu'il y a un Dieu là-haut pour récompenser le bien que font les pauvres gens?

— Oui, je le crois! C'est auprès de lui qu'est

votre petite fille et que sont aussi mon père et ma mère qui étaient si bons, si honnêtes, et s'ils nous voient, — s'ils vous voient, — ils prient ce Dieu de vous bénir pour ce que vous faites à leurs enfants. Et se couvrant le visage de ses deux mains, elle éclata en sanglots.

— Chut! chut! fit le cantonnier plus ému qu'il ne voulait le laisser voir, tu vas réveiller ta petite sœur qui dort maintenant. Tais-toi; ça ne sert à rien de pleurer — à moins que ça te soulage. Je me rappelle que quand j'ai porté en terre ma petite Fanchette, j'avais l'œil sec, comme les pierres que je casse, mais quand je suis revenu à la maison et que j'ai vu son lit vide, j'ai pleuré comme une fontaine. Pleure si tu veux, mais ne fais pas de bruit. Quand la petite s'éveillera, tu lui feras boire du lait de ton ânesse, et puis,... ma foi, je vous donnerai un pas de conduite jusque chez Mlle La Bâtie, c'est là que vous serez bien soignées! Allons, je vais faire un somme, fais-en autant. Et s'enveloppant d'un surtout de peaux de mouton qu'il décrocha du mur, il s'étendit sur un tas de broussailles sèches et ne tarda pas à faire entendre un ronflement sonore.

XII

Mlle La Bâtie ou Mlle Liaudine [1], comme l'appelaient ses nombreuses clientes, était la Providence sur terre sous la figure d'une vieille fille d'une quarantaine d'années, grande et vigoureuse, avec de superbes yeux noirs, le seul beau trait de son visage irrégulier, tout pétri de bonté. Comme elle possédait une jolie aisance et un vieux manoir tout enguirlandé de vigne, elle avait reçu plus d'une offre de mariage, car la fortune est chose rare en Savoie, mais elle n'en avait voulu écouter aucune, nul homme au monde, selon elle, ne valant le sacrifice de sa liberté. Elle vivait d'une vie absolument patriarcale, au milieu de serviteurs dévoués, dédaignant d'ailleurs toutes les recherches de l'élégance et du confort moderne. Une robe de laine noire l'hiver, de cotonnade grise l'été, une pèlerine ou un manteau, un chapeau de

1. Claudine.

Mlle Liaudine était la providence des malheureux.

paille noire ou de feutre suivant la saison, toujours de la même coupe, quelle que fût la mode, c'était là son costume. Il se compliquait pour tous les jours d'un immense tablier muni de deux poches, deux vrais bissacs, où s'engouffraient les secours de toute nature qu'elle portait aux malheureux. Il était bien rare qu'on ne vît pas sortir par la fente d'une de ses poches le goulot vert d'une bouteille bouchée soigneusement : c'était la provision de quinine qu'elle allait faire prendre elle-même à ses fiévreux. Le dimanche seulement, le grand tablier disparaissait et Mlle Liaudine, revêtue d'une robe de mérinos noir, avec un petit volant dans le bas — seule concession qu'elle eût jamais faite à la mode — un mantelet de soie de forme antique jeté sur ses épaules maigres, une capote de dentelle noire, non moins vénérable, posée sur ses épais bandeaux d'un noir grisonnant, se rendait à la grand'messe. Sur son passage, les paysans accouraient en foule, les enfants la tiraient par sa robe, les femmes venaient gémir leurs complaintes et les hommes montrer leurs horions. Elle consolait, grondait, conseillait, promettait le pansement aux blessés, des remèdes aux malades, des recettes aux ménagères, des greffes, des graines, des boutures aux cultivateurs et, poursuivie jusqu'au seuil de l'église par ses *pratiques*, comme elle les appelait, finissait par arriver à sa place juste au moment où M. le curé bénissait les têtes inclinées. Elle n'avait pas

un ennemi dans le pays, pas même le médecin qui la considérait comme la plus dévouée, la plus sûre, la plus intelligente des aides et, à dix lieues à la ronde, on connaissait et on bénissait Mlle La Bâtie.

Que de fois, pendant les rudes nuits d'hiver, on l'avait rencontrée, enveloppée de sa grande mante à capuchon, grimpant les sentiers ardus, enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, pour aller porter du secours à quelque malade, ou aider à bien mourir quelque misérable agonisant. Ses mains vaillantes, ses larges mains brunes et un peu ridées, toujours prêtes à aider le prochain, emmaillotaient le chétif nouveau-né, ensevelissaient le vieillard décrépit, pansaient les plaies béantes, nettoyaient les ulcères, et puis s'amusaient à soigner les fleurs et à faire des bouquets de roses pour les jeunes filles. Car elle était très gaie, Mlle Liaudine, très aimable, riant d'un bon cœur, et chantant même au besoin une chanson savoyarde. La vue des misères humaines ne l'avait jamais rendue amère ni sombre. Elle ne pensait à la souffrance que pour la soulager, au mal que pour y substituer le bien, aux méchants que pour les rendre meilleurs, et c'est pourquoi le cantonnier avait dit à Rita : « C'est là que vous serez bien soignées ! [1] »

1. Ce portrait est tracé d'après nature. L'auteur s'honore d'avoir eu pour amie son modèle, Mlle G..., dont le souvenir est encore béni dans le canton de Montmélian.

Les jeunes filles arrivèrent au manoir vers huit heures du matin, accompagnées de leur étrange protecteur.

Mlle La Bâtie revenait de la messe; à sa porte, comme de coutume, il y avait nombreuse réunion de mendiants et d'éclopés. Elle leur fit signe de la main d'attendre, et alla tout droit vers les nouveaux venus. Dorothée, bien pâle et bien faible, se tenait à grand'peine assise sur la Grisonne, et Rita, les yeux rougis par les larmes, par l'insomnie, serrait machinalement la bride de l'ânesse dans sa main et baissait la tête avec une sorte d'accablement peu habituel chez elle.

— Bon Dieu! qui m'amenez-vous là, père Exertier? dit la bonne demoiselle, voilà une jeune fille qui est prête à se trouver mal. Venez dans mes bras, ma mignonne; et elle prit la petite et la déposa à terre, toute chancelante.

— Sauf respect, mademoiselle Liaudine, dit Exertier, ce sont des baladines, des danseuses de corde que j'ai trouvées hier soir dans ma cahute, là-bas, près de la rivière.

— Des danseuses de corde! Elles n'en ont pas l'air! Entrez, mes enfants, et vous, Jean-Pierre, allez prendre un verre de vin à la cuisine. Et, faisant signe à Rita de la suivre, elle emmena Dorothée dans la petite pièce claire et gaie qu'elle appelait son cabinet.

Elle la fit s'étendre sur le vieux petit canapé de bois peint en blanc, garni de damas de laine d'un

vert jaunâtre, qui avait dejà servi de couche à bien des infortunes, tâta son pouls, sa tête, ses mains, regarda sa langue, hocha la tête de l'air satisfait d'une personne qui se dit : « je sais ce que c'est », et puis demanda du bouillon chaud. Elle en fit boire une tasse à Dorothée et obligea Rita à en prendre aussi avec un bon croûton de pain et un verre de vin de Montmélian.

La pauvre fille ayant ainsi repris des forces, put commencer le long et douloureux récit de ses malheurs, bien soulagée de le dire à une âme toute pleine de compassion comme celle de la bonne Mlle Liaudine. Celle-ci l'écoutait sans l'interrompre, autrement que par quelques exclamations de sympathie.

— Pour le moment, dit-elle quand Rita eut terminé, il n'y a qu'une chose à faire! Rester ici et tâcher de couper la fièvre à votre petite sœur; après, nous verrons; j'ai des amis à Annecy, ils pourront vous servir peut-être...

Et comme la jeune fille se confondait en remerciements : — C'est bon! c'est bon! dit la vieille fille, quand vous serez tirée d'affaire, vous aiderez les autres à s'en tirer, à votre tour; c'est ainsi que vous m'en témoignerez votre reconnaissance.

Elle appela à haute voix : « Josette! » Une Savoyarde, jeune et laide, entra d'un air assez empressé qui faisait honneur à ses instincts charitables.

— Josette, dit la maîtresse, vous allez monter

là-haut avec ces deux jeunes filles, vous les conduirez à la chambre jaune, vous ferez une flambée de sarment, vous bassinerez le lit et vous aiderez à y coucher cette petite. Et maintenant allez avec elle, mes enfants, j'irai vous trouver quand j'en aurai fini avec mes *pratiques*.

Trois semaines durant, les deux fugitives restèrent dans cette hospitalière demeure où la vie aurait pu leur être si douce. Mais les maladies et les inquiétudes ne leur laissaient guère de répit. A force de quinine, Mlle La Bâtie avait réussi à éloigner les accès de fièvre et à en diminuer l'intensité; mais par malheur, l'automne, exceptionnellement doux et pluvieux cette année-là, nuisait à l'effet des remèdes et l'on perdait en un jour ce qu'on avait gagné en six. Rita se désolait, en voyant l'hiver venir, craignait de voyager en montagne par la neige et cependant ne voulait pas abuser de la bienveillance de leur hôtesse. Un événement imprévu vint brusquer le dénouement et les obliger à partir. Mlle La Bâtie, subitement appelée à Chambéry par la mort d'un de ses parents, dut s'absenter pour un temps illimité, et quoiqu'elle insistât un peu pour garder les jeunes filles chez elle, Rita, qui avait beaucoup de tact et de délicatesse, comprit que leur situation deviendrait tout à fait fausse dans une maison sans maîtresse pour la gouverner. Être à la merci des domestiques lui semblait chose impossible à supporter, elle se décida donc à partir pour Fa-

verges le jour même où Mlle La Bâtie quitterait le logis. Dorothée, d'ailleurs, était à peu près remise, le vent avait tourné à l'est, une bise vivifiante soufflait dans la vallée, le changement d'air ne pouvait qu'aider l'enfant à reprendre des forces et Mlle Liaudine le reconnut elle-même.

Le jour du départ, elle s'occupa avec son activité ordinaire de les bien munir de provisions de route; on entassa dans un panier de la viande froide, une petite terrine de beurre, de la tome sèche [1], deux bouteilles de vin de Saint-Jean de la Porte, une bouteille de café noir, du sucre, du pain et même un pot de confiture, très utile pour prendre la quinine en poudre. Mais quand vint l'instant de doser la précieuse substance, Mlle Liaudine s'aperçut que son bocal était vide, ou à peu près. Elle poussa un cri de désespoir qui fit accourir Rita.

— Qu'y a-t-il, mademoiselle? s'écria-t-elle en entrant dans le cabinet où la bonne demoiselle, debout devant sa vitrine ouverte, ses petites balances de cuivre plantées devant elle, ses lunettes sur le nez et son bocal à la main, semblait la Consternation sur deux pieds.

— Il y a... qu'il n'y a pas de quinine! Pas de quinine dans cette saison! Je croyais en avoir encore quelques grammes en réserve, mais il paraît que je me trompais, j'ai tout usé, évidemment

1. Fromage savoyard.

j'ai tout usé! Et elle montrait son bocal vide où la poudre blanche avait laissé çà et là quelques marbrures. — Et comment faire? Il en faut pour votre petite sœur, et puis surtout pour la grôsse [1] Falcoz, pour le grôs Vachez, pour la femme Dardel. Ah! c'est la femme Dardel qui en a besoin! Elle mourra d'un accès pernicieux si on ne coupe pas celui de ce soir. Et cette sotte de Josette qui s'est tourné le pied; comment envoyer à Saint-Pierre-d'Albigny? On ne donne pas de la quinine au premier venu.

— Mademoiselle, j'irai si vous voulez...

— Vous! c'est une idée! Dans le fait, pourquoi pas? Attendez, je vais vous donner un mot pour le docteur Servoz, il vous remettra ce que je lui demanderai, ce serait trop loin d'aller chez le pharmacien à Montmélian. Et elle se mit à écrire avec vivacité. Un quart d'heure plus tard, Rita, couverte de sa mante, partait pour Saint-Pierre; elle y arriva sans encombre, eut la bonne chance de rencontrer le docteur et revint avec une provision de quinine capable de guérir toutes les fièvres de la vallée, car Mlle Liaudine ne faisait pas les choses à demi et le docteur, son compère en bonnes œuvres, ne lui marchandait ni la confiance, ni les drogues.

Toute pensive, elle suivait la longue route poudreuse, songeant à son avenir si incertain, à ce

1. On dit en Savoie *grôs* et *grôsse* pour vieux et vieille.

que serait demain,... après-demain,... le jour d'après... Combien durerait-elle, cette vie vagabonde, cette marche vers l'inconnu, ce désarroi de son existence, où elle ne pouvait plus prévoir une place pour le travail paisible, une direction suivie, un but déterminé à atteindre?... Dans quelques heures, elle et sa sœur allaient quitter, sans espoir de retour, ce toit béni où elles avaient joui d'un repos si doux, qu'allaient-elles devenir ensuite? A Faverges, voudrait-on les employer? Et si l'on ne voulait pas? Où iraient-elles? Dorothée affaiblie par la fièvre ne pouvait ni travailler beaucoup, ni même supporter des fatigues et des privations trop prolongées. Et l'hiver venait!...

Le cœur de plus en plus angoissé, Rita avait ralenti son pas; d'ailleurs, elle se sentait un peu lasse, car, pressée de rapporter la quinine à Mlle La Bâtie, elle ne s'était arrêtée à Saint-Pierre que pendant très peu d'instants; et puis, elle était en route depuis huit heures du matin, il en était près de onze, la faim commençait à se faire sentir.

Notre voyageuse s'assit sur un quartier de roc, au coin d'une prairie entourée d'une haie vive et ombragée de grands arbres. Un pain, acheté à la ville, des pommes et des noix, lui fournirent un frugal repas, qu'elle mangea avec un appétit de dix-huit ans. Une belle source coulait à quelques pas d'elle, s'échappant d'un petit bassin où son cristal limpide laissait voir les cailloux dorés épars sur le fond de sable. Rita s'inclina pour y

puiser et savourer quelques gorgées d'eau fraîche qui lui parurent délicieuses... Comme elle se relevait, elle sentit tout à coup un corps lourd tomber brusquement sur ses épaules, un souffle chaud effleura son visage, une tête velue frôla sa joue et une large langue, très douce, se promena sur son cou, sur ses oreilles, sur ses cheveux...

La surprise lui avait fait jeter un cri, elle se redressa brusquement et Turc, le chien des Margasse, sauta après elle. Fou de joie, il poussait des petits cris de bonheur, prenait sa course, comme pour un galop effréné autour d'elle, puis s'arrêtant brusquement, se levait tout grand debout sur ses pattes de derrière, lui passait un rapide coup de langue sur la figure et se remettait à courir.

— Turc! Turc! disait la pauvre Rita affolée, tais-toi, mon petit chien! Viens ici, vite! A bas! Tout beau là!...

Mais l'animal, transporté de joie, ne lui répondait que par de larges aboiements lancés à toute volée.

Comment était-il là? S'était-il perdu? Avait-il suivi les fugitives à la trace? Ou plutôt — à cette idée Rita frissonna de terreur — ne suivait-il pas ses maîtres sur la grande route?...

Vite, vite, sans prendre garde aux épines qui la déchirent, aux pierres qui la meurtrissent, aux branches où ses vêtements s'accrochent, elle traverse la haie, grimpe la pente de la prairie, se

perche sur un vieux saule et regarde la route... Rien!

Elle respire, son cœur bat à fendre sa poitrine et un nuage rouge passe devant ses yeux, elle a couru si vite! Un peu d'espoir lui revient au cœur — Turc est perdu bien sûr, et, guidé par son instinct, l'a retrouvée.

Les Margasse ont dû quitter Allevard, c'est dans la confusion du départ que le chien se sera échappé; ils ont pris le chemin de fer, ils sont à Aix, bien certainement!

Avant de descendre, elle jette encore un coup d'œil autour d'elle...

Rien en vue, mais un bruit sourd de mauvais augure...

Elle tend l'oreille,... concentre toutes ses forces pour écouter,... le bruit s'éloigne...

Turc, las de ses courses extravagantes, s'est couché au pied de l'arbre et, la langue pendante, les pattes allongées, les flancs soulevés par un halètement énergique, semble parfaitement heureux de son repos.

De nouveau, le bruit de voitures marchant lourdement se fait entendre, Turc dresse les oreilles, et relève la tête... Le bruit augmente,... se rapproche... Au tournant de la route apparaît une roulotte suivie d'une charrette portant un bizarre chargement que Rita ne connaît que trop bien; en avant marchent deux hommes : l'hercule et son fils...

Prompte comme l'éclair, elle se glisse à terre et saute sur le collier du chien, qui se lève déjà sur ses jarrets. D'une main, elle le tient, de l'autre, elle essaie de comprimer son museau, mais la main est trop petite, et le museau trop large; Turc se secoue et cherche à se débarrasser de ses entraves; il va aboyer, attirer l'attention des Margasse... Que faire?

De la main gauche, elle déroule rapidement le châle de tricot épais qu'elle avait jeté sur ses épaules pour se garantir du froid pendant sa petite halte, elle en enveloppe la tête du chien au risque de l'étouffer, croise et recroise le tissu de laine sur ses yeux, sur sa gueule, sur son cou. Il se débat,... elle résiste... Ses doigts, cramponnés à l'anneau de fer du collier, sont creusés d'un sillon douloureux; les nerfs de son poignet, ébranlés par les secousses, se contractent jusqu'à la torture,... n'importe! elle tient bon!... Une force extraordinaire la soutient : c'est la lutte pour la vie, pour l'honneur, pour l'amour fraternel, elle n'y faiblira pas!...

A demi étouffé, le chien se contente maintenant de protester par de sourds reniflements et s'abat sur l'herbe.

Et les voitures avancent toujours... Elles sont maintenant si près qu'on entend les voix des deux hommes... Une fois même, Achille appelle : Turc! Turc! — et le chien essaie de s'échapper, — et Rita le maintient avec plus de force.

— Turc! répète Achille, et il siffle.

— Bah! laisse-le, dit Margasse, il chasse dans les taillis, il nous rejoindra tout à l'heure! Hue! Cocotte! Et les jurons qu'il profère se perdent dans le bruit des roues.

La roulotte s'éloigne peu à peu; elle suit la route d'Albertville. Oh! comme elle marche lentement! Les minutes semblent des heures!

Rita est couchée par terre, sans lâcher son terrible ami. Elle guette en écoutant, car elle ne peut rien voir... Enfin! Enfin! le ronronnement des roues sur le sol ne s'entend plus,... non, pas même un murmure. De la main restée libre, avec une adresse merveilleuse, elle fait passer dans l'anneau du collier, le bout du châle de tricot et le noue solidement; alors, tout doucement, elle débarrasse Turc de son incommode muselière.

Il est à demi asphyxié, le pauvre chien! Ses yeux sont injectés de sang, son souffle court secoue faiblement sa large poitrine, mais sa queue bat encore de petits coups, comme pour dire : « Mort ou vivant, je t'aimerai toujours, jusqu'à la fin! » . . . . . .

Une heure plus tard, Mlle La Bâtie et Dorothée, assises sur le banc de pierre, sous la vigne devant la maison, voyaient arriver Rita en singulier équipage. Ses vêtements étaient déchirés, sa main droite, enveloppée dans un mouchoir, paraissait inerte, sa figure était pâle, ses yeux cernés, comme si elle relevait de maladie et,

Elle enveloppa la tête du chien au risque de l'étouffer.

de la main gauche, elle tenait attaché, par un châle de tricot qui servait de laisse, un grand chien à poil fauve.

— Turc! c'est Turc! s'écria Dorothée.

A l'appel de son nom, il bondit si vite et si fort que le châle échappa aux doigts fatigués de Rita, et, le traînant après lui, le chien courut vers la petite fille qu'il accabla des plus frénétiques caresses...

Une bonne nuit remit complètement Rita de sa fatigue; des compresses d'arnica soulagèrent ses meurtrissures et Turc, enchanté d'avoir retrouvé ses jeunes maîtresses d'abord, et puis son amie la Grisonne ensuite, signala sa joie par une foule d'exploits tous plus ou moins dommageables à la maison où il recevait l'hospitalité. Il effaroucha une couvée de petits canards, renversa des pots de fleurs avec sa queue toujours en mouvement, vola un reste de poulet froid, lécha une motte de beurre laissée par Josette sur la table de la cuisine, poursuivit les chats en chasse à courre au milieu du potager au grand détriment des couches et des planches de légumes, et finit par s'installer au beau milieu du lit de Mlle Liaudine, sur sa jolie couverture de tricot, éblouissante de blancheur.

C'était un vrai sauvage, et Josette, à la grande terreur de Dorothée, avait déjà parlé de *boulettes*. Mlle La Bâtie se contenta de condamner le coupable à la réclusion; il fut enfermé dans une petite

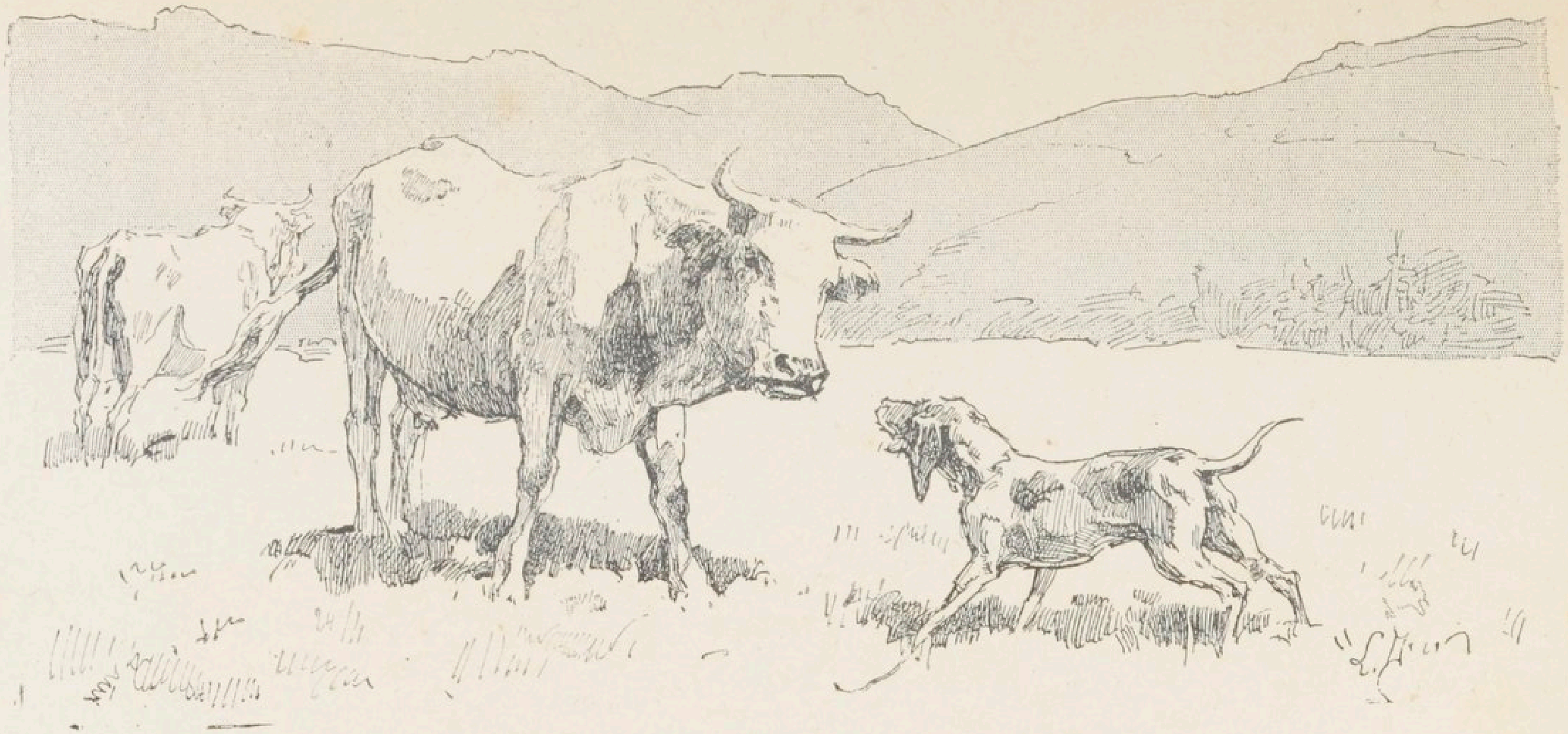
logette où l'on serrait les châssis et les pots vides, et après avoir hurlé piteusement pendant une heure, finit par s'endormir. Sa prison, d'ailleurs, était égayée par de fréquentes visites de ses amies, et les copieuses lappées de soupe grasse qu'il s'ingurgitait à grand bruit le consolaient encore bien plus efficacement.

Les deux sœurs étaient, on le pense bien, fort confuses d'avoir un camarade si mal élevé, mais leur excellente hôtesse leur avait fait comprendre que le lâcher c'était s'exposer à de nouveaux incidents très dangereux. Puisque le chien leur était si dévoué, ne valait-il pas mieux le garder avec elles? Ce serait un défenseur au besoin et, certes, il ne serait pas de trop!

Il fut donc convenu que le départ serait reculé de deux jours pour laisser aux Margasse le temps d'atteindre Albertville. Pas plus, car les commérages des paysannes allant au marché de Grésy, ou à Albertville même, pouvaient donner l'éveil et, de proche en proche, amener la découverte de l'asile où les jeunes filles étaient réfugiées.

C'est avec bien des larmes de tristesse et de reconnaissance, qu'elles se séparèrent de Mlle Liaudine. Dorothée l'embrassait en sanglotant et Rita, la gorge serrée par l'émotion, sut pourtant trouver des paroles pour lui dire tout ce qu'elle sentait de gratitude et de respectueuse affection.

Le lendemain au matin, à leur tour, elles quittèrent le toit paisible où elles avaient été si bien



Baissant la tête, la vache le menaça de ses cornes.

accueillies, si tendrement soignées. Dorothée, avec un gros soupir, monta sur la Grisonne, Rita reprit son bâton de pèlerine et Turc, joyeux de retrouver sa liberté, s'élança dans le chemin en donnant de la voix à pleins poumons, ce qui mécontenta très fort les deux vaches qui sortaient pour aller au pré. Baissant la tête, elles le menacèrent de leurs cornes, mais il n'en prit cure et continua de courir comme un forcené jusqu'à un détour du chemin où il s'arrêta brusquement, planté sur ses quatre pattes écartées, le nez en l'air, l'œil éveillé, les oreilles tendues, la tête tournée vers ses jeunes maîtresses comme pour leur dire : « A présent, nous allons reprendre nos caravanes ! »

XIII

On coucha à Grésy-sur-Isère; la chambre, la nourriture pour les bêtes et les gens firent un si grand trou dans la bourse de Rita qu'elle résolut de s'arrêter le moins possible dans les auberges. Malheureusement, Dorothée était encore bien peu vaillante et elle craignait tant de la voir retomber malade, qu'elle abandonna toute idée de marches forcées.

Pendant toute la journée suivante, moitié à pied, moitié sur Grisonne, on arriva tant bien que mal au col de Tamié. Les provisions de Mlle La Bâtie avaient fourni deux bons petits repas; — Turc, qui depuis longtemps, était habitué à jeûner chez les Margasse, se contenta du pain noir acheté à Grésy, et rongea mélancoliquement les croûtes dures, brunes, à peine mangeables de ce pain de mon-

tagne, triste mélange de blé noir, de seigle et de froment. Si sa cervelle de chien avait pu philosopher, il aurait fait sans doute plus d'une réflexion amère sur l'étonnante instabilité des bonheurs humains et la facilité navrante avec laquelle les bonnes soupes à l'eau de vaisselle font place au pain noir moisi.

La Grisonne, elle, paissait tranquillement l'herbe courte pendant les moments de halte et donnait encore en quantité suffisante son lait sucré, boisson fort agréable à ses maîtresses.

La montée du col leur parut plus longue que rude. Le chemin est bon et presque partout ombragé. Il n'a rien de l'aridité rocailleuse des cols en haute montagne. C'est une promenade, non une ascension.

A la nuit tombante, les jeunes filles atteignaient Plancherine et bientôt voyaient s'étaler sur les pentes vertes, au pied des bois de sapin, les bâtiments de l'abbaye de Tamié.

C'est dans la première moitié du XIIe siècle, en 1132, que saint Pierre de Tarentaise vint fonder, dans cette haute vallée, un monastère de l'ordre de Cîteaux. Elle était alors complètement couverte d'épaisses forêts et les travaux des moines, là, comme dans tant d'autres endroits, durent, au début, ressembler beaucoup à ceux des pionniers du Far-West. Abattre des arbres, défricher des champs, tracer des routes, élever de grossières constructions, tel était l'emploi de leur

temps, en dehors des heures consacrées à la prière et à la méditation.

Pendant plusieurs siècles, ils continuèrent à s'occuper d'agriculture et transformèrent le vallon de Tamié, qui devint un des plus riches parmi les pâturages des Alpes pennines. Le passage du col était alors très fréquenté et une grande partie du trafic entre Genève et le Piémont passait par là.

La richesse de l'abbaye augmentant, la ferveur des religieux s'en ressentit; vers la fin du XVIIe siècle seulement, sous la direction lointaine de l'abbé de Rancé, qui venait de réformer la grande Trappe, le couvent reprit, dans toute sa sévérité, la règle de saint Benoît. La Révolution dispersa les trappistes. Après l'annexion de la Savoie à la France, une colonie de la Trappe de Besançon est venue s'y établir de nouveau en 1861. La vallée de Tamié n'est plus traversée maintenant que par les touristes ou les rares voyageurs qui vont d'Annecy à Albertville, aussi a-t-elle gardé un grand charme de fraîcheur, de simplicité, de solitude. Les hautes cimes qui l'enserrent n'ont ni glaciers, ni aiguilles, ni profils menaçants; les rochers sortent des bois de sapins en masses nobles et pittoresques; sur de longues pentes, abruptes mais verdoyantes, paissent de grands troupeaux de ces jolies vaches tarines, rousses, aux yeux cerclés de brun. Au fond du vallon, dort un petit étang, seul reste des travaux d'irrigations exécutés

au temps jadis par les moines de Tamié. Une très modeste auberge, ou plutôt un cabaret, offre une hospitalité peu coûteuse, mais peu confortable. — C'est devant le seuil que nous allons retrouver nos voyageuses.

Rita, un peu intimidée par le bruit des voix et des chansons sortant de la salle basse, s'était arrêtée à la porte, se demandant où elle allait trouver l'hôtesse, et n'osant pas laisser seule Dorothée, à demi endormie, la Grisonne, et Turc, le plus embarrassant de la bande, car, dans son zèle, il recommençait déjà à jurer, à montrer de formidables crocs, à faire toute espèce de démonstrations désobligeantes.

Celui auquel elles s'adressaient principalement, était un beau grand jeune homme blond, portant l'uniforme des gardes forestiers. Appuyé de l'épaule contre un des montants de la porte, il fumait une grosse pipe de bruyère et paraissait s'amuser beaucoup de la colère du chien. Il le provoquait du bout d'une badine de saule; Turc, fâché pour de bon, aboyait furieusement et semblait prêt à s'élancer sur son ennemi.

— Vas-tu me croquer? — Vas-tu me manger? disait le jeune homme. — J'en ai vu bien d'autres que toi, mon drôle! Ouah! Ouah! — Ouah! — et il le contrefaisait en riant.

— Monsieur, s'il vous plaît, laissez mon chien tranquille! dit Rita mécontente. Il ne fait rien de mal; c'est vous qui l'agacez. S'il vous arrive

malheur, ce sera de votre faute, pas de la mienne.

Elle avait parlé d'un ton net et ferme, sans embarras comme sans effronterie et ses beaux sourcils noirs s'étaient légèrement rapprochés. Le jeune forestier la regarda d'un air hautain, et tirant sa pipe de sa bouche, il dit :

— Je n'ai pas peur de votre chien, la belle fille, ni de vos sourcils noirs froncés non plus. Ils vous siéent fort bien, d'ailleurs.

Pour le coup, Rita était tout à fait en colère.

— Je vous prie de m'épargner vos compliments, dit-elle avec beaucoup de dignité. Je désire entrer dans cette auberge. Nous sommes lasses, et ma petite sœur vient d'être malade des fièvres. J'ai peur des froids de la nuit pour elle.

Un peu confus, le garde se rangea pour la laisser passer ; elle entra dans la cuisine. Un groupe d'ouvriers piémontais, attablés autour d'un bloc de polenta [1] qu'ils attaquaient tous à la fois avec leurs mains noires, soupaient bruyamment. Le tapage redoubla à l'entrée de Rita et à sa demande : « Où est l'hôtesse? » vingt plaisanteries répondirent. Un peu inquiète, elle voulut sortir, mais deux ou trois vauriens la suivirent. L'un d'eux essaya de la retenir, l'autre lui barra le passage et un troisième voulut lui enlever son bâton.

1. Bouillie de maïs très épaisse.

Rita se défendait à grand'peine et commençait à avoir peur pour elle et pour sa sœur...

— Voulez-vous bien finir, tas de bandits! dit une voix sonore et impérieuse. Gare à vous si je m'en mêle! — Et vous, dit brusquement le garde à Rita, qu'est-ce que vous allez faire là dedans? Vous me prêchiez, il y a deux minutes, en me disant que si votre chien me mordait je l'aurais bien cherché, est-ce qu'une jeune fille qui entre toute seule dans une salle pleine d'ivrognes ne va pas chercher aussi des désagréments? Est-ce que c'est là votre place?

— Je vous remercie, monsieur, dit Rita un peu tremblante — je vous remercie beaucoup! — Et ses beaux yeux jetèrent au garde un regard plein de reconnaissance : — ne pensant qu'au service rendu, elle avait oublié la semonce qui l'avait accompagné.

— Si c'est l'hôtesse que vous cherchiez, la voilà qui ramène ses vaches du pré, dit le forestier d'un ton radouci; mais franchement vous ne serez pas trop bien là, votre sœur et vous. Il y a ici une bande de Piémontais employés aux travaux de la route; ils ne valent pas la corde pour les pendre. C'est jour de paie, ils vont boire, crier, jurer, jouer à la « morra » [1] toute la nuit, et gare aux coups de couteaux!

— Mais que puis-je faire? Mon Dieu! Nous ne

1. Jeu italien.

pouvons pas coucher dehors la nuit dans cette saison, il fait trop froid... et Dorothée qui est à peine remise!... Elle pâlissait d'angoisse en parlant.

— Comme vous vous agitez! A quoi cela rime-t-il de se mettre dans des états pareils? dit-il d'un air bourru.

— C'est que je suis un peu énervée. J'ai eu beaucoup de soucis depuis quelque temps...

Le jeune homme la regarda en face. Le beau et fier visage portait la trace de tant de peines et aussi un tel reflet d'honnêteté qu'il se sentit touché.

— Voyons, dit-il, un peu de courage encore, je vais vous conduire à Plancherine. La mère du curé est une bonne vieille femme, je la connais, elle vous donnera un asile pour cette nuit. — En route!

Mais Rita ne bougea pas.

— Merci beaucoup, monsieur, dit-elle, vous êtes bien bon, mais...

— Mais quoi?

— Je ne veux pas vous déranger de votre chemin.

— Je n'ai pas de chemin, et vous ne me dérangez pas. — S'il n'y a que cela qui vous gêne!... Allons! — et il frappa un coup de sa baguette de saule sur la croupe de l'ânesse.

— C'est que..., reprit Rita, c'est que... Elle s'arrêta.

— Ah! je vois! fit le jeune homme en riant à belles dents. Vous avez peur de voyager la nuit

Turc répondit par un sourd grognement.

seules avec moi? Rassurez-vous, je suis un brave garçon, un très brave garçon même; tout le pays

me connaît. Et puis je ne suis pas le premier venu.

Il tira de sa poitrine un petit portefeuille en basane. — Tenez! attendez! je vais chercher une chandelle pour que vous puissiez lire.

En un clin d'œil, il revint, tenant une lumière, et plaça sous les yeux de Rita une feuille de papier avec des timbres officiels.

— Voyez là... « Karl Weber, garde forestier, ancien fourrier, décoré de la médaille militaire... » et de trois médailles de sauvetage, ajouta-t-il. Si je le dis, ce n'est pas pour me vanter, c'est pour vous donner confiance. Vous voyez bien qu'avec moi vous êtes aussi en sécurité qu'avec un gendarme. Partons-nous cette fois?

— Oui, oui, Rita, partons, dit Dorothée, tu verras que la vieille dame nous recevra bien.

— Et puis, vous avez votre chien pour vous protéger contre moi, ajouta le garde en montrant de la main Turc qui, fort rancunier de sa nature, répondit à cette avance par un sourd grognement.

Chemin faisant, Karl questionna sa compagne de route. Celle-ci n'avait pas grand'chose à cacher; elle lui raconta brièvement sa triste histoire, mais sans mentionner le nom des Margasse.

— Je me souviens bien de l'incendie de votre théâtre, dit le garde; j'étais déjà par ici, et on en a tant parlé! C'est un bien grand malheur pour vous d'être sans parents, et si jeune encore! Moi, j'ai

une sœur de votre âge ou à peu près. — Elle est là-bas, à la maison, dans les Vosges. Elle apprend son état de couturière avec ma mère. Elle n'a qu'à se laisser vivre pour être heureuse; elle n'est pas comme vous, bien sûr! — Et puis vous avez un triste métier!...

Si la nuit eût été moins noire, il eût vu la pauvre fille rougir jusqu'au front à cet aveu d'une brusque franchise.

— C'est celui que mes parents m'ont appris et qu'ils exerçaient honnêtement, dit-elle avec douceur, presque avec humilité. Je n'en sais point d'autre, et pourtant... — sa voix reprit son énergie habituelle — j'y ai renoncé pour toujours et personne ne me le reprochera plus!

— J'en suis fâché, si je vous ai fait de la peine, grommela le garde; il ne faut pas m'en vouloir. Je parle comme ça, tout droit devant moi; j'ai l'habitude de dire ce qui me vient à l'esprit. Quand on vit toujours avec les arbres et son chien, on n'est pas fait aux belles manières.

Rita ne répondit rien. Ils marchèrent quelque temps silencieux, l'un à côté de l'autre. Karl avait pris la Grisonne par la bride et la guidait dans les mauvais pas. On suivait un raccourci, sentier étroit encaissé entre de hauts talus; les rochers, les racines d'arbres en faisaient une sorte d'escalier, et le trajet était assez difficultueux.

— Connaissez-vous quelqu'un à Faverges? demanda-t-il enfin.

— Je ne connais qu'une ouvrière à la filature de soie; je voudrais bien qu'elle pût m'y faire entrer.

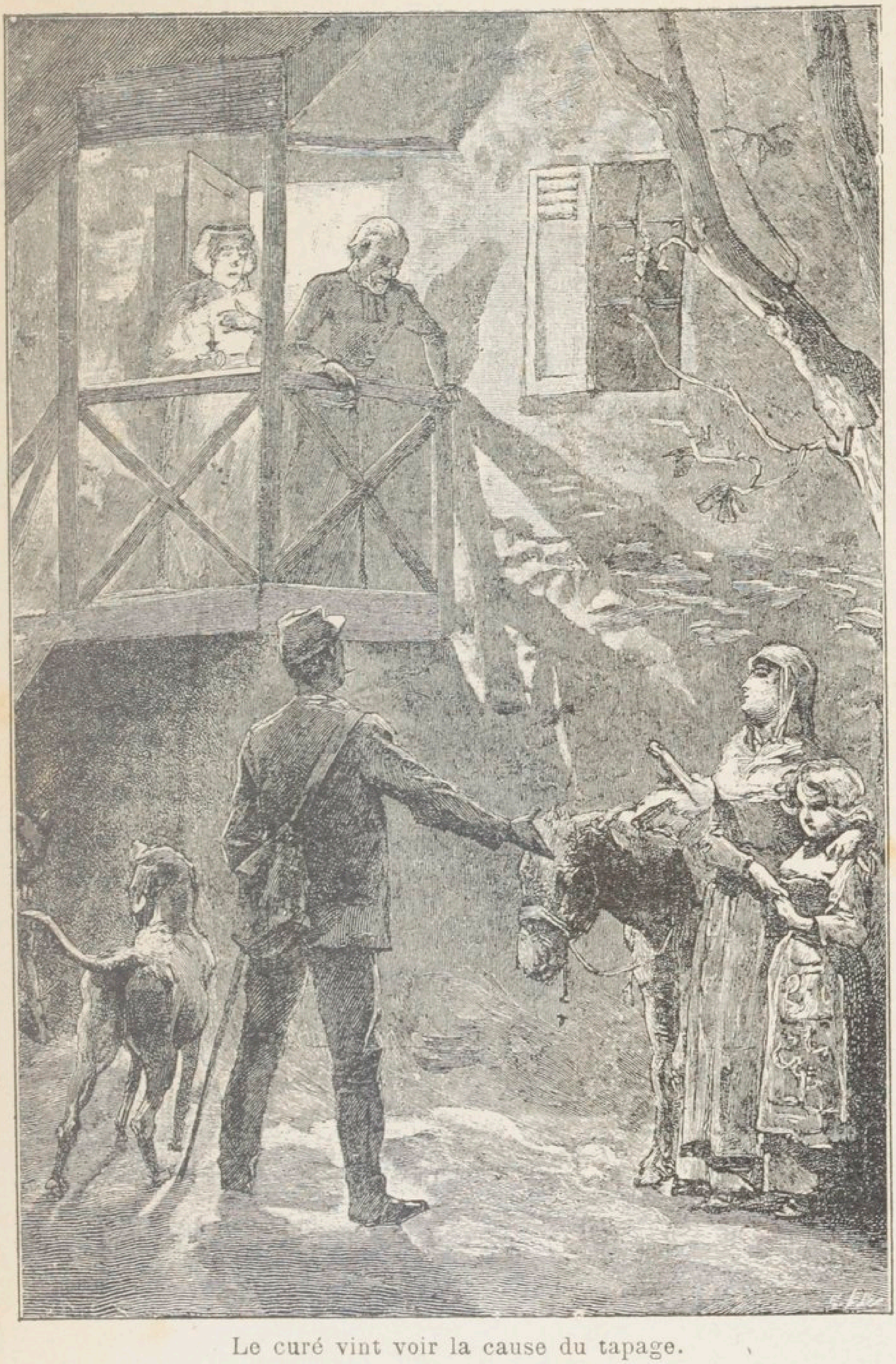
— C'est difficile, très difficile. Il faut des recommandations, ou bien, être du pays... et encore!...

— Vous ne pourriez pas m'indiquer une bonne place! dit Rita hardiment, regardant bien en face son compagnon, dont un rayon de lune éclairait la belle figure et la barbe blonde frisée.

— Moi? Une place pour vous? — Et il s'arrêta un moment, semblant chercher. — Non, je n'en connais pas... Je le regrette, ajouta-t-il avec un effort de politesse qui le surprit lui-même.

— Et puis, dit Rita amèrement, vous en connaîtriez, que vous ne voudriez pas recommander une saltimbanque.

— Je vois que vous m'en voulez toujours, d'avoir dit que vous faisiez un triste métier. Eh bien, je vous jure que si je savais un moyen de vous caser, je vous le dirais tout de suite, et de grand cœur, car vous me paraissez très honnête et vous avez bien besoin qu'on vous vienne en aide. Mais, parole de forestier, je ne connais ni à Faverges, ni ailleurs, personne qui puisse vous employer. Je suis un peu bourru, je vis comme un ours; je n'ai guère d'amis. Si je suis bien avec la mère Lognoz, où je vous mène, c'est que je lui donne, de temps en temps, des pierres et des cristaux pour la collection de son fils qui s'occupe



Le curé vint voir la cause du tapage.

d'histoire naturelle. Celui qui était avant moi lui en cherchait et j'ai continué. C'est une bonne vieille dame, qui fait du ratafia délicieux. — Mais voilà la cure; il y a de la lumière aux fenêtres; *mouchû l'incourâ* [1], comme ils disent ici, n'est pas encore couché.

Il poussa la porte à claire-voie. Le bruit d'une sonnette fêlée qui y était fixée, éveilla le chien de garde qui aboya bruyamment. Turc ne manqua pas une si belle occasion de faire valoir ses poumons et riposta avec vigueur. Le curé, suivi de sa mère, vint aussitôt s'enquérir de ce qui causait un pareil tapage, et fut un peu étonné d'abord de voir à sa porte un homme, deux jeunes filles, une ânesse et un grand chien.

Partout ailleurs, à cette heure-là, pareille visite aurait été plus qu'inattendue; mais, en Savoie, l'appel à l'hospitalité des presbytères est chose commune. Touristes attardés ou égarés, voyageurs blessés ou nécessiteux y ont bien souvent recours et — ceci soit dit à l'honneur du clergé savoyard — jamais en vain. Chez les paysans, chez les bourgeois, chez les riches, chez les pauvres aussi, on est hospitalier. On donne le peu qu'on a de bon cœur, avec une simplicité cordiale pleine de bonhomie, et l'on renvoie ses hôtes satisfaits et reconnaissants.

Karl ne s'était pas trompé en affirmant à Rita

1. Monsieur le curé.

qu'elle trouverait un asile pour la nuit chez le curé de Plancherine.

On installa les jeunes filles dans une petite pièce du rez-de-chaussée, meublée d'un lit, sorte de cadre en bois avec une paillasse de feuilles de maïs, d'une table grossière et de deux escabelles. Turc s'étendit dans un coin et la Grisonne alla rejoindre la vache dans l'étable. L'air décent des deux sœurs avait tout à fait conquis la bonne vieille Lognoz, et elle assura à Karl que ses protégées ne se mettraient en route, le lendemain matin, que réconfortées par une bonne soupe et un verre de vin bouché [1]. Et pour montrer d'avance qu'elle tiendrait sa promesse, elle alla en trottinant chercher dans le buffet une bouteille à peine entamée et quatre verres qu'elle remplit d'un vin rouge sombre.

— Prenez une goutte avant de vous remettre en route, Karl, dit-elle, et les petites et moi, nous trinquerons avec vous.

Et gaiement, de sa vieille main ridée qui tremblait, elle leva son verre. Le garde en approcha le sien, puis, un peu timidement, se tourna vers Rita en faisant le même geste.

Un éclair de reconnaissance attendrie illumina les grands yeux de la jeune fille; elle toucha légè-

1. Le vin ordinaire était si abondant en Savoie il y a trente ans qu'on le buvait au tonneau comme du cidre ou de la bière. On appelle *vin bouché* le vin mis en bouteilles.

Rita toucha légèrement le verre qu'on lui tendait.

rement de son verre celui qu'on lui tendait. Dorothée l'imita.

— Adieu et merci, madame Lognoz, dit Karl en serrant la main de la bonne vieille. Mes respects à M. le curé; dites-lui que j'ai encore trouvé des pyrites de fer et de cuivre et que je les lui apporterai un de ces jours. Adieu, mademoiselle, dit-il, en se tournant vers Rita, et bonne chance à Faverges.

— Adieu, monsieur, répondit Rita, et merci de vos bontés pour nous.

— Merci, monsieur Karl, dit Dorothée, vous nous avez rendu un bien grand service en nous amenant ici où nous serons si bien. Je prierai Dieu pour que vous soyez très heureux, et votre sœur et vos parents aussi. Je ne puis pas faire autre chose pour vous remercier, mais je le ferai de tout mon cœur.

Elle lui tendit sa petite main maigrichonne et fluette, où les veines traçaient des réseaux bleus.

Il la serra dans sa forte patte de chasseur et il disparut dans la nuit.

XIV

La soirée était assez avancée quand, le lendemain, Rita et Dorothée entrèrent à Faverges, jolie petite ville, peu éloignée du lac d'Annecy. Elle n'est guère fréquentée par les touristes, mais elle ne manque pas d'une certaine animation. Il y a des coutelleries, des tanneries, des filatures de soie; elle est au milieu d'une campagne fertile et bien cultivée et, comme tout le pays qui entoure le lac, jouit d'un climat beaucoup plus doux que celui des vallées des Alpes en général.

Les deux jeunes filles y trouvèrent un bon gîte pour la nuit et, dès le matin suivant, Rita commença ses courses, laissant Dorothée se reposer un peu. Vers midi, elle rentra découragée et inquiète. Il n'y avait rien à faire dans la ville. A la filature, le patron était absent et ne devait revenir que le lundi suivant... On était un

samedi. Elle avait en vain essayé de se recommander de quelques gens d'Allevard, de Mlle La Bâtie. On ne les connaissait pas. La réputation de la bonne demoiselle n'avait pas traversé la montagne. Et puis, partout, c'était la même question. — D'où venez-vous? Qui êtes-vous? Que savez-vous faire? Avez-vous un état?

Comment répondre, sans éveiller la défiance, soit par des réticences, soit par l'aveu d'un passé qui froissait les préjugés des gens paisibles?

Elle racontait tout cela à Dorothée dans une petite salle basse de l'auberge où celle-ci avait obtenu de se réfugier et où elle avait passé une triste matinée, n'ayant pour toute distraction que la chasse aux mouches qui bourdonnaient par centaines autour d'elle, la fatiguant de leur bruit incessant, de leurs tournoiements continuels, ou la contemplation du papier de tenture répétant cent fois la même image : un chasseur avec un habit bleu vif, appuyé sur une balustrade groseille et causant avec une bergère en corset rouge et en jupon jaune. Elle s'était bien ennuyée, la pauvre petite, mais sa sœur était navrée.

— Et pense, disait-elle, que si j'étais une paysanne ignorante et grossière, je trouverais de l'ouvrage dans les fermes, chez les bourgeois, même ici!

Elle montra la Savoyarde mal dégrossie qui lavait la vaisselle dans la cour en chantant à pleine gorge.

— Elle fait sa besogne, on la paie, elle sait où elle couchera ce soir, demain, les autres jours. Elle n'a qu'à ne pas voler, à ne pas être insolente ni par trop paresseuse, elle a sa vie assurée pour quelques années au moins. Peut-être un de ces jours, un colporteur, un ouvrier en tournée la trouvera à son goût; ils se marieront, elle aura un ami, un protecteur, une famille... Et moi!... Et nous!... Elle se cacha la figure dans les mains et se mit à pleurer.

— Chut! Rita, dit Dorothée toute bouleversée de cette grande émotion, chez sa sœur qu'elle avait toujours vue si énergique et si fière. Ne te tourmente pas comme cela, tu verras que tout finira par s'arranger. Ce n'est pas comme si nous étions vieilles, vieilles et infirmes. Nous avons encore du temps devant nous pour nous tirer d'affaire. Si nous ne réussissons pas à Faverges, nous irons ailleurs, à Annecy, à Grenoble.

— Mais de quoi vivrons-nous, ma pauvre chérie? Je n'ai presque plus d'argent; nous allons encore en dépenser ici, car je vais attendre jusqu'à lundi pour essayer de voir le chef de la filature, et après, que ferons-nous pour en gagner?

— Par ici, monsieur Karl; c'est ici qu'elles sont, dit la voix de la grosse servante.

La porte s'ouvrit brusquement et, dans l'embrasure que remplissaient tout entière sa haute taille et ses larges épaules, le forestier apparut.

La porte s'ouvrit, le forestier apparut.

Il ôta sa casquette et, un peu interdit en voyant les joues de Rita noyées de larmes, il balbutia un « Bonjour! » embarrassé.

Dorothée avait poussé un cri de joie en l'apercevant; elle courut au-devant de lui. Au moment où sa courageuse sœur semblait défaillir, c'était pour elle un soulagement de voir un ami, même un ami de la veille.

— Vous avez fait bon voyage? dit gauchement le nouvel arrivant.

Rita avait déjà essuyé ses pleurs, ajusté ses cheveux et repris toute sa réserve.

— Très bon, je vous remercie; nous sommes arrivées ici hier soir.

— Alors, qu'est-ce qui vous faisait pleurer? demanda l'homme des bois avec sa manière abrupte.

— C'est que ma sœur a peur de ne pas trouver d'ouvrage, dit Dorothée à mi-voix, comme en confidence.

— Eh bien, et la manufacture?

— Le patron est absent jusqu'à lundi. Le connaissez-vous?

— Oui, je le connais un peu.

— Est-ce qu'il est bon?

— Bon! je n'en sais rien, mais pas gracieux, sûrement. Un ours de mon espèce.

Rita sourit et ce sourire ramena la sérénité sur tous les visages.

— Est-ce que vous avez déjeuné? reprit Karl.

— Non, pas encore.

— Bien! faites-moi le plaisir alors de déjeuner avec moi. Il y a là du pâté de lièvre qui a une mine! et un parfum! aimez-vous le pâté de lièvre?

— Beaucoup, dit Dorothée.

— Tant mieux! Hé, la fille!

Mais Rita l'arrêta d'un geste.

— Nous vous sommes très reconnaissantes, ma petite sœur et moi, dit-elle avec son plus grand air, mais nous ne déjeunerons pas encore.

— Eh bien, j'attendrai votre heure.

— Ce n'est pas la peine, nous ne déjeunerons pas ici.

— Pas ici! répéta le jeune homme stupéfait, mais où donc?

Rita rougit très fort.

— Nous avons nos petites provisions, dit-elle, et nous ne voulons pas faire de dépenses.

— Qu'est-ce qui vous parle de dépenses? C'est moi qui régale.

— Je vous remercie de vos bonnes intentions, mais...

— Mais vous refusez?

— Oui, monsieur.

Ceci avait été dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— A votre aise, dit Karl en colère; *qui refuse, muse!* Et remettant sa casquette d'un geste sec et violent, il s'en alla en claquant la porte.

Dorothée était restée abasourdie. Habituée à ne

contredire en rien sa sœur, à considérer ses ordres comme la loi suprême, à l'admirer depuis A jusqu'à Z, elle n'osa pas protester contre un refus qui la privait d'un si bon déjeuner et d'une partie de plaisir; mais au bout d'un moment, elle dit avec une mine déconfite :

— Pourquoi as-tu refusé le déjeuner de Karl, dis, Rita? Ça lui a fait beaucoup de peine; j'aurais mangé bien volontiers du pâté de lièvre, car tes provisions, tu sais, ce n'est pas grand'chose. Un fond de pot de confitures et une poignée de noix que m'a données, hier soir, la femme dont nous avons mis le petit garçon sur le dos de Grisonne; ce n'est pas avec cela que nous pourrons faire un bon repas.

— Console-toi, répondit Rita avec un sourire triste. Nous avons besoin de nous refaire, toi et moi; je ne regarderai pas aujourd'hui à une pièce de vingt sous de plus ou de moins pour que tu manges à ton appétit; tu auras du pâté de lièvre...

— Merci, ma bonne petite sœur; mais ce ne sera toujours pas la même chose.

— Comment, la même chose? Ce ne sera pas le même pâté?

— Si, mais si nous avions déjeuné avec Karl c'était plus gai.

— Je ne te dis pas le contraire, mais ça n'aurait pas été convenable.

— Pourquoi?

— Parce que deux jeunes filles seules comme

nous ne doivent pas accepter des invitations, des cadeaux, d'un jeune homme étranger. Nous avons notre bonne renommée à garder et personne pour la défendre. Je suis bien sûre que si papa et maman vivaient, et mère Agnese aussi, ils me diraient que j'ai bien fait. Que de fois mère Agnese m'a parlé sur ce sujet-là! et mon père aussi. J'ai bien retenu tout ce qu'ils ont dit et j'agirai toujours comme s'ils étaient là pour me surveiller, je l'espère du moins.

Quand sa sœur parlait de cette façon, Dorothée se taisait et se faisait toute petite. Elle se contenta donc de pousser un gros soupir, ce qui ne l'empêcha nullement d'ailleurs de faire honneur au déjeuner.

Dans la soirée, Rita recommença ses démarches avec aussi peu de succès, passa la journée du dimanche aux offices et en essais dans les fermes d'alentour. Partout on l'accueillait avec une défiance presque insultante; on la trouvait trop fine, trop demoiselle pour une servante de campagne, et l'on n'avait pas besoin de femme de chambre.

Le lundi au matin, elle se présenta de nouveau à la filature. Le patron était de retour; mais aux premiers mots qu'elle hasarda sur son désir d'y être employée, il l'arrêta en disant d'un ton rogue qu'il avait vingt inscriptions pour une place vacante. Et comme Rita essayait de l'apitoyer :

— N'insistez pas, dit-il, ce serait parfaitement inutile. Et d'un geste qui n'était que trop clair, il

lui indiqua la porte et la congédia avec un léger signe de tête.

Dorothée attendait, assise sur un banc dans la cour; rien qu'en voyant sa sœur, elle devina à sa figure morne, à son attitude lasse et découragée, qu'il n'y avait plus rien à espérer. Elle lui fit place à côté d'elle. Rita lui raconta sa courte entrevue.

— Qu'allons-nous faire alors? demanda la petite.

— Essayer d'aller jusqu'à Annecy.

— Et si nous n'avons pas plus de chance à Annecy?

— Nous chercherons autre chose; à quoi bon nous tourmenter d'avance? Nous avons bien assez des soucis d'aujourd'hui.

— Combien avons-nous d'argent?

— Dix-sept francs et quatre sous. Je pense que notre dépense à l'auberge sera d'environ cinq francs; il nous restera donc une douzaine de francs; c'est assez pour vivre un jour ou deux à Annecy. Allons, partons, tu vois que la concierge nous regarde d'un drôle d'air.

Une heure plus tard, les deux sœurs se remettaient en chemin assez tristement et descendaient la route conduisant de Faverges à Doussard. Elles s'arrêtèrent dans ce village où commencent les plaines marécageuses qui terminent le lac d'Annecy du côté du sud. Un très modeste déjeuner, un repos d'une heure, et puis le trajet de Doussard à Duingt occupèrent tout leur après-midi.

XV

Le lac d'Annecy est divisé en deux bassins d'inégale grandeur par le promontoire de Duingt qui s'avance en pointe, vis-à-vis du village de Talloires ; la distance entre les deux rives est même si peu considérable que les Romains avaient entrepris de bâtir un pont à cet endroit. Dans les années de grande sécheresse, lorsque les eaux sont basses, on voit ou l'on croit voir les restes d'une des piles.

Le vieux château de Duingt, bâti sur une presqu'île rocheuse très découpée, est d'un effet extrêmement pittoresque.

Le village est situé à quatre cent cinquante mètres d'altitude, on y a une très belle vue sur le lac, et comme il est abrité par la montagne qui le domine, le climat y est tempéré et la végétation fraîche et vigoureuse en tout temps.

Il faisait presque nuit quand les jeunes filles y arrivèrent. Les petites vagues du lac clapotaient sourdement sur la rive et dans l'ombre, les grandes futaies du château, ses hautes terrasses qui sortent de l'eau, alignaient des masses noires et majestueuses.

Dans le village, les feux s'allumaient pour le repas du soir, les flambées de sarment jetaient des lueurs gaies par les portes restées ouvertes. Les lourds chariots attelés de bœufs, chargés de fourrage de maïs rentraient pesamment. Le conducteur, l'aiguillon à la main, encourageait l'attelage par des appels lents et doux : — Allaî Jouli! — allaî Froûmin. — Allaî! [1]... Et les bœufs, habitués à cette mélopée traînante, ne se pressaient pas d'une seconde. Des jeunes filles revenaient du lavoir au bord du lac, portant sur la tête de grandes corbeilles toutes pleines de linge, et tenaient à la main un panier contenant le battoir et le pain de savon. Elles causaient sans éclat de voix, sans rire bruyant, sans ce babillage, ce caquetage, ce parlotage de jeunes ouvrières en fin de journée. Leur démarche alourdie par leur fardeau, leurs bras puissants, nus jusqu'au-dessus du coude, leurs pieds nus, aussi, que laissaient voir leurs jupons un peu courts, donnaient une impression de force rustique et de labeur paisible. Les bateliers du lac avec leur attirail de pêche, les vignerons, la

1. Allez, Joli! Allez, Froment! — noms de bœufs.

pioche sur l'épaule, courbés par le dur travail sur les pentes escarpées, se hâtaient vers le logis. Les enfants assis sur le seuil des portes, l'écuelle sur les genoux, mangeaient gaiement, barbouillant de soupe leurs bonnes joues rouges et écarquillant les yeux pour mieux voir le cortège formé par Rita, Dorothée, Turc et la Grisonne.

« In nome d'Iddio, carita! [1] » dit une voix lamentable.

Rita tressaillit; quelque chose dans le timbre, dans l'accent, lui rappelait Agnese et Riccio...

Une Italienne, tenant dans ses bras un pauvre marmot bronzé déjà par les intempéries, lui tendait une main maigre et brune. La fièvre avait creusé l'orbite de ses yeux d'un noir sombre et tracé autour un large cercle bistré.

— Oh! Rita, qu'elle a l'air malade! dit Dorothée avec angoisse. Donne-lui quelque chose pour qu'elle puisse souper et coucher à l'abri cette nuit.

— Mais, ma chérie, nous aussi nous sommes pauvres et nous n'avons pas trop d'argent.

— Ça ne fait rien! — donne-lui, je t'en prie! Ça nous portera bonheur, tu verras!

Rita prit son porte-monnaie...

— Je n'ai plus de sous, dit-elle.

— As-tu une pièce de dix sous?

— Oui, mais c'est de la folie...

— Non, tu verras, ça nous portera bonheur.

1. — Au nom de Dieu, la charité!

— Fais ce que tu veux, dit Rita en lui tendant la pièce; mais si, dans deux jours, nous mourons de faim, tu regretteras ces dix sous-là.

— Nous ne sommes pas sûres de mourir de faim dans deux jours, et elle, meurt de faim tout de suite.

Elle courut porter l'argent à la pauvre femme. *Iddio la benedica!*[1] dit celle-ci d'une voix de contralto, et deux larmes coulèrent sur ses joues brunes.

L'hôtesse de la petite auberge avait vu cette scène; elle ne douta point que les voyageuses qui faisaient si largement la charité ne fussent des personnes aisées, et comme d'ailleurs les deux sœurs avaient une mise très convenable et des manières en rapport avec leur mise, elle leur fit bon accueil.

Elles passèrent une nuit reposante, et le matin, vers huit heures, se disposèrent à partir pour Annecy.

Couverte de sa mante, Rita, près du petit comptoir, attendait que l'hôtesse eût réglé son compte.

— Ce ne sera pas long ni difficile, dit celle-ci d'un ton jovial : vingt sous pour le souper, vingt sous pour le coucher, dix sous pour la soupe de ce matin.

— Et pour les bêtes?

1. Que Dieu la bénisse!

— Pour les bêtes? — Il y le chien et l'ânesse, mettons dix sous, ça fait trois francs.

— Avez-vous la monnaie de dix francs?

La femme fourragea dans son tiroir.

— Oui, si ça ne vous fait rien de prendre de la monnaie de Genève[1].

— Rien du tout, au contraire.

— Eh bien! alors, voilà : deux, quatre, cinq, six francs et vingt sous — sept — et trois — dix.

Rita plongea sa main dans sa poche... son porte-monnaie n'y était pas... Elle la vida à fond, — inutilement. — Il n'y avait que son mouchoir, son couteau et deux noix.

— Dorothée! appela-t-elle, fort inquiète. M'as-tu rendu mon porte-monnaie hier soir?

— Tu ne me l'avais pas donné, tu m'avais donné seulement une pièce de dix sous. Est-ce que tu ne l'as pas dans ta poche?

— Non, dit Rita d'une voix étranglée par l'émotion.

— Tu l'as peut-être laissé dans la chambre?

Elles remontèrent toutes deux, défirent le lit, cherchèrent partout... Rien!

L'hôtesse les attendait en compagnie de quelques commères du voisinage; elle avait l'air mécontent.

1. Les pièces de 10 et de 20 centimes en Suisse sont en nickel. C'est une jolie monnaie, propre et peu encombrante. On l'accepte très bien en Savoie, mais elle n'y a pas cours forcé.

— Eh bien, aurai-je mon argent, oui ou non? dit-elle d'un ton insolent.

— Madame, répondit Rita, qui de très pâle était devenue très rouge, il nous arrive un grand malheur; je crois que j'ai perdu ma bourse.

La femme la regarda de travers.

— C'est bientôt dit : « j'ai perdu ma bourse », répliqua-t-elle, mais si tous mes clients en disaient autant, je pourrais bien plier bagage.

— Si vous vouliez bien attendre un peu, balbutia la pauvre fille.

— Attendre qui et quoi? Est-ce que je vous connais? Vous allez filer par la montagne, Dieu sait où, et j'en serai pour mes trois francs.

— Si vous voulez garder notre ballot en gage?

— Votre ballot? belle garantie! qui sait si vous ne l'avez pas volé?

— Madame! s'écria Rita outrée d'indignation, nous sommes d'honnêtes filles! Nous avons eu le malheur de perdre nos parents, nous n'avons plus personne pour nous défendre. C'est très mal à vous de nous insulter!...

Ici, les commères qui avaient à grand'peine retenu leur langue firent pleuvoir sur elle un tel déluge d'invectives qu'elle crut perdre la tête. Les mots de : voleuse! — de coquine! — d'effrontée! les menaces de prison se succédaient sans relâche, mais comme elle ne répondait pas, la tempête finit par se calmer, et l'hôtesse, allant

saisir la Grisonne par la bride, l'entraîna vers l'écurie où elle l'enferma.

— Quand vous m'aurez payé ce que vous me devez, vous aurez votre âne, dit-elle, pas avant! Je suis dans mon droit, vous pouvez aller réclamer à Annecy si bon vous semble. Je ne garde pas votre chien parce qu'il faudrait le nourrir. Emmenez-le et débarrassez-moi de vous.

Elle les poussa rudement dehors et ferma la porte sur elles.

Mais Rita, cette fois, était en colère pour tout de bon; elle ébranla violemment la porte. La femme, par la fenêtre du rez-de-chaussée, lui dit de s'en aller.

— Si vous ne me rendez pas ce qui m'appartient, je me plaindrai à la justice, dit la jeune fille. Je ne la crains pas; j'ai mes papiers bien en règle, mon ânesse vaut plus de trois francs, et pour une si petite somme vous n'avez pas le droit de la garder.

— Que j'en aie le droit ou non, je la garde, riposta la mégère. Nous ne sommes pas ici à la ville où il y a des juges de paix, des commissaires et tous ces gens-là. Tout le monde ici me connaît et on me donnera raison contre vous qui n'êtes qu'une aventurière.

Rita comprit la justesse de ce raisonnement, et, par un effort énergique, réussit à reprendre un peu de calme.

— Écoutez-moi, madame, dit-elle d'une voix

Les commères firent pleuvoir sur elle un déluge d'invectives.

où une irritation, contenue à grand'peine, perçait sous le désir de la conciliation. Je ne vous dis que la vérité pure. Hier soir j'avais encore sur moi douze francs soixante centimes, j'ai tiré mon porte-monnaie pour faire l'aumône à une Italienne malade que vous avez dû voir. Sans doute je l'ai mal remis dans ma poche, il sera tombé sur la route, et comme il faisait noir je ne m'en suis pas aperçue. Je n'ai plus un centime sur moi, qu'est-ce que vous gagnerez à retenir mon ânesse? Vous ne pouvez pas la vendre, n'est-ce pas? Qui est-ce qui vous l'achèterait? Et puis d'un autre côté je ne suis pas une mendiante, et je ne veux pas aller de porte en porte demander des sous pour vous payer, mais voilà ce que je vous propose... Ma sœur et moi, nous sommes des artistes, nous allons essayer de gagner un peu d'argent ici, — seulement il me faut ma mandoline et le violon de Dorothée, ils sont attachés sur le ballot. Si vous ne me croyez pas, regardez mes papiers.

L'hôtesse, tout en écoutant, avait réfléchi que son cas n'était pas des plus nets et qu'une transaction valait mieux, en somme, qu'une lutte où elle n'était pas sûre d'avoir le dernier.

— Allons! entrez! dit-elle d'un ton d'humeur, et allez prendre vos machines à musique. Je veux bien croire que vous en tirerez de quoi me payer mes trois francs, mais ça ne me paraît pas bien sûr.

Rita, d'une main frémissante, détacha les sin-

truments et vint retrouver Dorothée qui se fondait en larmes.

— Dire que c'est moi qui suis cause de tout cela! répétait-elle en se tordant les mains. — Si je n'avais pas voulu donner l'aumône à l'Italienne, tu n'aurais pas pris ton porte-monnaie. Et moi qui disais que ta pièce de dix sous nous porterait bonheur ! — Qu'est-ce que nous allons faire maintenant! Oh ! oh ! ! — oh ! ! ! et elle éclata en sanglots.

— Nous allons chanter, dit Rita, gravement. Tiens ! — Elle lui tendit la boîte à violon.

Un éclair — rayon de soleil sous une ondée d'orage — illumina les yeux bleus de la fillette.

— Ah ! je comprends ! dit-elle en se levant d'un bond, nous allons gagner les trois francs de la méchante femme !

Et vite, vite, vite, le petit mouchoir, promené sur la figure, tamponné sur les yeux, sèche les larmes, essuie leurs traces, les petites mains nerveuses défont les crochets de la boîte à violon et, en cinq minutes, Dorothée transfigurée, l'archet à la main, exécute quelques brillants arpèges qui font accourir en un clin d'œil toute la population enfantine.

— Il est encore trop matin pour commencer, dit sa sœur, attendons jusqu'à onze heures, il y aura plus de monde dans le pays et à l'auberge. Allons étudier un peu pour nous dérouiller. J'ai

vu hier, en passant, un coin au bord du lac où nous serons très bien. Et puis nous n'avons pas de sébille pour la quête, il faut en faire une. Viens! Turc!

L'endroit choisi par Rita était à une bonne demi-heure du village, une petite plage de sable entourée de rochers, si abritée, si bien exposée que, même en ces jours de fin d'octobre, il y faisait chaud comme dans un nid. Un petit cours d'eau descendant de la montagne coulait tout près de là, et deux vieux saules y baignaient leurs racines; à leur pied s'élançaient de nombreux rejetons. Rita en coupa une petite provision et les apporta à sa sœur. Bientôt toutes deux furent absorbées par un délicat travail de vannerie : l'une préparait les longues tiges souples et blanches; l'autre les enlaçait, et une charmante petite corbeille sortit des mains de Dorothée qui, plus patiente que sa sœur, était fort habile à ce métier.

— Cela me rappelle notre mère Agnese, dit-elle en soupirant, tandis qu'elle fixait adroitement les derniers liens du tour. Comme il est heureux qu'elle nous ait appris à faire tant de choses!

— La charité de nos parents envers elle a été bien récompensée, dit Rita; elle et le pauvre Riccio nous ont payé au centuple ce qu'ils nous devaient.

— Dis donc, il me vient une idée! — Si nous

faisions des corbeilles pour les vendre? Il ne manque pas de saules ici.

— Nous ne pouvons pas prendre ce qui ne nous appartient pas, et pour en tirer profit encore; nous avons cueilli quelques baguettes absolument sans valeur, et comme on coupe un bâton dans la haie pour s'aider en chemin; mais de là à mettre les saules en coupe, il y a grande différence.

— C'est vrai! tout de même, je n'y pensais pas; et Karl qui nous arrêterait comme voleuses de bois, c'est ça qui serait terrible! Nous vois-tu emmenées par Karl, les mains liées derrière le dos!...

— Ton imagination t'emporte. On ne lie pas les mains pour si peu. Prends ton violon puisque tu as fini ta corbeille, pendant qu'elle sèche, nous allons travailler.

. . . . . .

Quel divin consolateur que l'art — pour les vrais artistes! — Comme il emporte sur ses ailes les soucis, les misères, les petites peines de la vie pratique. Il fait oublier tout ce qui blesse, il fait jouir de tout ce qui est beau, il purifie tout, il ennoblit tout, il éclaire tout et, dans l'extase où il la fait vivre, l'âme puise de nouvelles forces!

Les deux sœurs avaient un talent remarquable, leurs dispositions naturelles cultivées par leur père, et surtout par Agnese, et leur mémoire

Toutes deux furent absorbées par un délicat travail de vannerie.

musicale leur fournissaient un répertoire inépuisable.

Pendant deux bonnes heures, elles repassèrent leurs plus jolis morceaux, et les échos voisins répétèrent des harmonies toutes nouvelles pour eux, et les petits oiseaux, effrayés d'abord par des sons inconnus, y répondaient maintenant à plein gosier. Un beau soleil d'octobre faisait étinceler les eaux du lac, bleues comme un saphir liquide, et les barques à la voile triangulaire semblaient de grandes mouettes blanches prêtes à prendre leur vol. Tout parlait de confiance et de paix.

Vers onze heures, nos musiciennes se disposèrent à regagner Duingt, et arrivèrent sur la petite place au moment de la sortie de l'école. Elles s'arrêtèrent dans un coin à l'ombre, et Turc, assis sur son derrière, résista vaillamment à la tentation d'aboyer après les gamins qui tournaient autour de lui.

Rita, d'un tour de main gracieux, fit passer devant elle la mandoline qu'elle portait en sautoir et attaqua une joyeuse tarentelle. Aux premiers accords un petit cercle se forma, composé surtout de garçons et de fillettes; mais quand Dorothée se joignit à sa sœur dans un beau duo de *la Traviata*, quelques bourgeois d'Annecy, un paysan et son âne, contre lequel, par habitude ou par sympathie, s'appuyèrent les deux jeunes filles, des touristes, des habitants du pays vinrent grossir

l'auditoire, et nos deux artistes se trouvèrent bientôt entourées d'une assistance tout à fait honorable.

Ce petit succès les mit en veine, l'ardeur professionnelle les ressaisit; jamais elles n'avaient mieux joué, ni mieux chanté. Leurs jolies voix se mariaient dans un parfait ensemble, les instruments habilement conduits les accompagnaient d'une façon charmante, et les applaudissements les plus sincères éclataient après chaque morceau.

Dorothée n'était plus reconnaissable, une sorte de fièvre avait fait monter le rose à ses joues, ses yeux brillaient comme des diamants, ses légers cheveux blonds, soulevés par la brise du lac, lui faisaient une sorte d'auréole, elle appartenait plus au ciel qu'à la terre.

Elle avait commencé un bel air italien avec variations, et promenait sur les cordes, d'une main magistrale, son archet vibrant; le violon, qui semblait avoir une âme, exhalait une plainte douce et passionnée par moments, puis une ardente supplication par d'autres, et enfin dans un trille strident une sorte de désespoir... Alors reprenait la plainte, toujours plus navrante, plus intense, presque violente,... mais en sourdine, comme venant de loin, voici le thème qui reparaît... Est-ce l'espoir qui rentre au cœur de la désolée? — Le motif revient encore, plus largement, plus franchement exécuté... c'est bien l'espoir! la foi! la vie! et, avec un brio étourdissant,

Les artistes se trouvèrent bientôt entourées.

la petite virtuose enlève les vertigineuses fantaisies de la dernière variation.

L'enthousiasme des auditeurs est à son comble. Tandis que Dorothée, épuisée, s'assied et s'essuie le front et les mains, Turc, gravement, d'un air très noble, va présenter au public la petite corbeille d'osier qu'il tient entre ses dents. Les sous y pleuvent et si la recette s'évaluait par le nombre des pièces reçues, elle serait superbe.

La quête finie, Rita l'apporte à sa sœur et, sur un vieux banc de pierre, elles s'en vont compter leur trésor.

— Que de sous! Rita! dit Dorothée toute joyeuse. Y en a-t-il là pour trois francs?

— Trois francs, c'est beaucoup! Il faut bien des pièces de cinq et dix centimes pour faire trois francs, tu sais, et il y avait là des paysans qui n'ont rien donné.

— Nous allons tout de suite voir. Renverse la corbeille sur le banc. — Oh! deux petits ronds blancs! — Ce sont des sous de Genève? Non, des pièces de dix sous bel et bien! Pour le coup, Rita, ça en fait deux pour une; — et là!..... oh!!! — elle n'achève pas sa phrase, et, triomphante, montre une pièce de deux francs qui se cachait sous la monnaie de bronze.

— Deux francs! est-il possible? Qui a pu nous donner tant que cela? Le gros monsieur avec la petite fille aux rubans verts?

— Non, il a donné deux sous, celui-là.

— Les deux Anglaises si drôles? tu sais, la grande, grande, avec un chapeau si comique, et la petite, jolie, jolie, à côté d'elle.

— Non, ce sont elles qui ont donné les pièces de dix sous. Elles étaient tout près de moi et j'ai vu ce qu'elles mettaient dans la corbeille de Turc. Seulement j'avais cru que c'était de la monnaie suisse.

— Mais qui, alors?...

— Veux-tu que je te dise ce que je pense?

Dorothée approcha sa figure tout près de celle de sa sœur et à voix presque basse :

— C'est Karl! dit-elle.

Rita eut un tressaillement.

— Karl? répéta-t-elle. Comment le sais-tu?

— Je l'ai aperçu tout à coup. Il avait l'air de vouloir se cacher, mais quand Turc est resté si longtemps devant la vieille dame qui n'en finissait pas de chercher ses sous, Karl qui était derrière elle, s'est baissé, a allongé le bras et mis quelque chose dans la corbeille, et Turc a remué la queue.

— Mais pourquoi nous aurait-il donné deux francs? C'est une grosse somme...

— Parce qu'il a de l'amitié pour nous, répondit l'enfant d'une voix brève et d'un ton net qui ne lui étaient pas ordinaires.

Sa sœur ne répliqua pas et c'est en silence que s'acheva le compte de la quête. Il montait

à 5 fr. 75. D'un cœur joyeux, elles allèrent payer l'hôtesse et libérer la Grisonne qui, en les voyant, se mit à braire avec enthousiasme.

Une tasse de son lait, un bon morceau de pain frais, une large provision de châtaignes bouillies et quatre pommes composèrent le frugal déjeuner des jeunes filles; mais comme elles le mangèrent de bon appétit, au bord du lac, assises sur un gazon moussu avec Turc à leurs pieds, la Grisonne paissant auprès d'elles, et dans leur cœur, si jeune encore, un renouveau d'espoir commençant à refleurir!

XVI

Oui, c'était Karl qui leur avait donné cette large aumône. Sorti plein de colère de la petite salle à Faverges, il avait d'abord été promener sa rancune aux endroits les plus sauvages de la montagne.

Tout le jour, il avait erré ainsi, parlant tout haut, suivant sa coutume, aux sapins qui inclinaient leurs lourdes branches, comme pour lui dire : « Tu as raison »; aux légers bouleaux, dont le feuillage, toujours en mouvement, murmurait : « N'y pense donc plus! » aux mélèzes élégants qui disaient : « Elle est fière comme nous! » aux vieux châtaigniers trapus qui répondaient : « Donne ton ombre, sans rien réclamer en échange. »

Vers la nuit, il descendit sur Duingt.

D'en haut, il aperçut la petite caravane, et

son cœur se serra. — Pauvres abandonnées, où allaient-elles ainsi? Et quel avenir les attendait?

Il traversa le lac pour aller coucher à Tal-

Il errait, parlant tout haut.

loires et, le lendemain, revenait à Duingt pour ainsi dire malgré lui.

Comme il approchait de la place, le son de voix accompagnées d'une mandoline et d'un violon lui fit presser le pas. Il aimait passionnément la musique, comme presque tous ses compatriotes, et s'y connaissait fort bien. Au

premier coup d'œil, il reconnut les artistes, et une rougeur d'indignation lui monta au front.

« La voilà bien! — pensait-il avec colère — elle est trop fière pour accepter le déjeuner que lui offre un honnête garçon et elle va tout à l'heure quêter des sous à tout ce ramassis de gens? Mais c'est tout naturel, est-ce qu'elle n'a pas du sang de saltimbanque dans les veines! Est-ce qu'elle peut se tenir tranquille! C'est plus fort qu'elle, ça! Il faut qu'elle se montre en public, qu'elle recueille des applaudissements! Ah! ces baladines!... » Et il tapa si fort de sa canne d'épine sur une pierre qui gênait son chemin que la canne se fendit; il l'envoya au diable en jurant, et alla se poster derrière un vieux platane, à un endroit où il pourrait écouter tout à son aise.

Écouter, — oui, — mais à son aise, non.

Cette musique le bouleversait; les sons du violon de Dorothée lui entraient dans l'âme, lui tenaillaient le cœur. La physionomie presque céleste de la petite fille, la tristesse hautaine répandue sur les beaux traits de Rita lui faisaient mal à voir.

Il comparait son existence d'homme jeune, courageux, adroit, fort, maître de sa destinée, à celle de ces pauvrettes n'ayant pour tout ami, tout protecteur, qu'un bon animal dont leur misère les obligerait même bientôt à se séparer. Il pensait à sa sœur si bien gardée dans le nid

doux et chaud d'une famille aimante et honorée; elle avait des tresses blondes comme Dorothée, et la main maternelle les nattait chaque matin. Sous quel abri grossier, sur quel oreiller de broussailles ou de paille sèche allait reposer ce soir cette petite tête échevelée?..... Rita pleurait bien amèrement l'avant-veille quand il était entré dans la petite salle... et de quel air elle lui avait demandé une place, — même de servante!...

Turc avait commencé sa quête; par un mouvement spontané, le garde forestier porta la main à son gousset, en tira une pièce de monnaie, et, se glissant, comme l'avait vu Dorothée, derrière le cercle des auditeurs, il la déposa dans la corbeille du chien.

De loin il vit les deux sœurs entrer à l'auberge, en ressortir avec la Grisonne. Quand elles se furent éloignées, il alla prendre une tasse de café et, en cinq minutes, apprit l'histoire de la bourse perdue. Un soupir de soulagement sortit de sa large poitrine, et il se félicita d'avoir écouté son cœur plutôt que sa rancune.

— Vraiment elle ne pouvait taire autrement, la pauvre fille, dit-il à l'hôtesse, et c'est très bien de sa part d'avoir voulu tout de suite gagner l'argent pour vous payer. Vous avez plus de chance que vous ne méritez, madame Falcoz, car vous n'aviez pas le droit de lui garder son

ânesse. C'est être trop dur aussi aux pauvres gens que de leur faire tant de misères pour trois francs!

— De quoi vous mêlez-vous, monsieur Karl? dit la Falcoz avec humeur; est-ce vous qui payerez les impôts, la patente et les marchands pour moi? Quand je fais la charité, je veux que ce soit comme il me convient, et je n'ai pas besoin qu'on me donne des leçons.

— Vous n'en aurez pas souvent des miennes, répliqua le garde d'un ton courroucé. Voilà mon argent, regardez-le bien, car vous ne le reverrez pas d'ici longtemps.

— Allons donc, monsieur Karl, dit l'hôtesse inquiète, c'est pour plaisanter ce que vous dites là! Est-ce qu'on se fâche entre amis pour si peu!

— Je ne suis pas de vos amis, riposta Karl, le sourcil froncé, et je n'en veux pas être.

Là-dessus il sortit d'un air majestueux, laissant la Falcoz en proie à l'amer chagrin d'avoir perdu en lui une de ses pratiques les plus distinguées.

XVII

Miss Barbara Dawson et miss Cecily Burns étaient deux échantillons de l'espèce humaine qui sortaient absolument de la banalité. Vérifiant une fois de plus la loi par laquelle les contraires s'attirent, elles étaient unies par la plus étroite amitié, bien que tout fût dissemblance entre elles.

Miss Barbara était haute comme un horse-guard, droite et raide comme un mât de cocagne, maigre, osseuse et taillée en tronc d'arbre. Elle marchait tout d'une pièce, en faisant de grandes enjambées qui tendaient l'étoffe de son jupon trop étroit et trop court.

Quant à sa figure, elle n'offrait de remarquable que l'étrange perversité avec laquelle dame Nature s'était plu à la dessiner au rebours des règles de la beauté. Elle avait de tout petits

yeux et une toute grande bouche, un nez sans forme appréciable, un front bombé et un menton fuyant. Ses cheveux, rares sur les tempes, se nouaient derrière son crâne en un maigre chignon hérissé, et des poils follets, que nous n'aurons pas l'irrévérence d'appeler moustaches, jetaient une ombre légère sur sa lèvre supérieure. Avec tout cela, la meilleure créature qui fût au monde, bonne, serviable, dévouée, affectueuse, instruite à rendre des points à toutes les académies d'Europe, parlant — fort mal — cinq ou six langues, ayant voyagé dans les cinq parties du monde, et très artiste à ses heures.

Miss Cecily, sa cousine et amie, trottinait à côté d'elle, essayant de régler son allure sur celle de sa compagne, et pour y parvenir, faisait deux pas pour un. C'était une petite femme, jolie, jolie, comme avait dit Dorothée, toute menue, toute gracieuse, avec des mains mignonnes, des pieds mignons, un joli petit nez, une jolie petite bouche rose, de jolis cheveux frisés en bouclettes autour d'un front gracieux et de grands yeux d'enfants, d'un bleu limpide comme le lac.

Elle parlait d'une voix douce qui ressemblait à un gazouillis d'oiseau, chantait à faire envie aux fauvettes, adorait la poésie, les fleurs, les animaux, ne connaissait du monde que son *home* anglais et un peu la France, où l'avait emmenée sa cousine pour passer l'hiver dans un climat plus doux que celui de leur brumeux pays.

Pendant leur séjour à Annecy, elles étaient allées, un jour, se promener à Duingt. Une agréable maison, située sur le bord du lac, leur avait plu. Elles l'avaient d'abord louée, puis achetée, et depuis quatre ans, elles y vivaient parfaitement heureuses, partageant leur temps entre les courses en montagne et sur le lac, le soin de leur ménagerie, de leur jardin, et leurs collections de plantes d'insectes, de minéraux. Elles s'occupaient aussi beaucoup de dessin, de peinture, de musique, de littérature, faisaient elles-mêmes, — Dieu sait comme! — leurs robes et leurs chapeaux, et menaient ainsi l'existence la mieux remplie qu'on puisse imaginer, car, bonnes et charitables, elles secouraient toutes les misères.

Leur habitation, très modeste d'ailleurs, se composait d'une maison en pierre grise tout enguirlandée de vignes; au-dessus du cellier, sorte de cave extérieure y attenant, se trouvait une belle terrasse entièrement couverte par une treille d'où l'on avait une vue superbe sur le lac, Talloires et sa vieille abbaye, Menton et les dents rocheuses qui le surplombent. On descendait jusqu'aux bords de l'eau par des escaliers taillés dans le roc, et là encore on retrouvait des treilles allongeant au-dessus du lac leurs sarments supportés par des perches, si bien, qu'au temps de la vendange, c'est en bateau qu'on allait cueillir les grappes.

Un grand jardin potager, une cour sablée garnie de massifs d'arbustes et de fleurs, enfin,

des étables et une sorte de cour de ferme bien close, complétaient ce domaine champêtre. Un ordre merveilleux y régnait. Les gazons étaient tondus sans qu'un brin d'herbe dépassât l'autre, les allées ratissées, les fleurs admirablement fraîches et vivaces, et la vigne vierge voilait de ses pampres d'un pourpre foncé les murs, les palissades, tout ce qui aurait pu déplaire aux yeux.

. . . . . .

Rita et Dorothée admiraient en silence toutes ces belles choses, et, marchant sur la pointe du pied pour ne pas déranger le bel ordre des allées, elles suivaient les deux Anglaises, qui avec beaucoup de bonté les pressaient d'entrer.

En effet, miss Barbara et miss Cecily, tout de suite après le petit concert, dont elles avaient été enchantées, avaient résolu de voir de plus près les jeunes virtuoses. Elles avaient guetté leur passage et, à leur grand étonnement, leur avaient proposé « un petit *refreshment* ». Un peu intimidées tout d'abord, les jeunes filles avaient accepté et nous les retrouvons installées dans le *parlour* tendu de nattes, devant une table chargée de beaux fruits, de cakes [1], et d'un service à thé.

Les filles de Jos Viguier avaient plus d'éducation qu'on n'en rencontre d'ordinaire dans leur classe. Leur mère, ayant servi longtemps chez une personne fort distinguée, aimait les bonnes

1. Gâteaux anglais.

Les jeunes filles avaient accepté le « petit *refreshment* ».

manières et avait su en donner à ses enfants. Leur père lui-même, naturellement porté à un certain raffinement dans les goûts, avait constamment cherché à s'élever et avait surveillé étroitement ses filles, de sorte que ces pauvres petites artistes se comportaient à la table de miss Barbara aussi convenablement, — plus, même, — que bien des jeunes filles du monde, gâtées par leurs parents.

Mises à l'aise par la bonne grâce de leurs hôtesses, elles répondirent sans fausse honte et en toute franchise à leurs questions. Les sensibles miss portèrent plus d'une fois leur mouchoir parfumé à leurs yeux pleins de larmes, et miss Cissy (Cecilia), qui ne pouvait voir sans pleurer le trépas d'un des poussins de ses couvées, s'émut bien fort au récit de tant d'infortunes.

— *Poor little thing! poor dear little thing!* [1] répétait-elle de sa voix câline; et elle embrassait Dorothée, qui ne demandait pas mieux que de se laisser faire

Après le goûter, on fit de la musique.

Miss Barbara jouait très bien du piano et miss Cissy était presque aussi forte que Dora sur le violon. Rita, ses chansons et sa mandoline eurent un succès prodigieux. Six heures du soir sonnaient que les quatre artistes n'avaient pas encore épuisé leur veine musicale.

1. Pauvre petite! pauvre chère petite!

— Oh! mon Dieu! s'écria tout à coup Dorothée au beau milieu d'un *scherzo*, qu'elle interrompit brusquement.

— Qu'est-ce qui t'arrive? dit sa sœur alarmée.

— La Grisonne et Turc qui sont attachés là-bas, à la porte, depuis trois heures!

— *Aoh! aoh!* gloussèrent les Anglaises. Vite! vite! allez les chercher!

— Mais, dit Rita embarrassée, voilà la nuit! il est plus que temps de partir.

— Partir! vous n'y songez pas! dit miss Barbara. Est-ce que vous pouvez voyager la nuit? Et puis vos bêtes qui n'ont pas mangé. Voilà ce que vous allez faire : vous allez mettre le chien dans le chenil et l'ânesse dans l'étable; Sally leur donnera quelque chose pour se nourrir. Pour vous, vous allez rester ici avec nous, et ce soir, nous ferons encore de la musique, et demain, Cissy veut faire le portrait de votre petite sœur, qui est *very lovely* [1].

— Mais, madame, balbutia Rita...

— Il n'y a pas de *mais*, dit impérieusement la grande Barbara. Je l'ai décidé ainsi, et tout doit se faire dans la maison comme je l'ai décidé! *Is it not so, Cissy?*

— *Quite so* [2], répondit la petite miss en hochant la tête d'un air approbatif.

— Allez, *my dear*, allez chercher votre ânesse

1. Très gentille.
2. N'est-ce pas ainsi, Cécile? — Tout à fait ainsi.

et mettez votre paquet dans la chambre que vous montrera Sally [1].

Elle approcha de ses lèvres un cornet acoustique, et, au bout d'un temps invraisemblablement court, apparut Sally, une Écossaise aux cheveux d'un blond ardent, à la figure couverte de taches de rousseur, mais parfaitement correcte avec ses manches et son tablier blancs, raides d'empois. Miss Barbara lui dit quelques mots en anglais et fit signe à Rita de la suivre. Quant à Dorothée, elle avait déjà disparu depuis cinq minutes, le tendre cœur de miss Cissy n'ayant pu supporter plus longtemps l'idée des souffrances — purement imaginaires — de Turc et de la Grisonne, elle s'était hâtée d'aller les délivrer. Ils avaient d'ailleurs pris assez tranquillement leur parti, en bêtes accoutumées aux brusques revirements de la destinée. Miss Cecilia poussa la bonté jusqu'à aller elle-même installer l'ânesse dans un box bien garni de fourrages, et Dorothée s'enhardit jusqu'à lui offrir une tasse de lait frais tiré, qui fut acceptée avec reconnaissance. Elles visitèrent ensuite la basse-cour; mais tous ses habitants dormaient, et il fut convenu que le lendemain au matin, il y aurait présentation générale de toute la bande à deux et à quatre pattes qui faisaient, tour à tour, le bonheur et le tourment de miss Cissy.

1. Ce bizarre diminutif est celui de Marthe.

En attendant, elle en donna la nomenclature à sa petite compagne qui l'écoutait, les yeux dilatés par l'enthousiasme.

Il y avait : Snow [1], le petit griffon blanc de miss Barbara; Tom, le grand Saint-Bernard, gardien du logis, déjà âgé, et bien cassé; Jim, le singe; Poll, le kakatoès; Minnie, la chatte angora, et ses deux filles Dowdy et Mousey, et puis les canaris, bengalis, etc., toute une volière; voilà pour le logis Dans la basse-cour, Bella et Nina, deux belles chèvres laitières qui nourrissaient chacune un chevreau; des poules nègres, des poules huppées, des grandes cochinchinoises, des houdans [2], des pigeons, des pintades, des canards de Virginie, des canards domestiques, des lapins, des lapines et leur nombreuse postérité, et le couple de paons, orgueil de la maison. Enfin, de chaque côté de la porte de la cuisine, dans une cage d'osier, ressemblant à un grand panier, les amis personnels de Sally : un merle, appelé Pistol, et un corbeau qui répondait au nom de Jack. Total : une soixantaine de bêtes qu'il fallait nourrir, élever, soigner dans leurs maladies et même amuser.

Miss Cissy confia à Dorothée que Poll ne mangeait pas de bon cœur quand il n'avait pas beaucoup causé, et que Jim avait évidemment le moral atteint, quand on ne s'occupait pas assez de lui.

1. Neige.
2. Race de poules.

La petite fille prit une part si vive à ces soucis de famille que miss Cissy, enchantée, l'embrassa en déclarant qu'elle n'avait pas encore trouvé quelqu'un qui la comprît si bien ; car, dit-elle, « Barbara est très bonne, mais elle est un peu brusque, et quand elle étiquette ses minéraux et fait sécher ses herbes, elle n'aime pas qu'on la dérange, et je l'ai vue laisser à la porte pendant une demi-heure Minnie ou Dowdy, qui miaulaient à fendre l'âme, les pauvres chères ! »

Le lendemain au matin, Rita, par discrétion, avait voulu partir, mais ses hôtesses avaient jeté les hauts cris ! Pourquoi courir les routes ? Pour se placer ? mais il y avait là une place toute trouvée. Miss Barbara voulait apprendre à fond à parler l'italien, et miss Cissy faire de la musique d'ensemble. Cette dernière était faible et souffrante, Dora lui serait bien utile pour soigner sa ménagerie et Rita la remplacerait avec avantage pour les longues courses dans la montagne qu'elle ne pouvait plus faire en compagnie de miss Barbara.

Et les vitrines à épousseter ! Et les collections à mettre en ordre ! Et les herbiers à manœuvrer ! Sally ne pouvait suffire à tout, et d'ailleurs, elle était peu lettrée, et commettait des erreurs colossales au point de vue scientifique.

Enfin la Grisonne allait donner son lait salutaire à miss Cissy et lui prêter son dos pour les excursions alpestres, et Turc lui-même servirait de

coadjuteur au vieux Tom, criblé de rhumatismes, sourd et à demi aveugle.

Tout semblait si bien s'arranger ainsi que Rita était bien tentée. Les yeux de Dorothée avaient une éloquence suppliante qui aurait amolli un cœur de pierre, et miss Cissy roucoulait avec angoisse : — *Oh! dear!* dites oui! *pray!* dites oui!...

— Ce serait trop beau pour nous, dit Rita en soupirant.

— Eh bien, alors, qui vous empêche de dire oui? dit miss Barbara.

— C'est que ma sœur et moi nous sommes jeunes, nous pouvons travailler, nous ne devons pas être à votre charge.

— *Quite right!* [1] mais qui vous empêche de travailler? Nous prenions une repasseuse et une lingère, nous ne les prendrons plus, vous ferez leur besogne, et puis vous aurez assez à faire avec tout ce que je vous ai dit tout à l'heure. Pour vous mettre l'esprit au repos, voilà ce qui est convenu : nous ne vous donnerons pas de gages, vous serez nourries, logées, etc.; et, comme il vous faut un peu d'argent de poche, ne serait-ce que pour vous habiller, vous amasserez pendant l'hiver une collection de cristaux, de curiosités minérales que vous irez l'été vendre à Talloires, ou même à Annecy; vous pourrez aussi faire des

1. Tout à fait juste!

Karl semblait fuir miss Barbara et Rita.

petits paniers comme celui-ci, il est très joli, et vous les placerez très bien. Ne cherchez pas autre chose, vous ne trouverez rien de mieux que ce que je vous propose. Et d'ailleurs, je l'ai décidé ainsi, et *at home* tout doit se faire comme je l'ai décidé! *Is it not so*, Cissy?

— *Quite so!* répondit la petite miss.

Quand miss Barbara avait prononcé sa grande phrase, personne ne lui résistait et certes Rita n'avait pas envie de le faire. Heureuse d'un bonheur que leur cœur avait peine à contenir, elle et sa sœur se jetèrent tout naïvement dans les bras des Anglaises et tout se termina par des embrassades.

Tout l'hiver s'écoula ainsi, dans la paix, dans le bien-être, et chaque jour ajoutait au sentiment de bienveillante amitié d'une part, de reconnaissante affection de l'autre, qui unissait la petite communauté. Rita et Dorothée, très vite accoutumées à leur nouvelle vie, rendaient tous les services qu'elles pouvaient et leurs maîtresses — ou plutôt leurs amies — s'attachaient de plus en plus à elles. Rien, d'ailleurs, ne venait troubler leur existence. On n'avait plus entendu parler des Margasse; évidemment ils avaient perdu la trace des fugitives.

Parfois, dans leurs promenades alpestres, miss Barbara et Rita rencontraient Karl; il les saluait de loin, d'un air presque farouche, et semblait les fuir.

Fidèle à son serment, il n'avait pas remis les pieds chez l'hôtesse de Duingt et celle-ci s'en vengeait en faisant une mine d'un pied de long toutes les fois qu'elle voyait une des jeunes filles.

XVIII

— Eh bien, Rita, est-ce que je n'ai pas eu raison, après tout? Et la pièce de dix sous donnée à l'Italienne, est-ce qu'elle ne nous a pas porté bonheur? qu'en dis-tu?

Elle était étendue sur un coin de prairie tout ensoleillé, tout fleuri de primevères et de violettes; à ses pieds, Turc faisait un somme, interrompu de temps en temps par des petits soubresauts; autour d'elle, paissaient les chèvres et la Grisonne. Rita, assise là, tout près, travaillait à un ouvrage au crochet fort difficile à en juger par son air d'attention.

— Oui, tu as eu raison, répondit-elle, de sa voix grave et harmonieuse, et combien nous devons bénir la Providence qui, juste au moment où nous étions si misérables, presque désespérées, nous a tirées de peine d'une manière si inattendue.

— Je t'assure, Rita, que tous les jours, je pense à remercier Dieu de la grâce qu'il nous a faite; j'ai même composé une prière exprès pour cela, et une aussi pour lui demander de récompenser nos bienfaitrices.

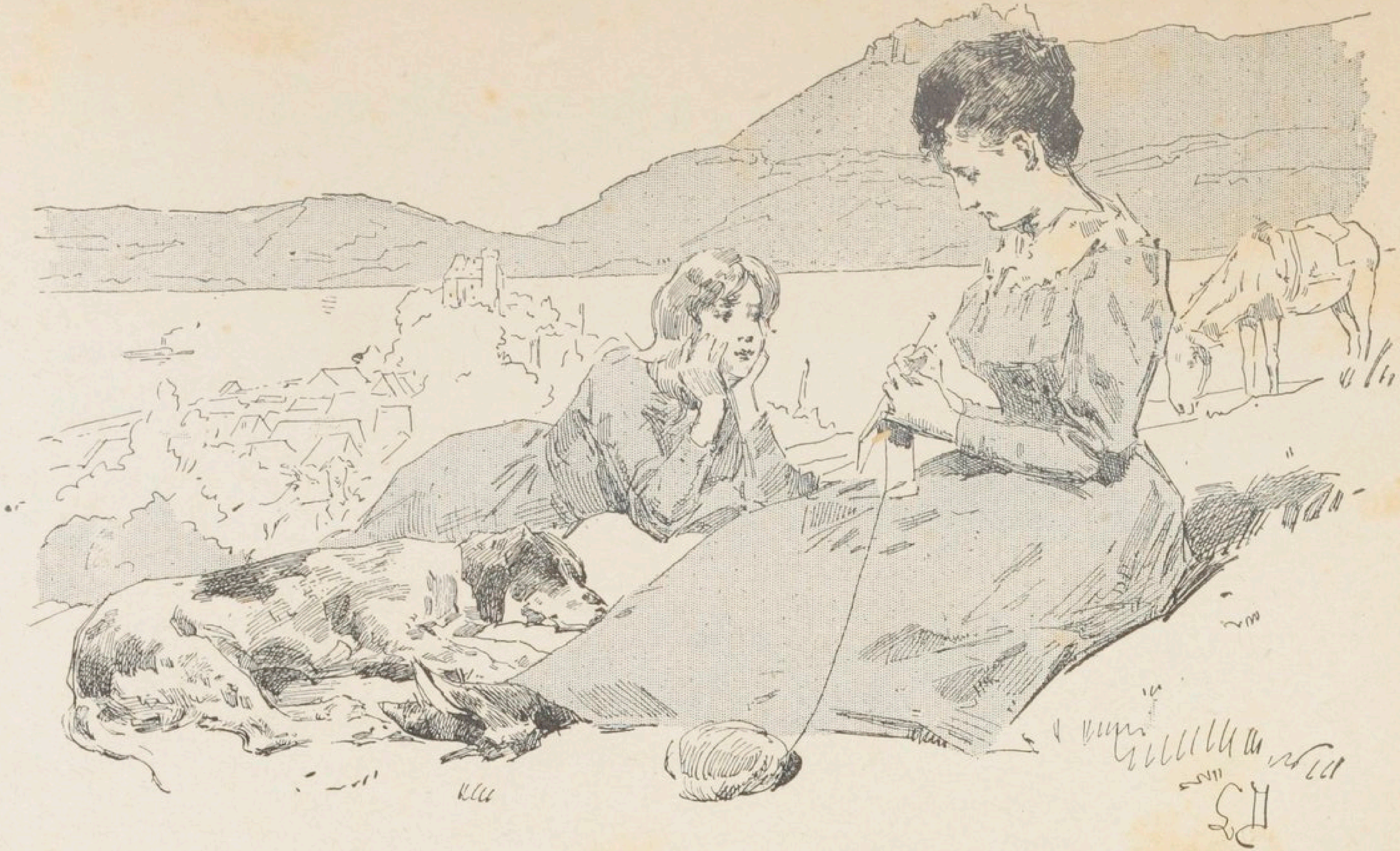
— C'est demain jour de courrier, y aura-t-il des lettres du Canada? Je voudrais bien savoir miss Barbara arrivée : la mer est mauvaise à cette époque-ci de l'année.

— Oui, mais miss Cissy dit que sur ces grands paquebots transatlantiques on n'a rien à craindre.

— C'est possible; mais je voudrais bien tout de même être sûre que miss Barbara est chez ses parents.

— Tu l'aimes beaucoup miss Barbara?

— Oui, beaucoup, beaucoup! Les premiers temps que nous étions ici, je ne comprenais pas bien son jargon, moitié anglais, moitié français, et puis j'étais souvent harassée de la suivre dans ses grandes courses, de grimper les rochers, de chercher des pierres qui ne me disaient rien et des petites bêtes qui me répugnaient. Mais, maintenant, je suis faite à tout cela, je m'y intéresse et je ne pense plus à la fatigue. C'est comme pour les leçons d'italien, quand nous avons commencé, j'étais toute honteuse d'avoir à montrer quelque chose à une personne si savante; et puis elle a une si drôle de manière de prononcer que je n'osais pas en rire, et à peine lui dire qu'elle se trompait; mais peu à peu tout s'est arrangé. Elle



Rita et sa sœur étaient étendues sur un coin de prairie ensoleillé.

m'a fait lire de beaux livres qui m'instruisent, qui me mettent une foule d'idées nouvelles dans l'esprit; je n'ai jamais un moment d'ennui, et la seule chose qui me tracasse, c'est le souci de n'en pas faire assez pour montrer ma reconnaissance à ma chère maîtresse. Heureusement qu'elle aime beaucoup à m'entendre chanter et jouer de la mandoline; je suis toute contente de pouvoir lui faire ce plaisir.

— C'est tout à fait comme moi avec miss Cissy, s'écria Dorothée. Je ferais de la musique avec elle nuit et jour, si elle le demandait. Et je l'aime! Oh! je l'aime! Quand nous sommes là toutes les deux à jouer nos duos, il me semble que nous nous parlons l'une à l'autre sans ouvrir la bouche, et nous nous entendons si bien! Enfin, je ne sais comment t'expliquer cela. — C'est comme si mon âme sortait de mon corps et celle de miss Cissy du sien, et que bien haut! bien haut! elles se rencontrent toutes les deux, me comprends-tu?

— Oui, il y avait quelque chose comme cela dans des vers italiens très beaux que miss Barbara me faisait lire juste la veille de son départ.

— Et puis ça m'amuse tant d'aider miss Cissy à soigner nos bêtes! Elle est très délicate, miss Cissy, et se fatigue vite. Sally ne peut pas être partout à la fois, et c'est si minutieux tous ces soins-là! Hier nous avons passé plus de deux heures à nettoyer les cages des bengalis, barreau à barreau. — Miss Cissy pense que c'est parce que les

cages n'étaient pas assez propres, que la dernière couvée a péri, et que la grande femelle est morte; tu sais? celle qu'elle a tant pleurée.

— C'est bien possible, les gens et les bêtes souffrent de la malpropreté. Rappelle-toi comme papa nous faisait nettoyer à fond la roulotte.

Dorothée soupira.

— Il me semble qu'il y a un siècle de tout cela! dit-elle. Tant de choses se sont passées depuis un an!

Vers la fin de février, miss Barbara avait reçu la nouvelle de la mort d'une de ses tantes, veuve d'un riche fermier au Canada, habitant l'intérieur des terres. Cette tante, morte sans enfants, laissait une part importante de sa fortune à sa nièce, et celle-ci dut partir pour aller recueillir cet héritage.

Miss Cécilia, un peu souffrante et très anémiée comme elle l'était toujours à la fin de la saison froide, ne pouvait la suivre. Ce fut pour Barbara un inexprimable soulagement que de la laisser en compagnie de Rita dont elle avait bien vite apprécié les grandes qualités, et de l'aimable petite Dorothée, devenue la joie de la maison. Son absence dura trois grands mois; à son retour, elle trouva tout son monde en parfait état, au physique et au moral, et reprit les rênes du gouvernement à la vive satisfaction de ses sujets. Elle revenait les mains pleines d'argent, ou plutôt de

banknotes. L'augmentation de ses revenus profita à tout le monde ; elle fit refaire l'ameublement presque en entier; miss Cissy eut une délicieuse chambre tendue de toile perse avec des fleurs, des papillons et des oiseaux; ses anciennes tentures passèrent à la chambre des deux jeunes filles qui en tirèrent un parti merveilleux. Le mobilier du salon s'augmenta d'un tapis du meilleur goût et... d'une harpe et d'un harmonium. On fit bâtir une faisanderie et élever un pigeonnier; enfin Barbara voulut absolument munir d'un trousseau complet ses deux protégées, et pour cette fois, la fameuse phrase : « quand j'ai décidé, etc., etc. », fut prononcée de façon si despotique, que même la pensée de ne pas s'y soumettre ne put trouver place dans l'esprit de Rita. Elles eurent donc, sa sœur et elle, l'immense satisfaction de reprendre la mise presque élégante qu'elles avaient connue autrefois, et parfois elles disaient entre elles : « Ah! si papa et maman nous voyaient, comme ils seraient contents! »

XIX

Cinq années avaient ainsi passé, le plus paisiblement du monde, et sans rien changer aux habitudes de la petite maison, au bord du lac.

Miss Barbara, approchant la quarantaine, grisonnait un peu, mais ne perdait rien de sa fabuleuse énergie. Le joli visage de miss Cecily se fanait sans devenir moins gracieux ; elle sortait de moins en moins, ne quittait plus guère son petit enclos, et toute frileuse, toute pelotonnée dans son fauteuil et comme enfouie sous la neige de ses tricots légers, avait plus besoin que jamais de sa compagne Dorothée.

Dorothée n'était plus une enfant, mais avait gardé de l'enfance un regard limpide et brillant, des mouvements faciles et pleins de grâce. Elle était tout à fait charmante à voir avec ses beaux

cheveux blonds auréolant son front pur et sa fine taille, souple et frêle.

— Vous êtes la joie de mes yeux! lui disait miss Cecily, vous resterez toujours avec moi, n'est-ce pas?

— Toujours! toujours! répondait Dora avec ferveur.

— Vous ne vous marierez pas tant que je vivrai?

— Non, bien sûr! ni après non plus.

— Oh! après!

— Non, miss Cecily, je ne puis aimer personne mieux que Rita et vous, et comme on doit aimer son mari mieux que tout le monde, vous voyez bien que je ne puis pas me marier.

Cette conversation se renouvelait très souvent et ravissait l'excellente miss, qui finissait toujours par dire :

— Oh! *darling*, vous avez bien raison! Voyez comme je suis contente d'être restée fille!... malgré le chagrin que cela a causé à mon cousin Fred, ajoutait-elle quelquefois d'un ton de mystère.

Rita était, des quatre, celle qui avait le moins changé. Elle était devenue plus robuste; la vie au grand air que lui faisait mener miss Barbara avait bruni ses traits et développé sa taille et ses membres; c'était maintenant une superbe fille de vingt-trois ans, au regard profond et sérieux, à l'air intelligent et résolu.

Elle travaillait beaucoup à toutes sortes d'ouvrages, réussissait dans tout ce qu'elle entreprenait. Elle était devenue fort habile dans la recherche des cristaux et s'en faisait un petit revenu suffisant pour entretenir sa sœur et elle de vêtements. Elle y joignait aussi le prix des leçons de musique et d'italien que, d'après le conseil de miss Barbara, elle donnait l'été aux enfants en villégiature sur les bords du lac.

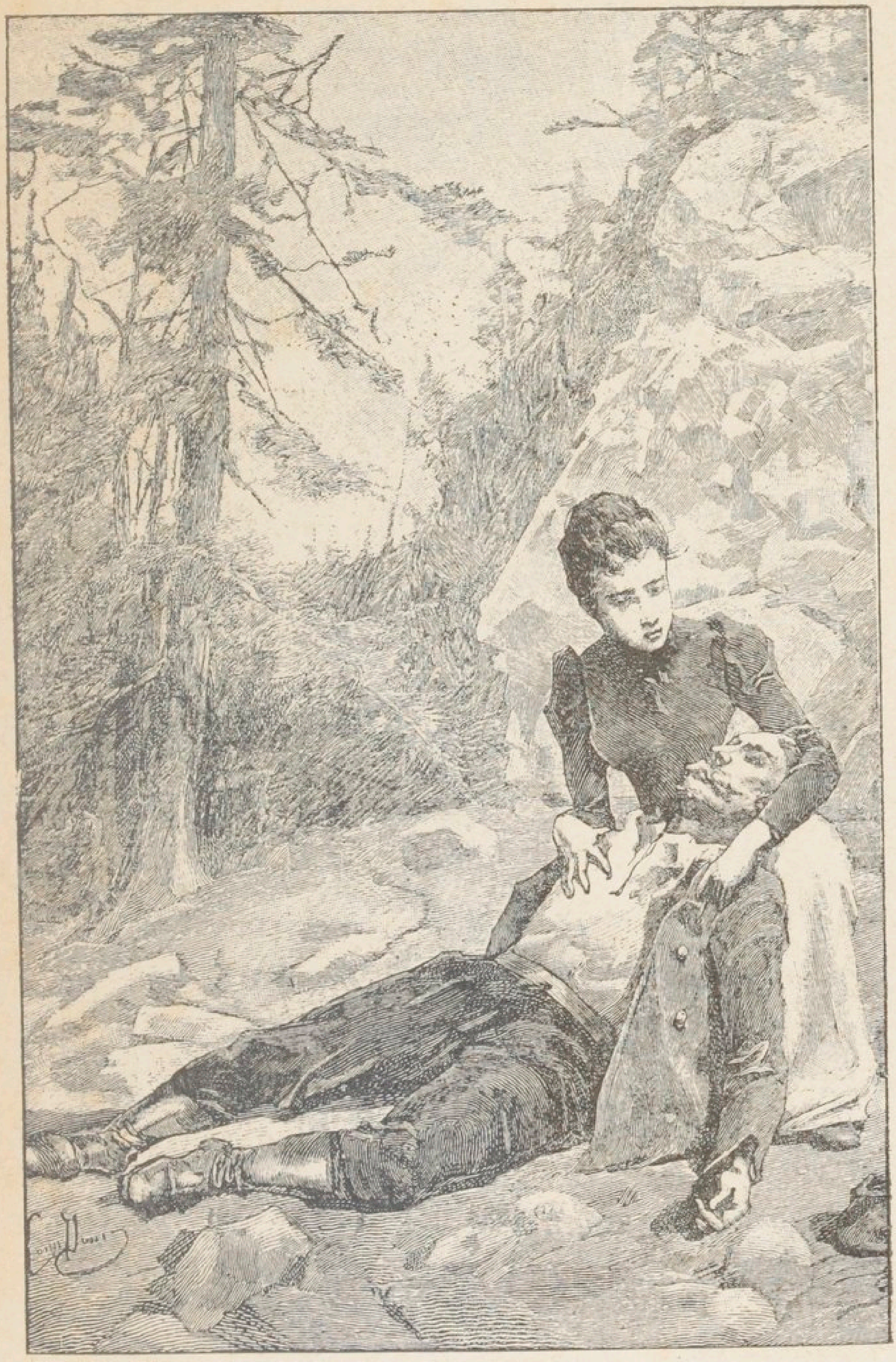
. . . . . .

Un frais matin de juin égaie la forêt de souffles printaniers et de rayons d'or pâle; — le lac, là-bas, moutonne sous la brise, bleu comme un saphir. Rita et sa sœur, assises sur la mousse, arrangent artistement un petit panier tout plein de ces fraises de bois, fines et parfumées, que miss Cissy préfère à tout autre fruit et que, dès le lever du soleil, elles sont venues cueillir.

— Il en manque encore quelques-unes pour finir, dit Dorothée. Je sais un endroit tout près d'ici où on en trouve de très belles. Dans cinq minutes je serai de retour. Attends-moi là. Viens, Turc!

Le chien qui devenait paresseux en vieillissant se fit un peu prier pour quitter son lit de gazon aux pieds de Rita, il finit par se décider cependant à accompagner sa jeune maîtresse.

Elle escaladait vaillamment les assises de rochers, et il allait devant elle, humant l'air, aboyant pour faire envoler les oiseaux, ou, le



Karl reprenait bientôt ses sens.

nez en terre, flairant quelque piste d'animal sauvage.

Tout à coup, il fit entendre un sourd grognement et s'arrêta, le poil hérissé, les jarrets tendus, comme frappé d'épouvante... Dorothée alla vers lui... Terrifiée, elle jeta un grand cri...

Karl, sanglant, complètement inanimé, était là, étendu sur l'herbe.

Au cri de sa sœur, Rita était accourue ; elle aussi resta un moment frappée de stupeur, mais ce ne fut qu'un moment très court. Elle s'agenouilla près du blessé, souleva sa tête, essaya de le rappeler à la vie... Pâle, les yeux fermés, les lèvres décolorées, il ne donnait aucun signe de connaissance ; de son vêtement, troué à l'épaule gauche, sortait un mince filet de sang.

— Cours chercher de l'eau! il y a une source près d'ici, par là, dit-elle.

— Mais dans quoi?

— Voilà son képi. Va et reviens le plus vite que tu pourras. Après cela, tu courras à Duingt prévenir miss Barbara et dire qu'on envoie des hommes et un brancard.

La fraîcheur de l'eau ranima un peu le garde forestier; il entr'ouvrit les yeux, les referma aussitôt, poussa un léger soupir et retomba dans son évanouissement.

Rita lui enleva sa cravate, déboutonna son uniforme, lui frotta les tempes et les narines avec le jus des menthes sauvages écrasées, lui frictionna

les mains, et au bout d'environ un quart d'heure, eut enfin la joie de le voir reprendre entièrement ses sens.

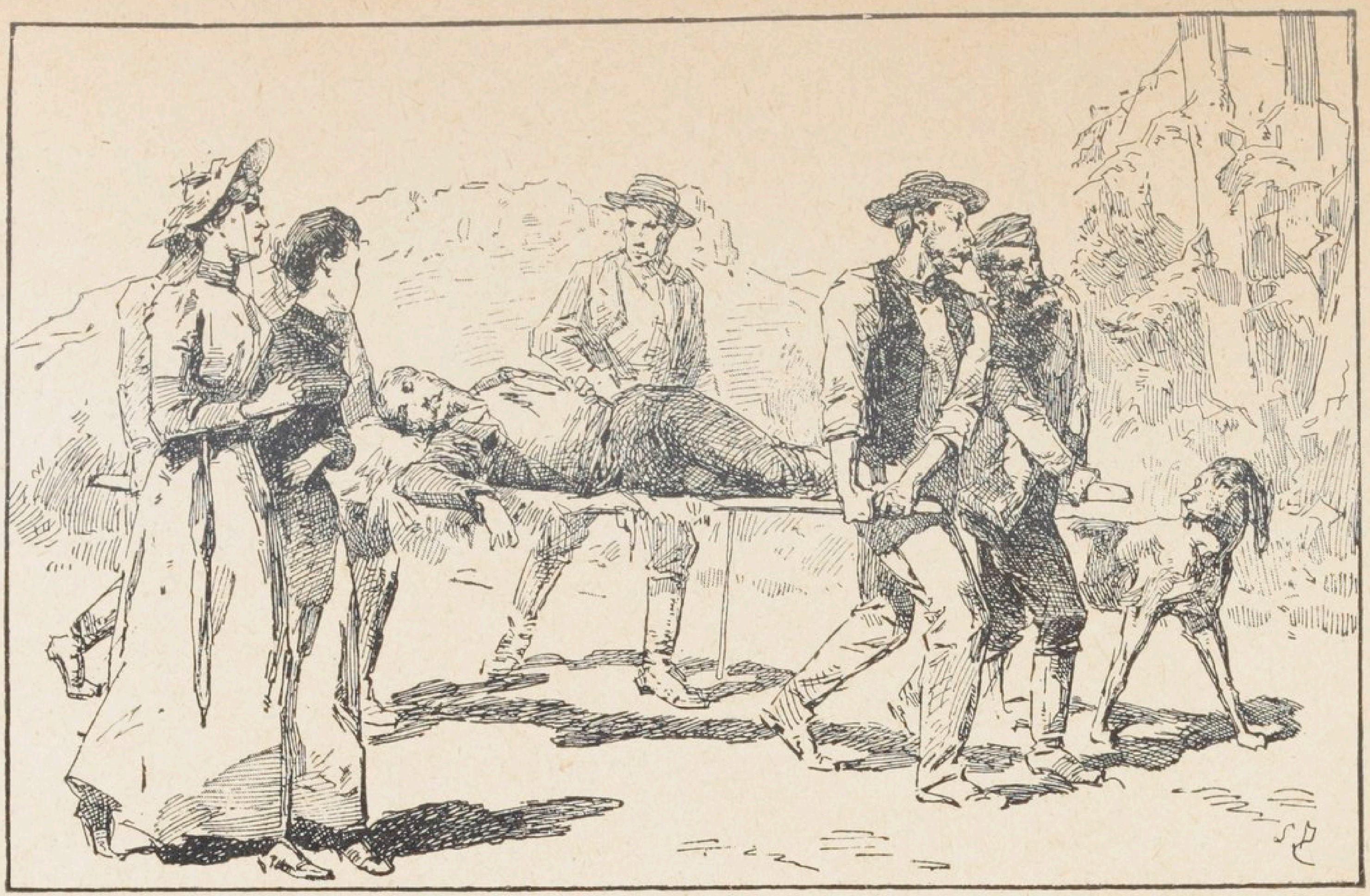
Il essaya de se mettre sur son séant; une douleur atroce le rabattit sur la terre... Il avait la clavicule brisée. Il voulut parler, mais il avait perdu beaucoup de sang, il était si affaibli qu'il ne pouvait réunir ses idées ni trouver ses mots, et la tête lui tournait... Il murmura : « contrebandier... revolver... »; et Rita comprit qu'il avait été blessé par quelqu'un de ces malfaiteurs qui font la contrebande du tabac entre Genève et la Savoie, — hommes dangereux qu'un crime de plus ou de moins n'arrête pas.

Qu'elle était longue, l'attente, dans ce coin de bois solitaire, à côté de ce malheureux blessé, — peut-être agonisant, — sans moyens efficaces de le secourir, sans un être humain à portée de la voix!

Turc avait suivi Dorothée, et les seuls témoins vivants de cette scène étaient les oiseaux qui voletaient de buissons en buissons, les écureuils se poursuivant sur les branches ou quelque lapin timide, regagnant son terrier d'un pas furtif.

Un aigle s'enleva lourdement d'une cime voisine et vint tournoyer d'un vol lent et majestueux au-dessus du triste groupe.

Rita fut glacée d'effroi. Eh, quoi? Sentait-il déjà la mort près de lui? Venait-il prendre possession de sa proie?



On se mit en marche pour descendre au village.

Près d'une heure se passa dans ces mortelles angoisses; — enfin, les secours arrivèrent et, avec mille peines, on installa le malheureux Karl sur le brancard garni d'un matelas.

Miss Barbara avait apporté des bandes, des cordiaux, — elle ranima le blessé et, par un premier pansement, arrêta le sang qui, en coulant de la blessure, épuisait ses forces. Puis on se mit en chemin pour descendre au village. Quel trajet pénible! Il n'y avait point de sentier tracé, il fallait aller de roche en roche, passer par-dessus les grosses racines d'arbres, traverser sans chute les éboulis, tenir pied sur les pentes glissantes. Les secousses arrachaient des cris de douleur au patient ou le faisaient retomber en syncope. On ne respira un peu que lorsqu'on fut arrivé sur un chemin praticable.

On ne pouvait songer à transporter Karl à Annecy, dans l'état de faiblesse où il était; d'un autre côté, Duingt n'offrait guère de ressources...

Miss Barbara eut bien vite pris un parti.

Tout près de chez elle demeurait une vieille femme fort honnête. Ses enfants étant au service laissaient disponible dans sa petite maison une chambre, convenablement meublée. C'est là qu'elle installa le blessé en promettant une large rémunération pour indemniser la mère Rivollet des frais et des peines qu'occasionnerait son séjour. Puis elle envoya à Annecy un exprès, chargé de ramener tout de suite un chirurgien.

Celui-ci n'arriva que le soir seulement. Il pratiqua l'extraction de la balle, mais il déclara que la blessure était grave, et pouvait avoir de fâcheuses complications.

— Vos soins éclairés, madame, dit-il en se tournant vers la grande Anglaise qui fut très flattée du compliment, et l'excellente constitution du jeune homme le tireront d'affaire, il faut l'espérer, mais ce sera long, très long.

— Peu importe si nous le sauvons! s'écria impétueusement miss Barbara. *Poor y oung man!* Il m'intéresse beaucoup! *aoh!* beaucoup, docteur... Il me rappelle un ami... à moi, qui vit très loin d'ici!... Et elle poussa une sorte de soupir. Venez toutes les fois que vous le pourrez, c'est moi qui paie la dépense et quand j'ai décidé... elle s'arrêta, car miss Cecilia n'était pas là pour répondre à l'appel : *is it not so, Cissy?* le : *Quite so!* de rigueur.

XX

Pendant bien des semaines, Karl resta gisant sur son lit de douleur, et n'en sortit que bien maigre, bien pâle, bien ébranlé! C'était presque douloureux de voir ce grand jeune homme, jadis si robuste, si plein de force et de vie, se traîner languissamment, un bras en écharpe, l'autre appuyé sur une canne.

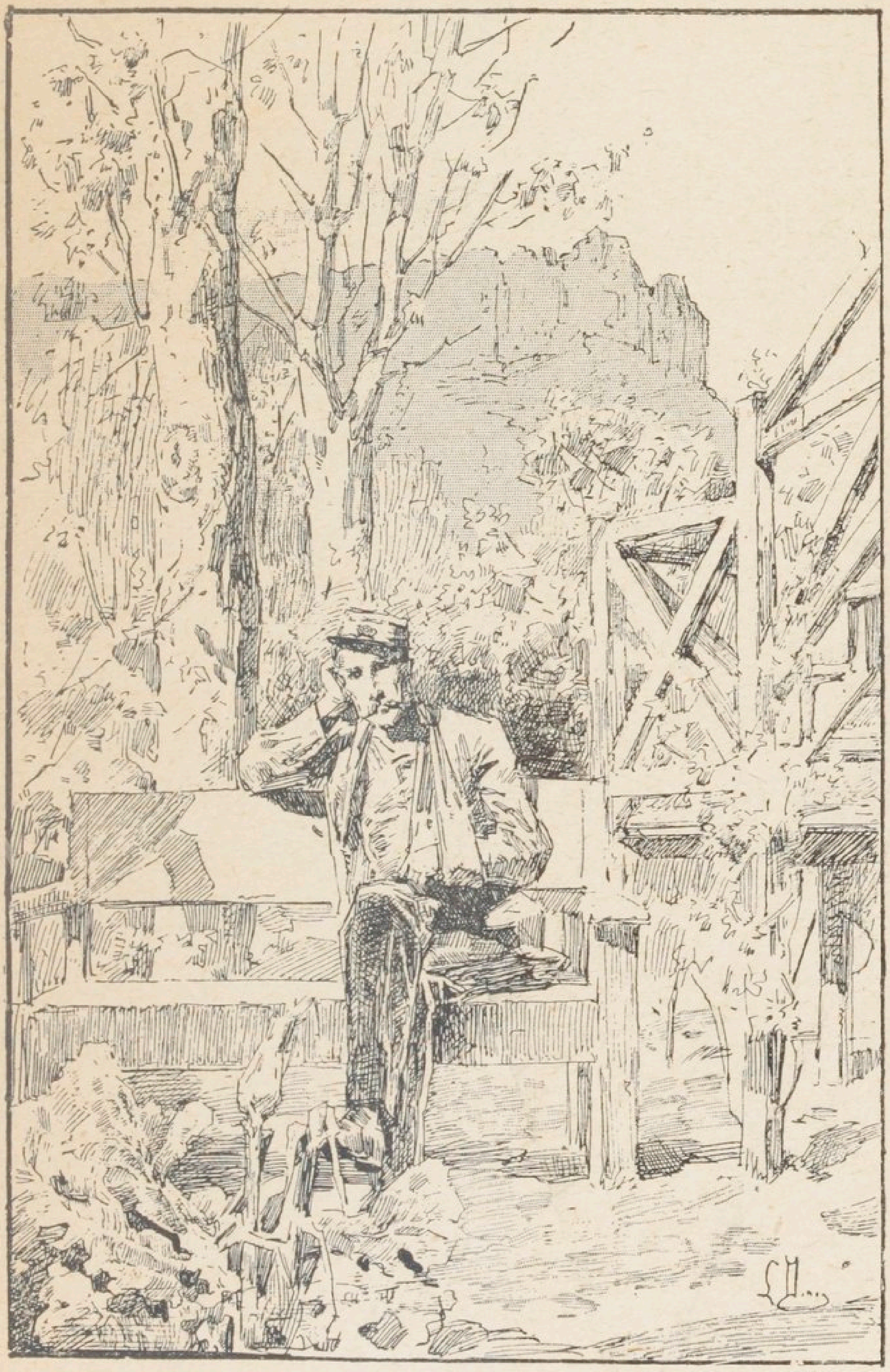
Miss Barbara l'avait soigné avec le dévouement le plus soutenu, la bonne femme Rivollet s'était montrée une garde-malade patiente et docile et, comme l'avait dit le docteur, la jeunesse et le tempérament sain du malade aidant, aucun des accidents à redouter en pareil cas ne s'était produit.

Tant que la fièvre et la souffrance l'avaient tenu au lit, le blessé ne s'était pas trop ennuyé. Le mal tient compagnie, hélas! Quand on souffre

beaucoup, il est rare qu'on éprouve le besoin de se distraire. Mais quand la plaie fut refermée, que la fièvre eut disparu, que le docteur déclara qu'il ne fallait plus pour la guérison complète que le séjour au grand air et une bonne nourriture, réparant les forces perdues, alors commença pour le jeune garde une période vraiment pénible.

Habitué à la vie en forêt, à l'absence de toute contrainte, aux longues courses dans la montagne, les heures passées dans le petit enclos lui paraissaient des siècles. Il avait beau fumer sa pipe, agacer Turc, regarder les bateaux, tout cela ne durait qu'un moment et ne remplissait pas son esprit.

Les Anglaises lui avaient prêté des livres, il avait essayé de lire, mais depuis tant d'années qu'il menait une vie active, il avait perdu le goût de la lecture. Au bout de quelques pages, il s'endormait ou fermait le livre en bâillant et retournait à sa pipe. La promenade dans le pays ne lui était d'aucune ressource : marcher à petits pas, bien doucement pour ne pas donner de secousses à son épaule blessée, lui était insupportable; si encore il eût été bavard, il aurait pu s'amuser à entendre jaser les commères, s'intéresser à leurs histoires sur le tiers et le quart, lutter de propos taquins avec les jeunes filles, mais c'était un silencieux, un *ours*, comme il le disait lui-même. Il n'aimait pas à s'occuper des autres, ni surtout à ce que les autres s'occu-



Les journées lui semblaient longues, interminables.

passent de lui. Les journées lui semblaient donc longues! longues! interminables! et il attendait le soir avec une fiévreuse impatience.

C'est que, vers sept heures, miss Barbara et Rita rentraient de leurs courses sur le lac ou dans la montagne; miss Cecily qui craignait la fraîcheur ne sortait pas, et après le souper, on faisait de la musique. Les fenêtres grandes ouvertes laissaient tout entendre, et pendant deux heures, Karl vivait dans l'extase.

A demi couché sur le grand fauteuil de jardin qu'on lui avait prêté, la tête renversée sur le dossier, il regardait les étoiles, — si brillantes dans le ciel pur des Alpes, — et il se disait que si elles étaient le Paradis, ce qu'on y chantait devait ressembler au chant de Rita.

Il ne consentait à rentrer que lorsque les derniers sons de harpe ou de violon avaient cessé d'éveiller les échos du lac et s'endormait en rêvassant, tantôt qu'il était un chêne puissant sur la montagne et que le vent passait dans ses branches avec d'harmonieuses modulations, ou bien encore, que Rita, Dorothée et miss Cecily changées en oiseaux bleus s'étaient perchées sur son épaule et murmuraient à son oreille des mélodies exquises.

Mais le lendemain matin il se réveillait au jour et la dévorante question : « Que vais-je faire aujourd'hui pour ne pas m'ennuyer? » reprenait toute son âpreté.

Un après-midi qu'il faisait très chaud, ce qui avait empêché miss Barbara de sortir, il vit Rita, chargée d'une pile de petites caisses à dessus de verre, se diriger vers la terrasse; elle était suivie de la grande Anglaise qui cria de loin :

— Eh! Karl, venez donc nous aider! Il n'y a pas besoin de deux bras pour ce que nous avons à faire.

Avec un empressement facile à comprendre le jeune homme répondit à cet appel, trop heureux d'aider sa bienfaitrice d'abord, et puis d'employer son temps.

La besogne était immense et lui eût paru singulièrement fastidieuse, six mois plus tôt. La chaleur avait fait éclore des mites et des vers dans les collections d'insectes et de papillons amassés sur tous les points du globe, depuis vingt ans, par les Anglaises. Il n'était que temps de conjurer un désastre à peu près irréparable. Quant au moyen d'y parvenir, c'était de décoller le verre de chaque boîte, d'enlever les insectes, les brosser très doucement, les examiner à la loupe pour s'assurer qu'ils n'étaient pas entamés par les parasites; puis, arracher complètement la garniture de papier des boîtes, les laver à l'eau phéniquée, les regarnir, et enfin replacer les habitants.

Ce fut l'ouvrage de plusieurs semaines, et tout l'ennui qu'auraient pu causer ces minutieux travaux disparut devant le plaisir qu'y prenaient

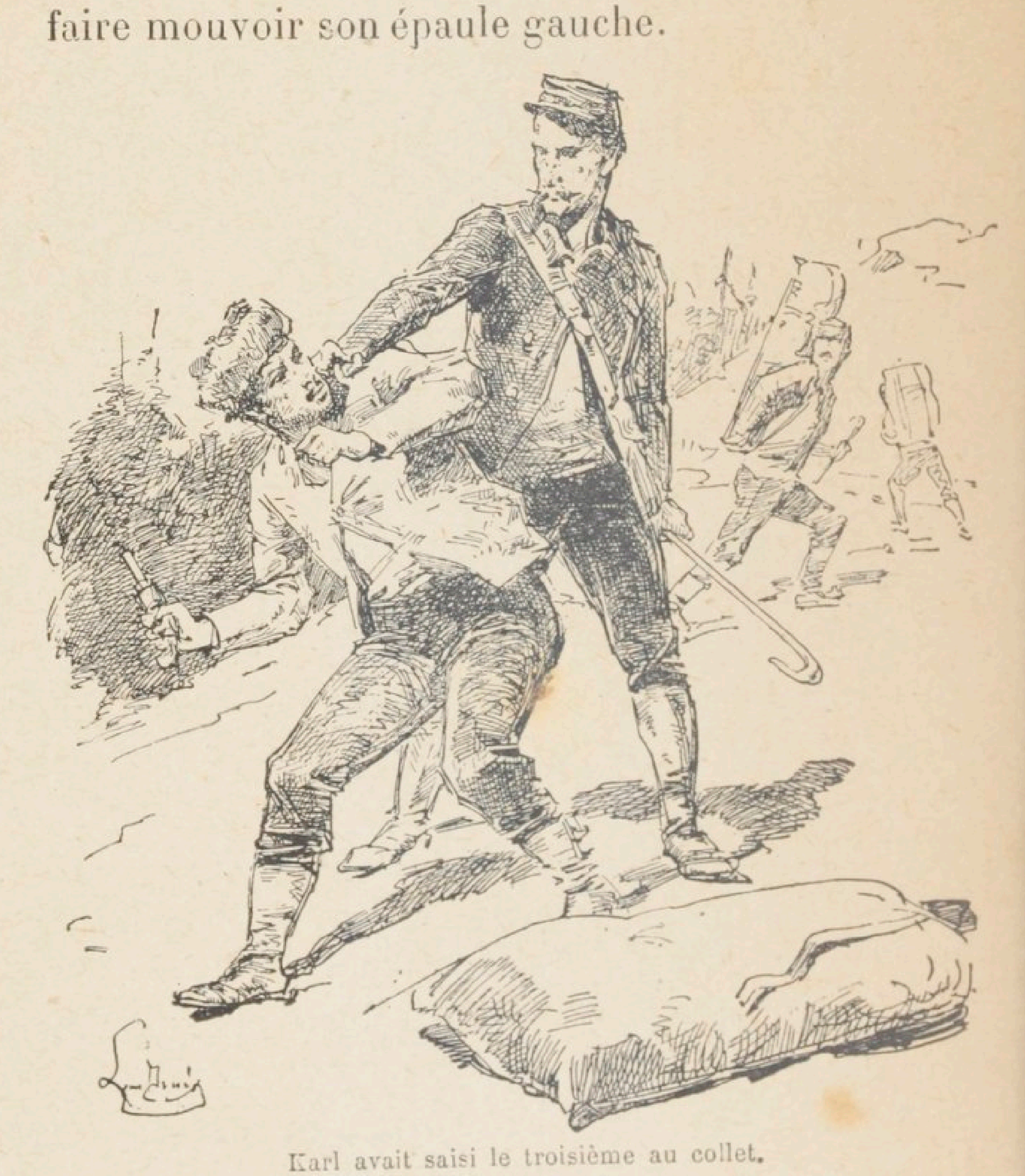
miss Barbara et ses deux compagnons. On causait tout en travaillant. Karl, tiré pour ainsi dire hors de lui-même, parlait de sa vie de forestier, donnait des détails sur les mœurs des insectes qu'il avait observés; miss Barbara disait à son tour des histoires de voyage, promenait l'imagination des jeunes gens dans des pays étrangers où tout différait de ce qu'ils avaient connu. Rita écoutait attentivement, ses grands yeux levés sur le narrateur et tout rayonnants d'intelligente curiosité.

Après l'arrangement des boîtes, vint celui des livres, et Dieu sait ce qu'il y en avait! Karl, dont les forces revenaient chaque jour, reprenait peu à peu sa vigueur et son adresse. Il tirait les volumes des rayons et les portait sur la terrasse pour les épousseter; il les remettait ensuite sur les tablettes et, plus d'une fois, se surprit à désirer de les ouvrir.

Rita lisait tout haut, après le lunch, à miss Barbara, pendant une heure. La lecture se faisait en plein air, dans le jardin, sur une terrasse sablée qui dominait le lac, à l'ombre d'un superbe catalpa.

On allait commencer les *Escalades dans les Alpes*, de Whymper : Dorothée s'étant écriée : « Ah! comme cela amuserait ce pauvre Karl qui connaît si bien les montagnes! » miss Barbara, la bonté même, invita le garde à venir écouter, et pour qu'il ne fût pas le seul oisif dans le petit

cercle où chacun travaillait, elle l'employa au triage des graines ou au brossage des minéraux, opérations qu'il pouvait parfaitement exécuter sans faire mouvoir son épaule gauche.



Karl avait saisi le troisième au collet.

Il fut tout étonné de voir qu'il pouvait suivre avec un intérêt si passionné des aventures écrites. Bientôt, il demanda de lui-même des récits de voyages et d'histoire naturelle. Comme il ne se

faisait plus de mauvais sang, sa convalescence progressa rapidement et, à la fin du mois de septembre, il ne lui restait qu'un peu de gêne dans les mouvements du côté gauche.

C'était bien, il le raconta, un contrebandier qui l'avait blessé; il en avait rencontré une bande de trois en faisant sa tournée; ces misérables l'avaient d'abord menacé de lui faire un mauvais parti s'il ne les laissait pas poursuivre leur chemin, et voyant qu'ils auraient affaire en lui à un homme résolu et courageux, ils avaient paru renoncer à la lutte; deux d'entre eux s'étaient enfuis; mais le troisième, saisi au collet par le garde, et ne réussissant pas à se débarrasser de sa rude poigne, avait déchargé sur lui son revolver.

Il reçut d'ailleurs de nombreux témoignages de sympathie de tout le canton où l'on appréciait son honnêteté impeccable et sa bonne conduite. Une médaille d'argent vint s'ajouter à sa brochette, et une indemnité allouée par le département lui permit de payer largement la bonne femme Rivollet. Celle-ci l'avait pris à gré, le soignait comme s'il avait été son fils, si bien qu'il s'y installa à demeure, à la grande satisfaction de miss Barbara et peut-être de toute la maisonnée.

XXI

L'automne teinte d'un rouge doré les feuilles des châtaigniers, et d'un rouge sombre, les grandes draperies de vigne vierge pendues aux murs. La cime des montagnes est déjà poudrée de blanc et le soleil amortit le feu de ses rayons. Le lac, qui n'est plus voilé par cette brume lumineuse dont l'été le recouvre, paraît dans toute sa splendeur bleue, et ses petites vagues, sous la brise, se frangent légèrement d'écume. Il fait bon vivre dans cette tiédeur salubre des belles journées d'octobre et Karl en ressent tout le charme, avec la vivacité d'impressions d'un homme échappé aux serres de la maladie. Il a repris toute sa bonne mine et sa rudesse s'est un peu adoucie, surtout envers miss Barbara qu'il vénère et pour qui il professe une reconnaissance passionnée.

Ils sont là tous deux, elle et lui, assis sur le banc

rustique de la terrasse, sous la treille aux pampres couleur de pourpre; le garde forestier contemple le lac en silence, et sa compagne semble méditer profondément, à en juger par la contraction qui rapproche ses sourcils au-dessus de ses petits yeux gris toujours en mouvement.

Elle toussotte une ou deux fois, puis prenant un grand parti :

— Je vous ai prié de venir causer avec moi, Karl, parce que je vous sais un garçon d'honneur et de bon sens, et que je crois pouvoir me fier à vous.

— Vous ne vous trompez pas, miss Dawson, je donnerais ma vie pour vous, et avec joie encore!

— Je le sais, je le sais, *my boy*, et c'est quelque chose comme cela que je vais vous demander.

— Ah! tant mieux! s'écria le garde avec un accent de sincérité si éloquent que l'Anglaise en fut émue.

— *Very well! quite well!* j'en étais bien sûre, murmura-t-elle. Eh bien, Karl, pour tout dire en quatre mots... Je vais me marier...

Karl fit un soubresaut plus naturel que poli.

— Oui, oui, vous pensez que je ne suis ni jeune, ni jolie, et que c'est une drôle d'idée à mon âge d'avoir un fiancé, hein?...

— Miss Dawson, je pense que vous avez tant de raison et tant de cœur, que tout ce que vous jugez à propos de faire ne peut être que très bien.

— Là!... dit la vieille fille toute joyeuse, n'est-ce pas bien dit et bien jugé? Ce garçon me comprend, et je le comprends aussi. Je vais donc me marier à la Christmas prochaine; j'épouse un de mes cousins qui demeure au Canada, M. John Dawson. Je ne changerai pas de nom. J'ai fait sa connaissance quand je suis allée là-bas pour mon héritage, c'est un vrai gentleman et un homme de valeur. Il est très riche; il aime à faire le bien et il a de quoi exercer sa charité, car c'est un des plus gros fermiers du sud du Dominion. Il a besoin d'une compagne qui l'aide dans ses travaux, dans ses bonnes œuvres, et moi, je ne veux pas continuer à mener plus longtemps la vie inutile que je traîne ici. Quand j'aurai catalogué tous les minéraux de la montagne et séché toutes les fleurs qu'on y trouve, et ramassé des milliers de petites bêtes, en quoi cela servira-t-il mes semblables? Et au dernier jour, quand le Seigneur me demandera ce que j'ai fait des facultés qu'il m'avait données, que lui répondrai-je si je me présente devant lui les mains vides?... Et elle étendit ses longues mains sèches toutes grandes ouvertes. J'étais restée ici pour ma pauvre petite Cissy; mais maintenant, elle est bien entourée et je puis suivre ma vocation. J'ai trente-huit ans, une bonne santé, des habitudes de vie active; John en a quarante-cinq, il est fort comme un chêne, nous avons les mêmes goûts, les mêmes idées, il m'a attendue fidèlement; le moment est venu de nous unir. Je partirai dans

six semaines : seulement, je ne veux pas laisser mes trois enfants sans un protecteur. Cissy est trop faible et Rita est trop jeune pour me remplacer; alors j'ai décidé que ce serait vous, Karl.

— Moi! balbutia le garde qui devint très rouge.

— Vous-même; il faut vous marier et vous établir ici. Je ferai arranger pour vous la maison de la mère Rivollet qui veut bien me la vendre. Vous aurez là un petit cottage tout à fait joli.

— Je vous remercie beaucoup; je vous suis infiniment reconnaissant, miss Dawson...

— Mais...

— Mais je ne veux pas me marier...

— *Nonsense* [1], un garçon de votre âge et fait comme vous!...

— Je n'ai pas le goût du mariage...

— Allons donc! Vous êtes l'homme le plus rangé du pays et pas plus tard qu'hier, je vous voyais promener dans vos bras la petite Josette qui vous tirait la moustache; vous riiez de tout votre cœur.

Le front de Karl se rembrunit...

— Eh bien, miss Dawson, puisque vous me poussez ainsi, je vous dirai tout franchement que je ne puis pas me marier.

— Pourquoi donc?

— Parce que — sa voix s'étrangla — parce que je suis attaché à une personne que mes parents ne

1. Absurde.

voudraient pas me donner pour femme, et que, n'ayant d'amitié que pour celle-là, je veux ne pas en promettre à une autre; ce serait la tromper.

— *All is well* [1], s'écria miss Barbara d'un ton si joyeux que Karl, tout étonné, crut qu'elle perdait la tête.

— Ne me regardez pas ainsi, dit-elle, je sais ce que je dis! Je ne me suis pas trompée; je ne me trompe jamais! Et quand j'ai décidé une chose... Je vais écrire à vos parents!

— Mais quoi? quoi? Qu'allez-vous écrire?

— Que Rita est la plus honnête et la meilleure des jeunes filles, que je la dote de cinq cents livres [2], et que je veux qu'elle soit votre femme dans un mois d'ici. *Is it well, Cissy!*

— *Quite well, my dear* [3], répondit gaiement la petite miss qui, depuis cinq minutes, se tenait à l'entrée de la porte-fenêtre donnant sur la terrasse.

Le mariage eut lieu un mois plus tard dans l'église de Duingt. « Quelle jolie mariée! » disaient les hommes. « Quel beau marié! » disaient les femmes. C'est qu'en vérité Rita et Karl faisaient un couple magnifique.

Ce n'était pas une noce bien nombreuse, mais on n'y voyait que des cœurs joyeux et reconnais-

1. Tout est bien
2. 12 500 francs.
3. Est-ce bien, Cissy? — Très bien, ma chère.

Karl contemplait ses chers trésors.

sants, et des larmes bien douces coulèrent sur les joues de la fiancée, quand, en s'agenouillant à l'autel, à côté de l'homme loyal et bon à qui elle allait donner sa vie, elle pensa aux chers absents, à son père, à sa mère, à la vieille Agnese qui eussent été si heureux de la voir ainsi.

Miss Barbara partit, comme elle l'avait décidé, le 1er décembre. Sa séparation d'avec miss Cecilia fut si déchirante que nous n'en parlerons pas. Nos amis, après bien des épreuves, sont enfin au port, jouissons de leur bonheur sans arrière-pensée.

Ajoutons cependant que la bonne demoiselle arriva sans encombre après une traversée exceptionnellement favorable et que le courrier de janvier apporta la nouvelle qu'elle et son cousin, John Dawson, étaient désormais unis pour la vie.

Miss Cecilia versa bien encore quelques flots de larmes en apprenant que tout espoir de retour disparaissait; mais Dorothée était là pour la consoler...

Karl et Rita s'étaient installés dans le petit cottage arrangé pour eux par miss Barbara, et leur ménage marchait on ne peut mieux.

Parfois Rita accompagnait son mari dans ses tournées, et plus d'une fois, ils s'assirent tous deux pour se reposer et partager leur frugale collation à l'endroit même où ils avaient passé une heure si terrible. Mais, l'an d'après son mariage, la

jeune femme renonça aux courses de montagne. Un petit garçon lui était né et elle ne pouvait plus guère quitter le logis.

. . . . . .

Le voilà, le beau petit Jos, avec ses yeux noirs : les grands yeux de sa mère; il tend ses menottes à tante Dorothée et rit de tout son petit cœur en gazouillant je ne sais quoi de charmant, à en juger par le ravissement de tout son entourage.

Rita, debout contre la porte enguirlandée de vigne, avec l'enfant dans ses bras, ressemble à une belle madone italienne, et Karl fume sa pipe d'un air de béatitude en contemplant ses chers trésors.

Turc, qui se fait vieux, est allongé, la tête sur ses deux pattes de devant, et remue la queue de temps en temps pour dire : « Je suis là et je vous aime. »

Un son de cloche tinte, doucement d'abord, puis une sonnerie joyeuse lui succède. L'enfant étonné cesse de jouer et se cache la figure dans le cou de sa mère.

— Pourquoi sonne-t-on? demande Karl.

— C'est demain la fête de saint Maurice, répond Dorothée. Ah! Rita, il y a juste cinq ans à cette heure, nous venions de perdre notre dernière amie. Que nous étions malheureuses! Et qui se souciait de nous, en ce monde? Aurions-nous pu penser qu'après toutes nos épreuves, nous connaîtrions un bonheur si parfait!

— Il ne faut jamais désespérer de la Providence ni de soi-même, dit Rita de sa voix grave. Rappelle-toi ce que disait si souvent Agnese :

« *Fa bene e spera sempre!* »

Fais bien et espère toujours!

Mai 1893.

591-11. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — P4-11.

POUR LA JEUNESSE

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS
" LA PETITE BIBLIOTHÈQUE ,, ∘
OUVRAGES DIVERS ∘ ∘ ∘ ∘ ∘ ∘

Réduction en noir de la couverture *rouge et or*
d'un volume de la **Bibliothèque du Petit Français.**

Librairie Armand Colin

Rue de Mézières, 5, PARIS

9389

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

	Pages
A la Belle Etoile	9
L'Ami Benoît	12
L'Apprentie du Capitaine	10
Les Aventures de Rémy	4
La Bête au bois dormant	5
Le Bon Géant Gargantua	6
Le Capitaine Bellormeau	3
Le Capitaine Henriot	5
Chemins de traverse	13
Chez Mademoiselle Hortense	7
Le Chevalier Carême	6
Chryséis au désert	9
Au Clair de la Lune	12
Colères du Bouillant Achille	13
Les Colons de l'Ile Morgan	14
Corsaires et Flibustiers	5
Deux petits Parisiens	9
Le Droit Chemin	11
D'une rive à l'autre	11
L'Emeraude des Incas	11
En haut du Beffroi	5
L'Exil d'Henriette	9
Les Expédients de Farandole	3
La Famille Fenouillard	4
Rita	7
Tante Dorothée	7
Fils de Chef	13
Les Flibustiers	6
Les Fredaines de Mitaize	13
Frères de lait	5
Deux Enfants de Londres	7
Histoire d'un Honnête garçon	6
Histoire d'un Vaurien	8
Historiettes pour Pierre et Paul	10
Le Hochet d'Or	12
L'Idée fixe du Savant Cosinus	4
Jacques la Chance et Jean la Guigne	8
Jamais contents !	9
Jours d'épreuves	10
Kerbiniou le très madré	5
Les Lunettes bleues	8
Les Malices de Plick et Plock	4
Les Mathurins du "Bayard"	9
Mémoires d'un Eléphant blanc	10
Les Mémoires de Primevère	7
Mon Ami Rive-Gauche	8
Mon Oncle Range-Tout	3
Le Monsieur des Antipodes	6
Le Moulin Fliquette	5
Le Mystère de Courvaillan	6
Le Pari d'un Lycéen	12
Passe-Partout et l'Affamé	6
Le Patron Nicklaus	3
Au Pays des Biniouş	3
Le petit Grand et le grand Petit	8
Les Petits Cinq	11
Les Petits Patriotes	9
Pierrot et Cie	8
Le Portefeuille rouge	10
Princesse Sarah	14
Les Prisonniers de Bou-Anâma	13
La Providence de François	8
Le Pupille de mon Ami	10
Quentin Durward	14
Les Robinsons de la Nlle Russie	12
Robert le Diable et Cie	12
Le Roi de l'Ivoire	13
Le Sapeur Camember	4
Six nouvelles	11
Tante Cacatois	14
La Teppe aux Merles	11
Le Théâtre chez Grand'Mère	7
Trésor de Guerre	10
Le Triomphe de Bibulus	11
Un Parisien à Java	4
Un Parisien aux Philippines	4
Une Histoire de Sauvage	12
En Vacances aux bords du Rhin	3
Les Vacances de Prosper	13
Voyage du novice Jean-Paul	14
Voyage du matelot [illegible]	14
Yves Kerhélo	7

"LA PETITE BIBLIOTHÈQUE"

Les Amusettes de l'Histoire	16
Les Animaux de Cirque, de Course et de Combat	16
Les Artistes	19
Autrefois — Aujourd'hui	17
Ce que racontent Monnaies et Médailles	19
Les Coins pittoresques	15
La Cour du Roi Soleil	17
Les Escholiers du Temps jadis	16
Les Explorateurs	16
Fêtes et Coutumes populaires	17
Gros et Petits Poissons	15
La Maison de Molière	19
La Mer et les Marins	17
Les Métamorphoses de la Matière	18
Les Métiers et leur histoire	16
Petites Causeries d'un Ingénieur	18
Poil et Plume	15
Pourquoi et comment visiter les Musées	19
Promenades dans les Etoiles	18
Les Sports pour tous	15
Théâtre de Famille	18
Les Trucs du Théâtre	18
Types populaires créés par les Grands Ecrivains	19
La Vie curieuse des Bêtes	17

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Chaque volume in-18, illustré, *broché*..... 2 fr.
Relié toile, tranches dorées.... 3 fr.

PIERRE PERRAULT — Les Expédients de Farandole

Ayant perdu son père en Italie, Farandole entreprend de regagner sans ressources la Bourgogne, son pays d'origine. Mais, à cette époque, les routes étaient peu sûres, les périls innombrables. Farandole triomphe néanmoins et nous montre tout ce qu'on peut obtenir de la vie avec de l'ingéniosité, de la droiture et de l'énergie *Illustré par* HENRI PILLE.

PIERRE PERRAULT — Mon Oncle Range-Tout

Cet excellent oncle a le goût de l'ordre, mais sa distraction est telle qu'il se trompe toujours de place. Il a égaré de cette façon des papiers d'extrême importance dont dépend l'avenir de la petite Micheline. Il les retrouve enfin, mais après une série d'aventures extraordinaires, aussi divertissantes qu'instructives. *Illustré par* JOSÉ ROY.

A. ROBIDA — Le Capitaine Bellormeau

Nommé gouverneur de Gravelines, dont les Espagnols vont faire le siège, le Capitaine Bellormeau se débat entre l'ennemi qui tente de le réduire à la famine et le sieur de Malicorne qui veut lui faire épouser sa fille. C'est toute une succession de stupéfiants épisodes.
Texte et dessins de ROBIDA.

A. ROBIDA — Le Patron Nicklaus

Le Patron Nicklaus est un marinier du Danube chargé de diriger à travers les récifs d'immenses trains de bois. La plume et le crayon de Robida racontent merveilleusement l'existence que l'on mène sur ces planchers flottants, et on assiste avec intérêt aux péripéties tragiques ou amusantes dont est troublé le dernier voyage du patron Nicklaus. *Texte et dessins de* ROBIDA.

GASTON SÉVRETTE — Au Pays des Binious

Les héros de ce livre, un brave homme d'oncle accompagné de ses neveux et nièces, sont de ceux qu'on aime à avoir pour compagnons de route, car ils n'engendrent pas la mélancolie et leur gaieté naturelle forme un contraste amusant avec la gravité des figures rencontrées sur les routes bretonnes.
Illustré par JOSÉ ROY.

LYA BERGER — En vacances aux bords du Rhin

Le goût des voyages est universel aujourd'hui, et l'une des grandes préoccupations du collégien actuel, préoccupation qui dure dix mois de l'année, est de savoir dans quel pays il passera ses vacances. Qu'il lise ce joli volume, et il sera immédiatement fixé : c'est sur les rives du Rhin qu'il demandera à ses parents de le conduire. *Illustré par* A. ROBIDA.

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Chaque volume in-18, illustré, *broché*..... 2 fr.
Relié toile, tranches dorées.... 3 fr.

CHRISTOPHE **Le Sapeur Camember**

« Histoire naturelle, véridique et compilatoire d'un sapeur qui portait la hache et le tablier à la fin du Second Empire..., comment il réussit à épouser mam'selle Victoire, ce soleil resplendissant de toutes les vertus domestiques. » *Texte et dessins de* CHRISTOPHE.

CHRISTOPHE **L'Idée fixe du savant Cosinus**

Le savant Cosinus rêve de faire le tour du monde et n'arrive pas, par suite de ses distractions ou de l'audace même de ses multiples tentatives, à sortir de Paris où il lui arrive du reste les plus amusantes et les plus terribles aventures. *Texte et dessins de* CHRISTOPHE.

CHRISTOPHE **La Famille Fenouillard**

Ouvrage célèbre et, nous dit l'auteur, destiné à donner à la jeunesse française le goût des voyages. Les dessins qui illustrent le volume peuvent être mis en couleur, à l'aquarelle, au crayon ou au pastel, par le lecteur lui-même. *Texte et dessins de* CHRISTOPHE.

CHRISTOPHE **Les Malices de Plick et Plock**

Types extraordinaires, Plick et Plock sont deux lutins qui s'ingénient à faire des farces dont ils sont du reste les premières victimes. Jamais le crayon de Christophe n'a eu plus d'entrain, ses légendes plus d'esprit. *Texte et dessins de* CHRISTOPHE.

EDMÉE VESCO **Les Aventures de Rémy**

Vie aventureuse et touchante d'un honnête garçon et d'un grand cœur, qui, tour à tour confiseur, dompteur, sauveteur, peintre, professeur, facteur rural, donne partout et toujours l'exemple du courage et du désintéressement. *Illustré par* FERDINAND RAFFIN.

A. de GÉRIOLLES **Un Parisien aux Philippines**

Un Parisien de quatorze ans, Typ, part aux Philippines avec son père et son précepteur ; après les plus comiques aventures de bord, il prend part à la lutte des insulaires contre les États-Unis, y est blessé, et revient en France couvert de gloire. *Illustré par* TH. SCHMIDTMÜLLER.

A. de GÉRIOLLES **Un Parisien à Java**

Nous retrouvons les amusants héros de *Un Parisien aux Philippines*, dans ce nouveau voyage raconté par un auteur qui, ayant longtemps séjourné dans la grande île de l'Océanie, peut en parler mieux que personne. *Illustré par* HÉROUARD.

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Chaque volume in-18, illustré, *broché*..... 2 fr.
Relié toile, tranches dorées..... 3 fr.

A. ROBIDA

La Bête au bois dormant

Une famille de dompteurs, retirés des affaires après fortune faite, veut jouer à la noblesse, commet les gaffes les plus réjouissantes, et finit par installer au château une ménagerie qui terrorise toute la contrée. Ce sont des scènes d'un comique intense. *Texte et dessins de* ROBIDA.

A. ROBIDA

En haut du Beffroi

Ce beffroi est celui de la bonne ville de Flyssemugue en Brabant; quant à ce qu'on rencontre à son sommet, Robida vous le dira, avec une verve bouffonne qui, de la première page à la dernière, ne se dément pas un seul instant. *Texte et dessins de* ROBIDA.

A. ROBIDA

Kerbiniou le très madré

Série de nouvelles qui excitent le fou rire. Les stratagèmes de Kerbiniou pour rentrer en possession du manoir paternel, le *Voyage au pays des saucisses*, où règne le gros duc Edgard XXXVIII, *Jadis chez Aujourd'hui*, tout est amusant et charmant. *Texte et dessins de* ROBIDA.

A. ROBIDA

Le Moulin Fliquette

L'action se passe pendant les guerres de l'Empire, et c'est l'histoire d'un fils de meunier, engagé volontaire, qui se voit contraint d'assister à l'attaque du moulin paternel. *Texte et dessins de* ROBIDA.

ACHILLE MELANDRI

Frères de lait

(Ouvrage couronné par la Société d'Encouragement au Bien)

Dramatique épisode de la Révolution française. Deux jeunes amis, qui se séparent pour s'enrôler, se retrouvent après des épreuves sans nombre et de cruelles expériences. *Illustré par* HENRIOT et VERNEY.

ACHILLE MELANDRI

Corsaires et Flibustiers

L'*Engoulevent*, commandé par le brave capitaine Barbastoul, qui a comme mousse un enfant abandonné, « le Pitchoun », est pris par des corsaires; mais les prisonniers s'évadent et arrivent à Saint-Domingue où ils mènent la vie des boucaniers et des flibustiers. *Illustré par* JOSÉ ROY.

ACHILLE MELANDRI

Le Capitaine Henriot

Le mousse le « Pitchoun », embarqué sur l'invincible *Armada*, est rejeté par la tempête sur la côte normande où Henri de Bourbon, « le Capitaine Henriot », poursuit la conquête de son royaume; il est fait chevalier et épouse la gracieuse Inès. *Illustré par* JOSÉ ROY.

Librairie Armand Colin

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Chaque volume in-18, illustré, *broché*..... 2 fr.
Relié toile, tranches dorées.... 3 fr.

M. GUÉCHOT **Le Chevalier Carême**

Récit fort amusant où sont narrées les hautes prouesses d'un émule du Chevalier de la Manche et celles de son fidèle écuyer Colasse. Le maître Henri Pille a prodigué dans le texte les compositions les plus originales.
Illustré par HENRI PILLE.

M. GUÉCHOT **Passe-Partout et l'Affamé**

L'Affamé, c'est le Loup ; Passe-partout, c'est le Renard. Leurs aventures étonnantes, les tours pendables qu'ils se jouent l'un à l'autre, sont racontés avec une verve qui tient en haleine d'un bout à l'autre la curiosité du lecteur. *Illustré par* CHRISTOPHE et RUTY.

M. GUÉCHOT **Le bon Géant Gargantua**

Par cette adaptation, M. Guéchot a voulu faire connaître aux enfants ces types immortels de Gargantua et de Panurge. De même, dans la *Farce de l'Avocat Pathelin*, qui complète le volume, il a fait revivre pour eux le maître-fourbe. *Illustré par* ROBIDA.

LÉON FORNEL **Les Flibustiers**

Récits de guerre qui se passent dans l'île de Cuba, à l'époque de l'insurrection contre l'Espagne. Nous assistons aux aventures et aux exploits de deux jeunes Américains venus là en « flibustiers », et dont l'un est sur le point d'être fusillé comme espion.
Illustré par SCHMIDTMÜLLER et POUZARGUES.

A.-J. DALSÈME **Le Monsieur des Antipodes**

Ce merveilleux récit de voyage nous entraîne loin de Paris et des banalités de la vie courante. Il nous initie à un monde nouveau, amusant et terrible, où nous avons le loisir de cueillir à chaque page une belle leçon d'énergie et d'endurance. *Illustré par* JOSÉ ROY.

A.-J. DALSÈME **Le Mystère de Courvaillan**

Courvaillan, un village de Vaucluse, a vu son industrie ruinée ; mais un enfant du pays, qui a fait fortune au loin, entreprend de lui rendre la prospérité et la joie, et il y parvient. *Illustré par* GEORGES REDON.

JEANNE LEROY **Histoire d'un Honnête Garçon**

(Ouvrage couronné par la Société d'Encouragement au Bien)

Jean, un garçon bon, courageux et droit, mais manquant de l'entregent nécessaire pour arriver, végéterait toute sa vie s'il ne rencontrait un sage vieillard, qui devient sa providence. *Illustré par* ÉMILE BOGAERT.

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Chaque volume in-18, illustré, *broché*..... 2 fr.
Relié toile, tranches dorées.... 3 fr.

GABRIEL FRANAY **Les Mémoires de Primevère**
(Ouvrage couronné par la Société d'Encouragement au Bien)
Primevère n'est qu'une poupée, mais une poupée qui voit toutes les joies et les peines dans la famille où elle a été admise. Enfermée dans un château, un Prince Charmant vient la réveiller, comme la « Belle au bois dormant ». *Illustré par* AMÉLIE BERTRAND.

MARIE DELORME **Le Théâtre chez Grand'mère**
Choix de compliments pour les petits, de pièces à dire pour les plus grands, de saynètes faciles à monter et à jouer, canevas de pantomimes, tout cela simple, honnête, bien vivant : c'est une source intarissable de distractions. *Illustré par* SLOM.

MARIE DELORME **Yves Kerhélo**
Anecdote vraie, rapportée du Tonkin par un officier de marine c'est l'histoire d'un mousse breton qui s'établit là-bas, y prospéra, s'y maria, et revint dans son pays natal. Nul livre ne nous fera mieux connaître notre belle colonie. *Illustré par* G. SCOTT.

MARIE DELORME **Chez Mademoiselle Hortense**
(Ouvrage couronné par la Société d'Encouragement au Bien)
L'excellente Mlle Hortense s'est consacrée à rendre sages, instruites, enjouées, les fillettes de son entourage, en leur prodiguant distractions et bons conseils. *Illustré par* MOULIGNIÉ, CRESPIN, etc.

MARIE DELORME **Rita** *(Les Filles du Clown)*
Rita et Dorothée, élevées dans la *roulotte* paternelle, deviennent orphelines. Rien de plus touchant que le dévouement de Rita pour sa sœur, et les vicissitudes que toutes deux ont à subir dans leurs pérégrinations à travers la Savoie. *Illustré par* EMILE BAYARD et L. DENIS.

MARIE DELORME **Tante Dorothée** *(Les Filles du Clown)*
Quoique indépendant, ce récit met en scène les mêmes personnages que le précédent. Tante Dorothée parvient à surmonter de graves épreuves par sa générosité et son abnégation. *Illustré par* CH. WEISSER.

P. D. **Histoire de deux Enfants de Londres**
La misère effroyable de certains quartiers de Londres, les aventures navrantes de deux petits héros perdus dans la ville immense, feront couler bien des pleurs. Deux nouvelles très gaies terminent le volume. *Illustré par* MUCHA, ADRIEN MARIE et MARTIN.

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Chaque volume in-18, illustré, *broché*..... 2 fr.
Relié toile, tranches dorées.... 3 fr.

ROGER DOMBRE **Le petit Grand et le grand Petit**

Le nain Ulrich Grand et le géant Antonin Petit deviennent amis et s'exhibent sur le champ de foire. Après des péripéties touchantes ou tragiques, les « deux extrêmes » peuvent enfin goûter une vie calme et exempte de soucis. *Illustré par* M. LECOULTRE.

ROGER DOMBRE **Pierrot et Cie**

Un capitaine en retraite devient l'oncle de trois paires d'enfants orphelins et abandonnés, et, aidé de son ordonnance Croustillard, il procède à l'éducation et assure le bonheur de tout ce petit monde, dont la gratitude le récompensera ensuite. *Illustré par* M. LECOULTRE.

B. SCHMIDT **La Providence de François**

François, devenu orphelin, est recueilli par son oncle qui n'a pas pour lui beaucoup de sollicitude ; mais il n'est pas lui-même sans défauts. Il réussit pourtant dans la vie, grâce à son amie Mariette, sa *providence*, qui devient un jour sa femme. *Illustré par* CH. WEISSER.

MARIE-ROBERT HALT **Jacques la Chance et Jean la Guigne**

C'est une croyance fort accréditée que toutes les chances sont réservées aux uns, toutes les guignes aux autres ; ce récit nous donne une explication très simple de ce phénomène et apprend aux enfants à réfléchir avant d'entreprendre. *Illustré par* FARIA.

MAGBERT **Les Lunettes bleues**

Histoire de quatre terribles petites filles, orphelines de mère, qui font le désespoir d'une demi-douzaine de gouvernantes ; une jeune femme, armée d'une paire de lunettes fascinante, magique, parvient à les dompter et à s'en faire aimer. *Illustré par* MUCHA et MARTIN.

MAGBERT **Histoire d'un Vaurien**

Un pauvre garçon, sans parents, sans argent, que l'on a surnommé Vaurien, mais qui n'a d'un vaurien que les apparences, lutte contre la mauvaise fortune et finit par en triompher. *Illustré par* E. MAS.

MAGBERT **Mon Ami Rive-Gauche**

Livre précieux qui nous servira de guide dans la vie et nous apprendra que si c'est un défaut de se laisser trop aller aux caprices de son imagination, c'en est un autre d'être trop pratique. La bonne route est entre les deux. *Illustré par* MOULIGNIÉ.

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Chaque volume in-18, illustré, *broché*..... 2 fr.
Relié toile, tranches dorées.... 3 fr.

GÉRALD-MONTMÉRIL **Les Mathurins du « Bayard »**

Histoire touchante d'une jeune Turque et d'un petit Crétois recueillis, à l'époque de la récente expédition en Crète, par nos braves mathurins transformés en pères de famille. *Illustré par* HENRIQUEZ.

GÉRALD-MONTMÉRIL **Chryséis au Désert**

Un colonel de chasseurs, avant de s'embarquer pour l'Afrique où il va combattre les Touareg, confie à sa sœur une fillette de quinze ans, Chryséis. Mais celle-ci veut rejoindre son père et trouve au désert les plus extraordinaires aventures. *Illustré par* E. LŒVY.

GÉRALD-MONTMÉRIL **Jamais contents !**

Récit plein de charme qui démontrera aux enfants *jamais contents* combien était plus dure la vie que menaient leurs aïeux, et à ceux qui bâtissent des châteaux en Espagne, combien sont plus douces les heures vécues à l'ombre du clocher. *Illustré par* MUCHA.

CLAUDE SAINT-JAN **À la belle Étoile**

Bel exemple d'énergie et de gratitude donné par un jeune garçon qui, recueilli par une étrangère, part tout seul, par les grands chemins, à la recherche de l'enfant de sa bienfaitrice. *Illustré par* JOSÉ ROY.

J. MALASSEZ **Journées de deux petits Parisiens**

Jacques et Juliette mènent à Paris la vie la plus attrayante ; mais combien n'ont pas, comme eux, un père et une excellente maîtresse pour faire ressortir, des incidents quotidiens, des leçons de morale ou des notions d'histoire, d'art et de goût ! *Illustré par* MOULIGNIÉ.

ROGER LIQUIER **L'Exil d'Henriette**

Une petite tête folle, Henriette, s'imagine que « hors Paris, il n'est point de salut » ; et, obligée de *s'exiler* en province, elle reconnaît qu'on peut fort bien y vivre heureux. *Illustré par* PAUL STECK.

ÉMILE CÈRE **Les Petits Patriotes**

(Ouvrage couronné par la Société d'Encouragement au Bien)

Le mérite et l'originalité de ce livre résident dans l'exactitude du document. L'auteur a fait justice des récits légendaires, des actions fabuleuses. Les héros qu'il nous présente ont vécu et tout ce qu'il nous raconte a été accompli. *Illustré par* KAUFFMANN et SELLIER.

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Chaque volume in-18, illustré, *broché*..... 2 fr.
Relié toile, tranches dorées.... 3 fr.

JUDITH GAUTIER — **Mémoires d'un Eléphant blanc**

Ces Mémoires nous promènent dans les fastueux décors du Siam mystérieux, dans les plus beaux sites de l'Inde. Tour à tour dramatique et touchant, ironique et tendre, ce récit passionnera tous ceux qui aiment les beaux contes, pleins de poésie et de couleur. Les illustrations ajoutent encore au charme du livre. *Illustré par* MUCHA et RUTY.

GUY TOMEL — **Le Portefeuille rouge**

Spirituel petit roman où l'auteur a réussi à fondre, dans une œuvre d'imagination très attachante par elle-même, des éléments réels et saisissants empruntés à l'histoire contemporaine. *Illustré par* G. REDON.

PIERRE PERRAULT — **Le Pupille de mon Ami**

C'est l'histoire d'un petit bohémien, le prince Esèd, descendant d'un grand chef valaque, et qui, recueilli dans une petite ville de France par un brave bibliothécaire, lui joua d'abord toutes sortes de mauvais tours, mais finit par s'amender. *Illustré par* M. LECOULTRE.

PIERRE PERRAULT — **Trésor de guerre**

Merveilleuse aventure du jeune prince tsigane Athingan, qui retourne dans son pays dès qu'il est en âge d'agir et retrouve le trésor de guerre enfoui par ses ancêtres. Il pourra ainsi rendre à ses compatriotes une patrie et une nationalité. *Illustré par* M. LECOULTRE.

PIERRE PERRAULT — **L'Apprentie du Capitaine**

Spirituelle histoire d'une petite fille, tout à la fois naïve et futée ; élevée par un vieux brave, sensible mais bourru, elle finit par être sa véritable éducatrice et le conquiert par son bon caractère et son bon cœur. *Illustré par* M. LECOULTRE.

J. JARRY — **Historiettes pour Pierre et Paul**

En réunissant pour les jennes gens ces récits de guerre, qui sont empruntés à toutes les époques de notre histoire nationale, l'auteur a voulu leur rappeler les graves devoirs que leur réserve l'avenir et les luttes qu'ils auront peut-être à soutenir. *Illustré par* G. BOURGAIN.

Mme HAMEAU — **Jours d'épreuves** *(Nouvelles Suédoises)*

De ces nouvelles qui comprennent, outre *Jours d'épreuves*, trois autres récits, se dégage un charme réel, très doux et très pénétrant. *Illustré par* ROBIDA, RUTY, MARTIN, FARIA, MOULIGNIÉ.

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Chaque volume in-18, illustré, *broché*..... 2 fr.
Relié toile, tranches dorées..... 3 fr.

CH. NORMAND **Le Triomphe de Bibulus**

Jolis contes qui initieront le lecteur à la vie familière chez les anciens, et prouvent de la façon la plus amusante que les hommes sont les mêmes dans tous les temps et que « plus ça change, plus c'est la même chose ». *Illustré par* CHRISTOPHE et RUTY.

CH. NORMAND **Les Petits Cinq**

Cet émouvant récit présente aux petits heureux de ce monde leurs frères de la rue, les abandonnés, les miséreux, et il les fera compatir à leurs souffrances : il est si difficile de rester honnête quand on n'a plus ni père, ni mère, ni feu, ni lieu ! *Illustré par* HEIDBRINCK.

CH. NORMAND **L'Émeraude des Incas**

L'action, qui se passe au Pérou, débute par une révolte des Incas qui enlèvent la fille d'un ingénieur ; mais celle-ci est sauvée après mille péripéties à travers lesquelles l'auteur nous initie aux mystères des religions péruviennes aujourd'hui disparues. *Illustré par* FARIA et MARTIN.

CH. NORMAND **Six Nouvelles**

Le Paon couronné, Les Trois Pachas, Un Gendarme par téléphone, Le premier Shampoing d'Absalon, La saison des Toupies, Les Tartes de l'oncle Brigaut, les titres seuls de ces Nouvelles en indiquent la fantaisie et la gaieté. *Illustré par* HENRI PILLE, MUCHA, etc.

S. BLANDY **D'une rive à l'autre**

C'est l'histoire d'une amitié touchante entre les enfants du colonel Chambray et ceux d'un pauvre batelier, sur les bords de la Saône. Ils se retrouveront plus tard dans des situations bien différentes, mais toujours avec les mêmes cœurs. *Illustré par* POUZARGUES.

S. BLANDY **Le Droit Chemin**

Le jeune Bernard, fils d'un père dont la réputation n'est pas intacte, a à lutter contre les préventions, les injustices, la calomnie, et arrive, par ses propres mérites, à se faire une place honorable dans la société. Un récit, *Par la Traverse*, termine le volume. *Illustré par* GIL-BAER.

S. BLANDY **La Teppe aux Merles**

Une famille campagnarde du Mâconnais, brusquement transportée à Paris, s'y trouve aux prises avec toutes les difficultés de la vie, se rend ensuite à Londres et revient enfin au pays natal où elle trouve la récompense de ses efforts et de sa probité. *Illustré par* E. MAS.

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Chaque volume in-18, illustré, *broché*..... 2 fr.
Relié toile, tranches dorées..... 3 fr.

GUSTAVE ZIDLER — **Le Hochet d'or,** *poésies*

Ces vers, simples et charmants, ont le rare mérite de s'adresser également aux parents et aux enfants, et bon nombre de ces poésies forment de ravissants morceaux à réciter. *Illustré par* GEOFFROY.

R. CANDIANI — **Au Clair de la Lune**

Autour de Pierrot, le héros principal, se groupent les principaux personnages de la comédie italienne : Arlequin, Zerline, Scaramouche, Pantalon, Polichinelle, et il arrive à tous les plus surprenantes et les plus comiques aventures. *Nombreuses illustrations.*

R. CANDIANI — **Les Robinsons de la Nouvelle-Russie**

Deux jeunes Parisiens partent pour la Russie et la visitent en tous sens; cette promenade aventureuse est racontée avec un entrain charmant. *Illustré de dessins et de photographies d'après nature.*

J. CHANCEL — **Le Pari d'un Lycéen**

Un collégien, fils d'un riche armateur de Bordeaux, fait le pari qu'il se tirera d'affaire tout seul, sans appui, sans argent, livré à sa seule énergie; il gagne son pari, mais après quelles vicissitudes! et il retourne au lycée pour y achever ses études. *Illustré par* HENRIOT.

B. DE LA ROCHE — **L'Ami Benoît**

Une cartouche dernier modèle, fabriquée secrètement à Vincennes, a été dérobée. On la retrouve sur un écolier dont le père est remercié : ce n'est cependant pas le coupable, et, après bien des recherches, on finit par arrêter le véritable voleur. *Illustré par* CH. CRESPIN.

EDM. PASCAL — **Robert le Diable et Cie**

Où il est démontré quelles tristes mésaventures, quelles catastrophes, quelles tortures morales et physiques, attendent les enfants paresseux ou écervelés qui rêvent de s'affranchir de la tutelle de leurs parents et de vivre en toute liberté. *Illustré par* MOULIGNIÉ.

EDM. PASCAL — **Une Histoire de Sauvage**

Merveilleuse aventure du petit Barbisson, de Beaucaire, qui, nouveau Tartarin, va au lycée avec des tatouages dans le dos et des plumes sur la tête, accomplit en imagination les plus grandes prouesses et passionne ses concitoyens par ses récits extraordinaires. *Illustré par* KAUFFMANN.

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Chaque volume in-18, illustré, *broché*..... 2 fr.
Relié toile, tranches dorées..... 3 fr.

RENÉ VICTOR-MEUNIER — **Chemins de traverse**

Longue promenade à travers la France, fertile en vicissitudes. L'enfant qui l'accomplit se tire de tous les mauvais pas, grâce à son intelligence et à son énergie. *Texte et dessins de* RENÉ VICTOR-MEUNIER.

M. D'AGON de LA CONTRIE — **Les Colères du bouillant Achille**

(Ouvrage couronné par la Société d'Encouragement au Bien)

Histoire attachante d'un enfant qui, pourvu de qualités précieuses mais emporté plus qu'il n'est permis de l'être, arrive cependant à se rendre maître de lui et à écouter la voix du devoir. *Illustré par* FAURET.

M. D'AGON de LA CONTRIE — **Fils de Chef**

C'est au Soudan que se pàsse la douloureuse histoire de Massemba, le *fils de chef*, accusé faussement de vol, et qui part en expédition, accompagné de Coco-Tapefort : deux types, l'un noir, l'autre blanc, également dignes d'admiration. *Illustré par* HÉROUARD.

MARTIAL BLANC — **Les Prisonniers de Bou-Amâma**

Des enfants de riches cultivateurs habitant, en Algérie, la région des Hauts-Plateaux, sont faits prisonniers par le rebelle Bou-Amâma, et recouvrent la liberté après mille péripéties. *Illustré par* KAUFFMANN.

MARTIAL BLANC — **Le Roi de l'Ivoire**

C'est la vie errante des explorateurs et des chasseurs de profession, au sein de l'Afrique, qui nous est contée ici, avec une connaissance approfondie des pays parcourus. *Illustré par* G. SCOTT.

HENRY MARCHAND — **Les Vacances de Prosper**

Ingénieuse et touchante histoire d'un garçon de ferme à qui son patron accorde huit jours de congé pour venir visiter la capitale, et qui renonce à cette idée si longtemps caressée parce qu'il trouve en route de bonnes actions à accomplir. *Illustré par* F. COURBOIN.

PIERRE FICY — **Les Fredaines de Mitaize**

L'action qui se déroule dans les Vosges, débute et vient s'achever à Paris. C'est l'histoire de deux enfants qui ont pris des goûts de grandeur dans la fréquentation de petits camarades plus riches, mais parviennent à se corriger. *Illustré par* AMÉLIE BERTRAND.

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Chaque volume in-18, illustré, *broché*..... 2 fr.
Relié toile, tranches dorées..... 3 fr.

GEORGES LAMY **Princesse Sarah**

Dans ces nouvelles, tirées de l'œuvre de Mrs F. H. Burnett, on trouvera, de la première à la dernière page, cette fraîcheur naïve qu'on rencontre si fréquemment chez les auteurs anglais qui écrivent pour la jeunesse. *Illustré par* MARTIN.

GEORGES LAMY **Voyage du novice Jean-Paul à travers la France d'Amérique**

(Couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques)

Récit tout simple d'un voyage au Canada, qui présente, sous une forme vivante et pittoresque, un tableau d'ensemble de la vie et des mœurs des Français d'outre-mer et des aspects si variés de leur pays. *Illustré de nombreuses gravures.*

C. de VARIGNY **Voyage du matelot Jean-Paul en Australie**

Le novice est un homme aujourd'hui ; il franchit le cap Horn et visite en détail le continent australien. Quatre Nouvelles terminent le volume : *Cornélius Vanderbilt*, *La Journée de Victor*, *Le Petit Homme*, *Mon parapluie.* *Illustré par* MOULIGNIÉ, E. MAS, etc

---

EDMÉE VESCO **Les Colons de l'Ile Morgan**

Six garçonnets orphelins, sans autre ressource qu'un ilot qui constitue leur héritage, ont fait de cet ilot inculte et désert non seulement un domaine de rapport, mais encore un séjour où d'autres petits abandonnés viendront trouver le calme et la santé. *Illustré par* POUZARGUES.

JEAN BLAIZE **Tante Cacatois**

Tante Athénaïs, qui doit le sobriquet de « Tante Cacatois » à son nez en bec de perroquet, à sa voix nasillarde et surtout à ses toilettes où se marient les couleurs les plus vives et les plus disparates, est au fond la meilleure des femmes, et sans elle, sans son énergie, sa perspicacité, la famille Chaline n'échapperait pas aux nombreux pièges qui lui sont tendus. *Illustré par* TOFANI.

WALTER SCOTT **Quentin Durward**

(*Adaptation de* M. GUÉCHOT)

Cette œuvre célèbre du grand romancier anglais sera la bienvenue auprès des jeunes lecteurs, car la plupart de ses personnages appartiennent à notre histoire nationale. Rien de plus vivant, de plus mouvementé que ce roman historique. *Illustré par* A. ROBIDA.

"LA PETITE BIBLIOTHÈQUE"

SPORTS ET VOYAGES ; — HISTOIRE ANECDOTIQUE ; — SCIENCE RÉCRÉATIVE ; — ART ET LITTÉRATURE.

Chaque volume in-8° écu, illustré, *broché.....* 1.50
Relié toile, fers spéciaux..... 2.10

RAOUL FABENS

Les Sports pour Tous

Notions générales. — Définitions. — Historique des sports. — Valeurs des différents sports. — Vocabulaire sportif. — Comment on forme une société sportive. — La renaissance athlétique. — Le Cross-Country : Comment on trace un cross-country. — L'entraînement du coureur. — Les courses sur piste. — Les concours athlétiques : les sauts. — Le lancement du disque. — Le Football : le Football-Rugby, Le Football-Association. — Le Hockey. — La Natation.

ÉMILE MAISON

Poil et Plume

Saint-Hubert et Diane chasseresse. — Le jour de l'ouverture. — Les différents gibiers et la manière de les tirer. — Les braconniers : un bon tour. — Les grandes chasses. — A travers l'Europe. — Les coups de fusil d'Edouard Foà. — Au continent noir. — Le léopard chasseur. — Dans les Montagnes Rocheuses. — A travers les pampas.

VIATOR

Les Coins pittoresques

Les bords de la Marne aux environs de Paris. — Un coin délicieux de la vieille France : Provins. — Trois jours en Normandie : autour de Honfleur. — Falaise. — Saint-Malo. — Un des grands centres de l'industrie sardinière : Concarneau. — Les vieilles maisons. — Les petits Bretons. — Une excursion à Jersey. — Dans le Bugey. — Nos montagnes : En Savoie. — De la Seine à la Bidassoa : Bayonne, Biarritz, Hendaye.

ÉMILE MAISON

Gros et petits Poissons

(Récits de pêches)

Les pêcheurs de la Vézère et les lignards de la Seine. — Canne et bécane. — Quelques coups de ligne. — A la cuillière et à la fourchette. — Bourrées d'écrevisses. — Engins licites et illicites, conseils et recettes. — La pêche du saumon en Ecosse. — La pêche au cormoran. — Les esturgeons du Canada. — Sur la grève au temps des vacances. — Le supplice du requin. — Les huîtres perlières. — Mulets et faux marsouins. — La domestication des baleines, etc.

"LA PETITE BIBLIOTHÈQUE" (*suite*)

Chaque volume in-8° écu, illustré, *broché*..... 1.50
Relié toile, fers spéciaux..... 2.10

GASTON SÉVRETTE

Les Animaux de Cirque, de Course et de Combat

Le Cirque dans l'Antiquité et les Ménageries modernes. — Le Travail des Fauves. — Les Courses de Chevaux. — Les Animaux acrobates. — Les Combats de Coqs. — Les Concours de Chiens ratiers. — Les Courses de Taureaux. — La Bonté nécessaire à l'égard des Bêtes.

P. FONCIN

Les Explorateurs
(*Les Victoires de la Volonté*)

Binger. — Monteil. — Livingstone. — Stanley. — Brazza. — Crampel. — Doudart de Lagrée. — Francis Garnier. — Sven Hedin. — Nansen. — L'aviateur Blériot.

CH. NORMAND

Les Amusettes de l'Histoire

La barbe d'Henri Ier, roi d'Angleterre. — Le roi et son barbier. — La dernière fillette de Louis XI. — L'omelette du prince de Condé. — Le grand Roi s'ennuie. — Un rêve de Louis XV. — Une aventure de Talma. — Un beau geste ou les haricots d'Oudinot. — Le chien de l'impératrice Joséphine. — Les facéties de M. de Bismarck. — Le tub de sir Charles Warren, etc., etc.

A. ROBIDA

Les Escholiers du temps jadis

Premières écoles. — Fondation de l'Université. — La rue du Fouarre et les vieux collèges. — Universités des provinces. — Les Sept Voies de la science. — La vie d'Escholier. — Les Suppôts de l'Université. — Fêtes et cérémonies : Le Landit et la Fête des fous. — Désordres et Bagarres. — Le Théâtre et les Collèges. — L'Ecolier de la Renaissance. — La Réforme et la Ligue. — Pendant le grand siècle. — Médecins de Montpellier et Avocats de Toulouse. — En Province. — La fin de l'Ancien Régime.

A. PARMENTIER

Les Métiers et leur histoire

Les boulangers. — Les bouchers. — Pâtissiers et confiseurs. — Les épiciers. — Les maçons et les tailleurs de pierre. — Les tisserands. — Les drapiers. — Les tailleurs et les couturières. — Les cordonniers et les savetiers. — Barbiers, perruquiers, baigneurs. — Les armuriers. — Les orfèvres. — Les merciers. — Les imprimeurs. — Les libraires. — Les chirurgiens. — Les apothicaires. — Les changeurs. — Les peintres, etc.

" LA PETITE BIBLIOTHÈQUE " (*suite*)

Chaque volume in-8° écu, illustré, *broché*..... 1.50
Relié toile, fers spéciaux..... 2.10

A. PARMENTIER

La Cour du Roi Soleil

La cour avant le règne de Louis XIV. — Formation de la cour. — Composition et organisation de la cour. — Les résidences royales. — Versailles. — Les occupations de la cour. — Les cérémonies. — Les occupations de la cour. — Les divertissements. — Les mœurs à la cour. — Place de la cour dans l'histoire du XVIIe siècle. — La cour après Louis XIV.

CHARLES GRAS

Autrefois - Aujourd'hui

Ce que fut le premier Homme. — Les Conquêtes de l'Homme : le feu, l'eau, la terre, l'air, l'écriture et l'astronomie, l'électricité. — Aperçus sur le progrès social en France. — Le Bien-Être et l'Art. — La Cruauté et la Bonté humaine.

CHARLES LE GOFFIC

Fêtes et Coutumes populaires

Les Fêtes patronales. — Le Réveillon. — Masques et Travestis. — Le joli Mois de Mai. — Les Noces en Bretagne. — La Fête des Morts. — Les Feux de la Saint Jean. — Danses et Musiques populaires.

H. COUPIN

La Vie curieuse des Bêtes

Les bêtes qui font de la gymnastique. — La chasse dans le monde des bêtes. — Les comédiens de la nature. — Les animaux qui s'habillent. — Le chant des petits oiseaux. — Les animaux boxeurs. — Les bêtes en hiver. — Les animaux qui ne paient pas leur terme. — La ménagerie qui nous entoure. — Les bêtes qui vont en vacances.

RENÉ VICTOR-MEUNIER

La Mer et les Marins

La mer vue du rivage. — Sur la jetée. — Visite du port. — Au large. — La navigation d'autrefois et celle d'aujourd'hui. — La guerre sur la mer jadis et aujourd'hui. — La pêche. — Le fond de la mer : pêcheurs d'éponges, de perles et de corail. — Vieilles histoires de mer : pirates, négriers, pilleurs d'épaves. — Les légendes de la mer.

" LA PETITE BIBLIOTHÈQUE " (*suite*)

Chaque volume in-18, broché..... 1.50
Relié toile..... 2.10

H. COUPIN — **Les Métamorphoses de la Matière**

Les calcaires. — La pierre à plâtre. — L'argile. — Histoire d'une porcelaine. — Tout un scintillement de pierres précieuses. — Les minerais. — Le travail du fer. — Les plantes à papier. — Les plantes textiles. — Du grain de chénevis à la belle étoffe. — Les bois. — Le liège. — Histoire d'une allumette. — Les étapes d'un bouchon. — La laine. — Le cuir. — La corne. — Le fromage, etc.

MAX DE NANSOUTY — **Les Trucs du Théâtre du Cirque et de la Foire**

La scène, les dessous, les cintres, les décors. — Petits trucs et grands trucs : un incendie, un naufrage, une tempête, etc. — L'emploi des miroirs : la décapitée parlante ; le palais des mirages, etc. — Illusions et comment on les obtient. — Acrobates, automates et ventriloques. — Disloqués et contorsionnistes. — L'art de se grimer et de se travestir. — Le costume des gymnastes et des acrobates. — Les trucs du cinématographe, etc.

CAMILLE FLAMMARION — **Promenades dans les Étoiles**

Ciel et Terre. — Les Étoiles. — Voyage spectroscopique dans le Ciel. — Découvertes inattendues par le spectroscope. — Les Étoiles doubles. — Etoile éphémère. — Les Soleils éteints. — Voyage photographique dans le Ciel. — Les Etoiles filantes. — La Fin du Monde.

MAX DE NANSOUTY — **Petites Causeries d'un Ingénieur**

Physique et Chimie. — La Fée Électricité. — La Science à la Campagne. — La Vie sur l'Océan. — Merveilles et Surprises de la Mécanique. — Recettes utiles.

LESAGE, DÉSAUGIERS, etc. — **Théâtre de Famille** (*Petits chefs-d'œuvre oubliés*)

LESAGE : La Foire aux Fées. — DÉSAUGIERS : Les Oreilles frites ; — Monsieur Sans-Gêne. — OURLIAC : La Guérison de Pierrot ; — A chacun ses peines ; — Un Brave ; — Qui casse les verres les paye.

Ce sont de véritables merveilles de fantaisie et d'observation que ces saynètes. Elles exciteront le fou rire parmi les lecteurs ; et comme M. Guéchot les a adaptées avec tant d'art qu'elle peuvent être jouées en famille avec la plus grande facilité, ce sont de bons moments qu'elles feront passer aux jeunes amateurs de spectacles.

" LA PETITE BIBLIOTHÈQUE " (*suite*)

Chaque volume in-8° écu, illustré, *broché*..... 1.50
Relié toile, fers spéciaux..... 2.10

M. GUÉCHOT

Types populaires créés par les grands écrivains

Don Quichotte et Sancho Pança (CERVANTÈS). — Tartarin (DAUDET). — Falstaff (SHAKESPEARE). — Panurge (RABELAIS). — Gil Blas (LESAGE). — Figaro (BEAUMARCHAIS). — Scapin (MOLIÈRE). — Crispin (RÉGNARD). — Types bourgeois : M. Josse, M. Guillaume, M. Dimanche, M. Jourdain, M. Poirier. — Harpagon. — Sots et naïfs : M. de La Palisse, Janot, Calino, Jocrisse, Gribouille. — Joseph Prudhomme (H. MONNIER). — Jérôme Paturot. — La jeunesse : Rodrigue et Chimène (CORNEILLE). — Un enfant de Paris : Gavroche (Victor HUGO).

F. LOLIÉE

La Maison de Molière et des grands classiques

Les origines de la Comédie-Française de 1658 à 1680. — Le théâtre de Molière : Personnages et interprètes. Molière et les médecins. Ingénues, soubrettes et valets. — Les interprètes de Corneille et de Racine : Mondory, Baron, Floridor, la Champmeslé, etc. — La troupe de Voltaire : Lekain, Adrienne Lecouvreur, Mlle Clairon, etc. — La Comédie-Française et le répertoire moderne : Pendant la Révolution et sous l'Empire. Vicissitudes diverses. Les grands premiers rôles d'aujourd'hui.

CHARLES MORICE

Pourquoi et comment visiter les Musées

Ce qu'est un Musée. — Méthodes de Classement. — Restauration permise. — La Laideur. — La Foule et la Beauté. — Le Sens de l'Harmonie — Le Rôle de l'Art et de l'Artiste. — Ce qu'il y a dans une Œuvre d'art. — La Poésie de la Vie. — Le Salon carré au Louvre. — Le Musée du Luxembourg.

JEAN D. BENDERLY

Ce que racontent Monnaies et Médailles

La Monnaie : Origines de la Monnaie. Les Métaux et leur extraction. Formes et particularités. Systèmes monétaires et numériques. Quelques Monnaies célèbres. Fabrication de la Monnaie. — *Ce que racontent les Monnaies* : Histoire religieuse, politique, économique, Histoire de l'Art. — *La Médaille*.

LÉONCE BÉNÉDITE

Les Artistes
(Les Victoires de la Volonté)

Jean-François Millet. — Meissonier. — Puvis de Chavannes. — Fantin-Latour. — Jean-Jacques Henner. — Eugène Carrière. — Auguste Rodin. — Oscar Roty. — Claude-Ferdinand Gaillard.

LES BARDEUR - CARBANSANE

(Collection couronnée par l'Académie française)

Chaque volume in-18, broché 3.50
Relié toile 4.50

(Chaque volume forme un tout absolument indépendant)

J. NAUROUZE — La Mission de Philbert

Ce livre nous conduit, vers 1750, de la cour de Versailles à l'atelier de Chardin, et du salon de Mme Geoffrin aux cachots de la Bastille. Cest toute une époque qu'il fait revivre.

J. NAUROUZE — Frères d'Armes

L'action débute en Provence et se poursuit à Paris. Les deux *frères d'armes* suivent Lafayette aux Etats-Unis, et l'un d'eux meurt dans un combat en confiant au survivant ses vœux suprêmes.

J. NAUROUZE — A travers la Tourmente

C'est l'existence, pendant la Révolution, d'une famille de condition moyenne, retracée avec une grande indépendance d'esprit, dans un raccourci plein de mouvement et de vie.

J. NAUROUZE — L'Otage

C'est en Espagne, pendant la campagne de 1809. L'enfant du major Bardeur a été enlevé par les guérilleros. Il court de grands dangers, mais il est sauvé par une jeune Espagnole.

J. NAUROUZE — Séverine

Très fraîche idylle dans un cadre historique des plus intéressants. Nous y voyons se dérouler en tableaux saisissants la campagne de France, les Cent Jours, Waterloo, etc.

J. NAUROUZE — Autour d'un Drame

A Paris, sous la Restauration. Le jeune Jean-Marie Bardeur a écrit un drame qu'après bien des péripéties il parvient à faire jouer; c'est une occasion pour l'auteur de nous présenter toutes les célébrités du temps.

J. NAUROUZE — Fils de Bourgeois

Roland Bardeur, fils d'un grand usinier de Saint-Ouen, est soumis à de dures épreuves. Il s'intéresse néanmoins au sort des humbles qui l'entourent, et meurt courageusement sur une barricade dans les journées de Juin 1848.